

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Photo-montage de couverture de Jacques STERNBERG, illustrant la nouvelle « *Pour mieux te manger, mon enfant !* »

3e Année — N° 23. **Octobre 1955.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50*; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)


Connaissez-vous le VRAI Jazz ?... Voici sa grande musique
10 grands CLASSIQUES du JAZZ
avec en vedette ces maîtres du jazz :
SIDNEY BECHET
CHARLIE PARKER
COLEMAN HAWKINS
ART TATUM
EDDIE CONDON
DIZZY GILLESPIE
ERROL GARNER
TEDDY WILSON
PEE WEE RUSSEL
JACK TEAGARDEN
et avec eux : RexStewart, Albert Nicholas, Flip.Phillips, Billy Taylor, Milt Hinton, Sonny Berman, Buck Clayton, Sid Catlett, Slam Stewart, Howard McGhee, Jo Jones, Bobby Hackett, Red Norvo, George Wettling, etc.
sur MICROSILLON
écoutez-les d'abord, vous paierez plus tard !
pour 750 frs
Oui, vous avez bien lu ! non pas 750 f. chaque enregistrement, mais 750 f. les 10 ensemble, et
vous pouvez en faire l'essai GRATUITEMENT
JELLY ROLL BLUES, SLAM SLAM BLUES, RELAXIN' AT CAMARILLO, DARK EYES, "B.C." BLUES, HONEYSUCKLE ROSE, SERENADE TO A SHYLOCK, TRIO, MOON BURNS, BASIN STREET BLUES.
De Sydney Bechet, le " Doyen " de la Nouvelle Orléans, à Teagarden " l'Homme au trombone blues ", les voici tous réunis les maîtres de tous les styles, de toutes les époques, pour constituer cet unique Festival du Jazz, que vous offre à ce prix incroyable de propagande, LA GUILDE DU JAZZ, fondée sous le double patronage du Journal Musical Français, organe des Jeunesses Musicales de France et de la Guilde Internationale du Disque, garante avec les 500.000 adhérents qu'elle possède dans le monde entier, de l'extraordinaire valeur musicale et de la " haute fidélité " technique de ces enregistrements.
Aucun engagement
Ainsi, n'achèteriez-vous jamais d'autres disques de jazz - et rien ne vous y oblige - votre discothèque ne serait plus incomplète, ce mode d'expression musicale, si riche et si varié, s'y trouvant désormais représenté par ses plus grands maîtres,
Vous ne risquez rien
Demandez à écouter cet éblouissant Festival. Si, quand vous l'aurez entendu, il vous laisse froid, renvoyez-le dans les 3 jours et vous n'aurez rien à payer. Vous ne courez donc aucun risque même si cette audition de jazz authentique ne vous touche pas (ce qui nous étonnerait fort !).
Cette offre, qui permet l'audition simultanée de tous les grands maîtres du jazz réunis dans ce Festival unique, aura certainement des répercussions dans tout le monde musical. Nous craignons que nos moyens de production, encore limités, aient du mal à suivre la demande. Envoyez-nous donc immédiatement le bon ci-dessous, les demandes, à raison d'une seule par personne, devant être servies par ordre strict de réception.
GUILDE DU JAZZ
49-51, rue Vivienne - Paris
GRATUIT !
"Cette musique nommée Jazz" Un passionnant traité du Jazz par un expert réputé.
BON D'AUDITION GRACIEUSE
GUILDE DU JAZZ, 49-51, rue Vivienne, Paris
Envoyez-moi votre Festival de Jazz. S'il me plaît 100% je vous verserai par retour le prix exceptionnel de 750 F. pour les 10 enregistrements, sinon je vous le renverrai dans les 3 jours et serai dégagé de toute obligation.
Ci-Joint pour les frais d'envoi 90 F. en
(Timbres ou tout autre mode d'envoi)
Nom
Adresse
FI.10
Pour la Belgique, tous renseignements :
Guilde Belge du Disque, 2-4, rue Sœurs-de-Hasque, Liège.

Pour mieux te manger, mon enfant !

(*To a ripe old age*)

par WILSON TUCKER

Grand thème tragique de « science-fiction », voué à des développements sinistres et terribles : celui du « dernier homme sur Terre » (de préférence après un cataclysme atomique). Mais l'anticonformisme des auteurs américains de S.F. n'a pas de frein, ce qui leur permet de se renouveler avec cette richesse qui nous surprend toujours. Ici, Wilson Tucker, romancier policier et amateur enthousiaste de S.F., donne au thème en question le plus inattendu des traitements, qui consiste à le présenter sous forme de comédie fantaisiste (et, malgré tout, assez *inquiétante...).*



GEORGE YOUNG éternua et loucha. Le papier sale collé au plafond au-dessus de lui semblait prêt à se détacher. Il éternua de nouveau et roula lentement les yeux en voyant le papier tout aussi minable qui pendait en lambeaux des murs — des roses fanées et, au-dessous, des plumes bleues. Un vieux téléphone cabossé était fixé au mur, près de la porte. La chambre était remplie d'une odeur particulière. Son pantalon était jeté sur une chaise près du lit.

— « Bonne mère ! » s'exclama George Young tout haut. « Quelle sale piaule ! »

Il dut combattre la crampe qu'il ressentait dans le dos et une douleur sourde dans la poitrine pour se mettre sur son séant. Ce geste fit voler un fin nuage de poussière. Il éternua encore et recommença jusqu'à ce que la poussière se fût dissipée.

« Bon sang, qu'est-ce qui se passe ici? » demanda George au papier du mur en lambeaux. Ses narines frémirent de dégoût à l'odeur de la pièce.

Tirant ses jambes hors du lit pour poser les pieds sur le sol, il poussa un juron sonore lorsque ses orteils nus rencontrèrent brusquement le verre de quelques bouteilles. Il regarda par terre avec curiosité.

Des bouteilles d'alcool — toutes vides. Avec une incrédulité croissante, il les examina en essayant de les compter. Des bouteilles de toutes

formes, de toutes sortes, de toutes les couleurs, avec des étiquettes de toutes les variétés possibles. Elles commençaient à la plinthe du mur, près de la tête du lit, et étaient alignées en travers de la descente de lit poussiéreuse, en une ligne assez droite qui allait de la tête au pied du lit.

Ses yeux parcoururent la rangée, faisant le compte avec un reste d'incrédulité, pour découvrir enfin qu'elle faisait un angle. A la cinquante-deuxième, elle tournait et continuait parallèlement au pied du lit.

George se mit debout prudemment, posa les mains sur le pied du lit et, se penchant par-dessus, regarda fixement en bas. Les bouteilles vides continuaient leur défilé fantastique sur le plancher et faisaient un second virage.

George avala sa salive, et s'étendit à nouveau sur le lit. La poussière s'envola. Il éternua.

« Bon Dieu ! » hurla-t-il d'une voix rauque. « Pourquoi ne nettoie-t-on pas cette piaule infecte? »

Au bout d'un long moment, il se tourna avec beaucoup de précaution sur le ventre pour regarder de l'autre côté du lit... Des bouteilles vides. Après un second virage, les bouteilles continuaient leur défilé pour revenir à la plinthe.

Des bouteilles, sur trois côtés, encerclaient son lit d'une barrière dont chaque extrémté tenait au mur. Toutes vides. Toutes énormes... il s'apercevait qu'il n'avait pas gaspillé son argent à acheter des chopines.

« L'argent ! »

Inquiet, George sauta du lit dans un second nuage de poussière pour saisir vivement son pantalon tout fripé. Pas de portefeuille dans les poches. Il secoua la tête pour en chasser les vapeurs et les brumes et agrippa l'oreiller. Son portefeuille était là. Il l'ouvrit précipitamment, arracha la liasse de billets et compta les coupures restantes.

« Oh ! non, bonne mère ! » D'un réflexe automatique il courut à la fenêtre, passa les doigts dans l'entrebâillement du bas et leva d'une poussée. Il sortit brusquement la tête dans la chaude lumière du soleil. « Police, on m'a volé ! »

Il rentra la tête pour examiner encore ce déploiement de bouteilles. A nouveau il compta l'argent dans son portefeuille. Il leva un pied nu pour en frapper la plus proche bouteille vide, puis se ravisa. Avec lenteur, à présent, de son index sale, il recompta les bouteilles, multiplia le total par cinq, et compara cette somme avec ce qui lui restait d'argent. Le résultat était atterrant.

« On m'a volé, » répéta-t-il avec hébétude. « Bon sang, je ne me saoule jamais à ce point-là. Quoi, je ne pourrais pas boire tout ça... » George s'arrêta et parcourut du regard cet alignement. « Je ne *crois* pas que je pourrais... » Il s'arrêta de nouveau, réfléchissant. « Enfin, je n'en ai jamais été capable auparavant. »

Il enjamba les bouteilles et s'assit sur le lit. De la poussière s'éleva ;

il éternua. Sous lui, l'unique drap était couvert d'une croûte qui lui grattait la peau. Le portefeuille était ouvert dans sa main.

Plus de quatre cents dollars d'envolés...? Où? Dans tout cet élixir de joie? Quatre cents dollars qu'il avait mis de côté pour sa permission, gagnés à la sueur de son front à récurer des latrines, à astiquer des cuivres, à nettoyer son sacré fusil, à mettre de l'ordre dans le quartier, à à faire l'exercice, et encore l'exercice, et toujours l'exercice... Onze mois dans l'armée. Onze mois des plus dures privations et de corvées dégradantes. Onze mois à économiser sa maigre solde, et à l'arrondir en jouant aux dés et au poker ; et finalement, au bout de onze mois, dix jours pour rejoindre une nouvelle base. Depuis le fort Dix, New-Jersey, jusqu'au camp de Walton, California, avec un délai de dix jours.

Bon... Ainsi il avait eu ces dix jours. Quelque part. Il avait sauté du train, dans une ville quelconque. Ainsi il avait gaspillé environ quatre cents dollars pour ces bouteilles qui entouraient maintenant le lit. Mais où était cette ville quelconque? Et il y avait une autre pensée plus alarmante encore : *auquel* de ces dix jours en était-il maintenant, aujourd'hui? A combien était-il du camp de Walton, et combien de jours lui restait-il pour le rejoindre?

Vivement, il se leva du lit dans un nuage de poussière, sauta pardessus la rangée de bouteilles pour saisir l'écouteur du téléphone démodé. Il y avait une couche de poussière dessus.

« Holà, en bas ! » cria-t-il dans le cornet. « Où diable suis-je ici? Et quel jour sommes-nous? »

Le téléphone resta muet.

« Sacré bidule ! » dit-il en laissant l'écouteur retomber contre le mur. Derrière la tapisserie fanée, le plâtre s'effrita. « Sacré bidule, oui ! » Il se retourna pour jauger la pièce.

Celle-ci était crasseuse comme dans tous les hôtels bon marché ; le tapis était déchiré et éliminé, et le lit, un grabat qu'aurait laissé pour compte l'Armée du Salut. Il regarda le drap méconnaissable et se demanda comment il avait pu dormir dessus, renifla l'odeur de la pièce et se demanda comment il avait pu y rester vivant.

Son corps le démangeait, aussi il se gratta. Sa poitrine semblait recouverte d'une couche nauséabonde et poisseuse. Cette colle avait une odeur familière. De la poussière recouvrait le lit sauf là où il était couché, ainsi que l'unique chaise et la lampe qui pendait au pafond. De la poussière s'élevait du tapis quand il marchait dessus. George s'arrêta encore une fois pour examiner les bouteilles. Une mince couche de poussière les recouvrait.

« Sacré bidule, » répéta-t-il en saisissant son pantalon. Il secoua le vêtement, éternua deux fois, et l'enfila. Il n'arrivait pas à trouver ses chaussettes, ses souliers ou sa chemise. Il n'y avait plus dans la pièce que son pantalon. L'ayant mis, il ouvrit la porte pour regarder le numéro. Il était au troisième étage. Sans hésitation, il enfila vivement le couloir, en cherchant l'escalier, faisant voler la poussière à chaque pas. Il descendit lourdement l'escalier, prenant un malin plaisir à faire le plus de bruit

possible, franchit le palier du second étage et continua vers le rez-de-chaussée. Le hall était désert.

« Hé, là-dedans, réveillez-vous ! C'est moi, George Young ! »

Il n'y eut pas de réponse, personne n'apparut.

George alla jusqu'au petit bureau et y frappa du poing. De la poussière lui pénétra dans les narines, et il éternua une fois de plus. Il jeta un coup d'œil dans le hall : il était toujours seul. Un calendrier attira ses regards ; il le tourna vers lui, souffla sur la poussière et lut la date. « Le 16, » dit-il à voix haute. « C'était... C'était... heu... deux jours après mon départ du fort Dix... Ouais... En tout cas, alors il me reste huit jours. »

Il tapa encore sur le bureau et attendit une réponse quelques minutes. Le soleil qui traversait la vitre sale de la porte d'entrée attira finalement son regard et il se tourna de ce côté-là.

George poussa la porte et sortit dans le grand soleil ; il resta sur le trottoir chaud à fixer la rue vide.

« Bon sang, qu'est-ce qui se passe ici ? » demanda-t-il.

Il fouilla du regard les deux extrémités de la rue silencieuse, se retourna sur le vestibule de l'hôtel. Rien en vue. Des automobiles stationnaient le long des trottoirs ou au milieu de la chaussée, abandonnées, dépourvues d'occupants. Les fenêtres des bureaux, les portes des boutiques étaient ouvertes et battaient muettement au vent d'été. Seul mouvement visible, avec celui des débris de papier rampant parfois de quelques mètres au gré de la brise. Les immeubles aux façades dressées semblaient en location. Il n'y avait d'autre bruit que celui de sa respiration rauque. Tout était vide — les immeubles, les boutiques, les bureaux, les voitures — comme était vide derrière lui le vestibule de l'hôtel. Nul être humain, et aucun oiseau non plus dans l'air ou sur les toits. Personne — personne d'autre que lui.

Il se mit en marche et se dirigea avec résolution vers le carrefour le plus proche. Au tournant, il leva une main pour protéger ses yeux du soleil et regarder les quatre rues. Rien de vivant ne remuait dans son champ de vision. Un peu plus loin, une auto, devenue folle, avait fait un tête à queue en travers du trottoir, enfoncé une vitrine. Il courut, plein d'espoir, prêt à y trouver ne fût-ce que le corps d'un conducteur malchanceux. La voiture était vide, à part un journal froissé.

« La bombe ! » cria-t-il tout haut en y pensant soudain. « Les salauds ont lâché la bombe. Ils ont nettoyé... » Sa voix se perdit comme il examinait les maisons voisines. Aucune d'entre elles ne portait la moindre trace d'explosion, d'une quelconque explosion. Rien n'indiquait qu'une chose même aussi démodée qu'une bombe à poudre noire eût été lâchée. Désarçonné, il étendit la main vers le journal et le défroissa.

On ne parlait pas de bombe, il n'y avait aucune allusion, aucune menace de bombe, rien qui indiquât ou laissât prévoir aucune sorte de catastrophe. La première page, comme les autres, ne reflétait que les scènes de violence quotidiennes, dans le pays et à l'étranger. Comme le

calendrier poussiéreux sur le bureau de l'hôtel, le journal était daté du 16. La date où tout s'était arrêté. George le laissa tomber, perplexe.

« Sacré bidule, » dit-il d'un ton plaintif.

Eh bien !... On aurait pu croire qu'il était le dernier homme au monde...

*
* *

George Young était assis sur le trottoir en face de l'épicerie ; il regardait le soleil se coucher, tout en mangeant son dîner, constitué d'un ramassis de conserves et de pots, produits de maraude. Il s'était servi lui-même, puisqu'il n'y avait personne dans le magasin pour le servir ou l'empêcher de le faire. Il avait dédaigné le pain : il était dur, et quelques miches portaient des traces de moisi, ce qui lui avait fait rejeter aussi fruits et légumes. Viandes et fromage, en général, semblaient intacts dans leur frigidaire ; mais à cause de leur odeur particulière, il avait claqué la porte. N'ayant pu trouver une cafetière ou de l'eau courante, il buvait des jus de fruits de conserve et de l'eau de Seltz.

Dans les heures qui avaient suivi son départ de l'hôtel, il s'était aussi approprié une voiture et avait parcouru la ville en long et en large, cherchant quelqu'un, n'importe qui. Il avait branché la radio de la voiture pendant des heures, attendant une voix, n'importe quelle voix d'enfant, d'homme ou de femme. Le jour vide se terminait, le soleil se couchait sur une ville dépeuplée et sur un homme seul.

« Sacré bidule, » s'écria-t-il pour la centième fois, en projetant un bidon vide de l'autre côté de la rue. Cela fit un fort bruit métallique dans le silence de désert de la rue. Le silence l'intriguait, l'effrayait, le rendait inquiet sur son avenir. Irait-il en voiture au camp de Walton? Trouverait-il quelqu'un de vivant en Californie? Et demain, et après-demain, et tous les jours à venir? Que serait-ce, être seul le reste de sa vie?

« Sacré bidule, » dit-il encore, invectivant le bidon. « Une seule femme suffirait. Même une mocheté ! »

— « *George, mon agneau...* »

Il resta figé de surprise, et tourna la tête sans bouger les épaules.

Elle attendait, debout, à quelques pas de là ; quelle vision pour ses yeux privés de tout ! Le choc le fit tomber du trottoir, et il resta étendu dans la rue, à la regarder. Oh ! quelle femme !

Elle possédait les formes de toutes ces belles filles désirables des magazines qu'il collectionnait, mais encore en mieux. Les cheveux étaient de la splendide, de l'éclatante couleur du blé mûr, comme dans les riches descriptions qu'il avait lues dans mille histoires, mais encore plus éclatante. Son visage, beau à vous couper le souffle, défiait toute description; ses yeux ressemblaient à des lacs limpides et envoûtants où des héros viendraient se noyer. Cette fille était grande, bronzée, elle avait des jambes longues et de la poitrine, et autant de chien que cinq danseuses de harem. Et elle n'était vêtue que d'un minuscule maillot de bain deux pièces. Chaque ligne, chaque courbe, creux ou contour, était pour George un trésor qu'il détaillait sans se lasser. il en redemandait toujours. Elle

avait des yeux dorés et brillants, et une langue rose pétillante. Une poupée du tonnerre. Et maintenant, elle attendait là, toute seule, implorante ! George se leva avec effort du caniveau.

— « Chéri... mon petit chat... » semblait-elle murmurer.

— « Bonne mère ! » déclara George. « Toute à moi. »

— « Mon petit poulet, mon ange... viens voir maman. » Elle lui tendit les mains.

— « D'où diable viens-tu ? » demanda-t-il.

— « Oh ! je me promène, George. Te sens-tu seul ? »

— « Si je me sens seul ! » cria-t-il, et il bondit du trottoir et la toucha. « Poupée, où étais-tu depuis que je t'attends ? »

Elle sourit à son visage heureux. « Oh ! je viens de Glissix, George, mais ça n'a pas d'importance pour toi. Il y a quelques jours que je suis arrivée. Je suis une poule. »

George se figea. « Répète ? »

— « Je suis une poule, George, une souris, une poupée, une fille, une môme. Est-ce que je te plais ? Aimes-tu ma peau ? »

Il leva la main et, de la paume, se frappa la tête vivement, pour en chasser les vapeurs. Elle était toujours là.

— « Ecoute, » dit-il d'un ton implorant. « Je ne comprends rien à tout ça. Je me fiche pas mal d'où tu viens et qui tu es. Tu es un *être humain,* et pour moi, tu es formidable. Tout ce que je sais, c'est que tu es la plus belle môme que j'aie jamais vue, et j'ai besoin de compagnie. » Il lui prit le bras fermement de peur qu'elle ne disparaisse. « Restons ensemble. Si on buvait quelque chose ? »

— « Boire quelque chose ? Mais je n'ai pas besoin d'eau, George. »

— « Qui parle d'eau ? Ecoute, poupée, tu vois le tableau, tu vois à quoi ressemble cette ville. Il n'y a personne ici. Toute la sacrée population s'est débinée et nous a plaqués. Une désertion en masse, voilà ce que c'est. Le coin est à nous, tu comprends ? Nous n'avons qu'à nous promener et nous servir. » Il lui tira le bras pour la faire avancer. « Regarde là... tu vois ce bar ? Il est à nous. Et là-bas, il y en a un autre, et un autre encore. Tous sont à nous. On n'a qu'à se servir, poupée, gratis, c'est eux qui payent. Viens, on va prendre un goutte de tord-boyaux tous les deux. »

Maintenant elle trottinait à ses côtés pour suivre son allure rapide.

— « Tu crois ça me plaira le *tord-boyaux ?* »

— « Pépée, tu adoreras ça ! » lui dit-il avec enthousiasme, regardant du coin de l'œil les tressautements de ses vêtements. « Ça te fera des choses. »

En effet, cela lui fit des choses.

***

Il y avait longtemps que le crépuscule était tombé et la lune haute dans le ciel, mais ce ne fut qu'aux approches de minuit qu'elle arriva à dépasser les plus hauts bâtiments, et à illuminer les cañons des rues.

A cette heure-là, George et la belle poupée étaient allés de débit de boisson en débit de boisson, essayant toutes sortes d'alcools, sans se rendre compte de l'obscurité qui s'épaississait et de l'absence d'électricité. Ils ne se rendaient compte que de l'intérêt qu'ils se portaient l'un à l'autre. Et le tord-boyaux avait fait des choses étonnantes à la blonde aux cheveux couleur de blé mûr. D'abord, ses cheveux semblaient avoir du mal à conserver cette couleur de blé mûr. Si les différents bars avaient été illuminés à l'électricité, le soldat en goguette aurait pu remarquer que ces cheveux étaient parfois rougeâtres, parfois bruns, parfois comme de longues herbes vertes, et parfois n'avaient pas de couleur du tout...

Et puis, le diabolique rhum aidant, la fille s'était aperçue de l'étroitesse des vêtements qu'elle portait. Ils représentaient une gêne, et elle s'en était débarrassée bientôt. « Je n'ai pas l'habitude de porter des vêtements, George, » avait-elle dit en guise d'explication.

D'un geste noble, George avait balayé l'explication, et la partie supérieure du maillot de bain reposait maintenant sur les andouillers d'un chevreuil accrochés au mur derrière eux. Il avait mis la partie inférieure dans sa poche-revolver, comme souvenir. Il avait proposé d'enlever son pantalon, le seul article d'habillement qu'il possédait alors, mais il avait déclaré qu'il craignait d'attraper un rhume. Et, quelque part, à un moment quelconque de la nuit, il découvrit le clair de lune qui se déversait par la fenêtre.

— « Viens, bouton d'or, » dit-il en tendant le bras pour lui prendre la main. « Je veux voir comme tu scintilles au clair de lune. »

Il fit demi-tour, et s'éloigna en tenant la main. La fille se leva de sa chaise le plus vite possible et suivit George et la main...

George s'arrêta à la fenêtre pour la faire mettre dans la pose convenable, et son corps scintilla au clair de lune. La lune semblait faire scintiller ce corps un peu bizarrement, comme si on l'avait vu derrière un rideau de vapeur ou de cellophane sombre. George conclut qu'il leur fallait un verre de plus pour dissiper ces illusions.

C'était lui qui faisait les mélanges, car elle n'y connaissait rien en boissons, et avait concocté des mixtures diaboliques.

« Il y a longtemps que je ne me suis pas saoulé, bien, bien longtemps, » lui confia George, lui tapant sur l'épaule à chaque mot. « Pas depuis la nuit dernière, tiens. J'ai compté les bouteilles... ma vieille, quelles bouteilles ! Mais tu ne sais pas...? » Il hésita, cherchant les détails à moitié oubliés de l'épisode. « Tu ne sais pas? »

— « Quoi? » demanda le corps scintillant.

Il atteignit son corps, la souleva et la plaça sur le bar devant lui. « Eh ben ! Tu ne pèses rien. » Il était satisfait de sa force inhabituelle, et lui donna une claque sur la cuisse. « Mais pourtant, t'as tout ce qui faut. »

— « Quoi? » redemanda-t-elle, en nivelant les trous que les doigts de George avaient faits.

— « Je n'ai pas vraiment bu toutes ces bouteilles... Sur ma tête ! Ce matin, je le croyais, mais je ne l'ai pas fait, sûr. »

Il s'arrêta de nouveau pour rassembler ses souvenirs. « On parlait de

bain de champagne, tu saisis? Moi et des types dans le train. Un des gars, le caporal, a dit qu'il avait lu un article dans le journal, qui parlait d'une actrice ou d'une autre personne qui avait pris un bain de champagne, et un autre type est intervenu et a dit que non, que c'était un bain de lait. Ils se sont mis à en discuter, et pour les faire taire, moi j'ai dit que je prendrai un bain de whisky pour voir ce que c'était. Voilà ce que je leur ai dit. »

Il s'arrêta pour respirer, vida son verre, et sa main continua une activité incessante.

« C'est ce que j'ai fait, tu vois, chérie. J'ai dû dépenser plus de quatre cents dollars, et j'ai acheté toutes ces bouteilles. »

— « Et pris un bain, » finit-elle à sa place. « Bébé, va. »

— « Non, je n'ai pas pris de bain ! Je n'ai pas pu, il n'y avait pas de baignoire dans ma chambre. Alors je me suis simplement étendu sur le lit, et je me le suis versé dessus. Naturellement, j'en ai aussi bu un peu, tu comprends, mais sans ça je me le suis versé dessus. J'ai pris une douche de whisky, bon sang, pour quatre cents dollars, en plein sur moi. » George baissa le bras pour gratter la glu sèche sur sa poitrine. « C'est pourquoi je suis tout collant. » Il s'admira lui-même. « Tu parles... Qu'est-ce que je devais sentir ce matin ! »

— « Pour ça, oui, George. Je suis venue te voir tous les jours. »

— « Vrai? Bien vrai? Veux-tu me faire croire que je suis resté couché là-bas, comme une bûche, avec une pépée comme toi dans la pièce? Je dois devenir fou ! »

— « Oh ! ça m'était égal, George. Je te trouvais gentil. Je veux rester avec toi, mon pigeon, mon poulet, mon lapin, mon minet. »

— « T'es une bonne fille ! » Il la pinça, mais elle ne protesta pas. « T'es le genre de poupée qui me plaît. Je suis content qu'il n'y ait personne ici, seulement toi et moi, tout seuls. C'est plus drôle comme ça. »

— « Hélas, ils sont tous partis, George. Envolés. Il y a longtemps qu'ils sont partis. Les Chasseurs les ont mangés... Avalés. » Elle prit une lampée à la bouteille de tord-boyaux, et des frissons de plaisir lui parcoururent le corps.

— « Oui, » dit-il en regardant les frissons et le corps. « Tout le monde est parti, sauf toi et moi. »

Il siffla un autre verre. « Ils les ont tous mangés, tu dis? Rien que ça, comme des cannibales. Quels chasseurs? »

— « Les Chasseurs de Glissix. »

— « Jamais entendu parler de ce coin-là. C'est dans le Jersey? »

— « Non, George. » Elle secoua la tête lentement parce que le tord-boyaux jouait de sales tours à son équilibre. « Glissix est *là-haut*. »

— « Où ça, là-haut? » demanda-t-il à l'unique image renvoyée par le miroir.

Elle leva paresseusement la main pour indiquer le ciel où brillait la lune. « Là-haut. »

George ne regardait pas son bras, il avait seulement tourné la tête pour observer le mouvement de sa poitrine.

« Glissix est tout là-haut, » continua-t-elle, « bien loin là-bas, au delà de la lune et du soleil. Bien loin, au fin fond du ciel. C'est sombre et froid et pas du tout comme *ici ;* ça ressemble plutôt à cette lune, mon petit. Glissix ne te plairait pas, mon héros, mon loup, mon agneau, mon cœur. »

— « Jamais entendu parler de cette ville, » déclara-t-il, ouvrant une autre bouteille en brisant son goulot contre le bar. « Prends une goutte de ça... ça va te faire beaucoup de bien. Alors tu viens de Glissix, hein? Es-tu un Chasseur... une Chasseresse? »

— « Oh ! non, George ! » Elle joua avec sa chevelure. « Je ne peux pas être un Chasseur... Les Chasseurs mangent des êtres vivants, comme toi. Moi, je ne mange pas les êtres *vivants*. George. Je suis un Suiveur. »

— « Heureux de faire ta connaissance, Suiveur, moi je ne sais pas ce que je suis, j'ai pas encore voté. Et pourquoi donc ces chasseurs voulaient avaler tout le monde, hein, poupée? »

La poupée blonde se pencha en avant, du haut du bar ; de ses jambes, elle lui encercla la taille et posa un bras amical sur ses épaules. Il se trouva que le bras était un peu court, car le tord-boyaux lui jouait encore de ses tours. Aussi elle l'étira pour qu'il s'allonge et atteigne l'autre épaule.

La poupée posa sur les siennes ses lèvres roses, attirantes, et parla tout en l'embrassant. Le baiser donnait une bizarre impression de sécheresse.

— « Ils avaient *faim,* mon petit poulet. Ils ont toujours faim quand ils se réveillent au printemps. Ils vont partout et mangent tout ce qu'ils trouvent de vivant. Tout l'été ils mangent. Ils mangent, ils mangent ! Et ils s'engraissent assez pour pouvoir dormir tout l'hiver. Quelquefois, j'ai faim aussi, *quand ils ne laissent rien pour moi.* »

Elle interrompit le long baiser.

George fit claquer sa langue.

— « En tout cas, ils ne m'ont pas mangé. »

— « Ils n'ont pas pu t'approcher, mon petit George. *Tu empestais.* Tu leur as coupé l'appétit. Alors ils t'ont laissé de côté pour moi. Mais je ne peux pas te manger pour le moment, mon amour. »

— « *Moi,* j'ai faim, pour le moment, » annonça George en la regardant, « et *toi,* tu as l'air d'un fin morceau, bébé. »

— « Allons, George, tu ne m'aimerais pas... et moi je ne t'aimerais pas... Tu es encore *vivant,* George. »

— « J'espère bien te montrer que George est encore vivant ! » répondit-il. Il étendit la main vers elle. « Viens voir Papa. »

Eh bien !... On aurait pu croire qu'il avait de mauvaises intentions.

*
* *

C'était longtemps après minuit, et la lune s'était éclipsée, derrière le bord opposé du cañon de la rue, la laissant dans l'obscurité. George Young s'attarda sur le seuil d'un magasin de meubles, frottant sa barbe râpeuse. Le whisky semblait se dissiper, lui laissant une vague impression de déception. Il tourna la tête pour regarder la blonde étendue de tout son long sur un lit, dans la vitrine. Elle l'avait vaguement déçu aussi, pourtant il n'arrivait pas à identifier exactement la cause de cette déception.

Elle leva la tête et sourit: « Mon trésor. »

— « Y m'faut un verre, » répondit-il faiblement.

La blonde sauta du lit et, pour le rejoindre, se fraya un chemin parmi les articles de la vitrine.

— « J'adore le tord-boyaux, » murmura-t-elle en se blottissant contre lui.

— « Un verre pour toi et un autre pour moi. Y m'faut quelque chose de raide. Toutes ces histoires de Chasseurs et de Suiveurs me donnent les foies. »

— « Oh ! mais ils n'ont pas de foie, George. Moi non plus. »

Il grommela quelque chose entre ses dents et sortit sur le trottoir. La fille se glissa à sa suite. Il s'arrêta, un pied en l'air, pour scruter l'autre côté de la rue, essayant de déchiffrer une enseigne, dans l'obscurité.

— « Que cherches-tu, mon cœur? »

— « Un drugstore, celui d'en face. »

— « Qu'est-ce c'est qu'un...? Pourquoi? »

— « Pour trouver à boire vite ! »

George descendit du trottoir et traversa, la fille sur ses talons. Elle semblait avoir perdu son charme, et il ne prenait pas la peine d'observer les tressautements de sa démarche. Les portes du drugstore étaient fermées, mais pas à clef, et il entra pour jeter un coup d'œil. En passant près de la fontaine à soda et des rayons de confiserie, George se dirigea vers l'autre extrémité du magasin et tâtonna parmi les comptoirs jusqu'à ce qu'il ait trouvé des lampes électriques. Il appuya sur un bouton et en alluma une.

— « Oh ! c'est joli, George. »

Sans faire attention à elle, il suivit le rayon de lumière jusqu'à l'arrière-boutique et passa par une petite porte blanche marquée « *privé* ». George se trouva dans la pièce où le droguiste préparait ses mélanges et ses ordonnances, au milieu des ingrédients de sa profession. Il braqua sa lampe sur les étagères.

« Des bouteilles, » glapit la blonde. « Regarde tous ces bons tord-boyaux ! »

— « Non, » répliqua George, « certains de ces trucs-là ne sont pas bons à boire. Attends que je trouve de la bonne camelote. »

La bonne camelote qu'il cherchait se trouva être un bidon de quatre litres de tétrachlorure de carbone. Retirant le couvercle, il renifla un petit coup, et ses yeux se remplirent de larmes.

— « Aaah ! » prononça-t-il avec satisfaction, « voilà l'affaire. Poupée, *ça*, ça va te faire de l'effet. »

— « Je vais aimer ça, George? »

— « Ma poulette, t'adoreras ça. » Il lui tendit le bidon et elle faillit le laisser tomber, surprise par son poids. « Cul sec ! »

— « Quoi? »

— « Colle ta bouche au goulot, et renverse le bidon, c'est le meilleur et le plus vieux petit tord-boyaux que tu aies jamais goûté. » Il fit un pas en arrière pour l'observer, braquant la lumière sur elle. Elle fit comme il l'avait dit, ayant du mal à tenir le lourd bidon au-dessus de sa tête. Le liquide fit un glou-glou en sortant du goulot. George attendait, impatient.

— « Hooh ! » s'exclama-t-elle au bout d'un moment en laissant tomber le bidon. « Hooh, George ! Il y a des gens qui font du fameux tord-boyaux. » Ses yeux s'arrondirent et pendant quelques secondes sa tête dodelina dangereusement sur ses épaules, vacillant de gauche à droite. Elle leva les mains pour l'arrêter. « Pourquoi avons-nous perdu du temps dans tous ces bars? »

— « Je ne sais pas, » dit George faiblement. « Je crois qu'il me faut un verre. »

— « Essaie un peu du mien, mon gros. »

— « Non merci, j'ai des ulcères. » Il dirigea la lumière sur un déploiement de bouteilles le long du mur, et trouva bientôt plusieurs bonbonnes sombres dans un placard fermé à clef. Forçant la porte il étendit la main pour les prendre et approcha la lampe pour lire les étiquettes. « *Strychnine*. » Il la mit de côté et porta son attention sur la bouteille suivante : « *Teinture de noix vomique* ». L'étiquette l'intrigua un instant, mais il plaça cette bouteille à côté de la première. Coup sur coup, il choisit « *océtaldéhyde* », « *aconitine* », « *cyanure* », « *bichlorure de mercure* », « *fluorure de sodium* » et « *acide prussique* ». Sa main hésita sur « *émétine* » et puis la rejeta, tout simplement parce que ça risquait d'être de l'émétique. George n'avait reconnu que quelques noms, mais il était sûr que le tout était actif.

L'une après l'autre, il ouvrit les bouteilles et en versa le contenu dans un petit baril. Furetant parmi les bonbonnes rangées sur une étagère inférieure, il découvrit et ajouta au contenu du baril de l'alcool méthylique. La blonde lui tenait obligeamment la lumière tandis qu'il brassait ses poudres, les dissolvant dans le liquide.

— « Voilà, » annonça enfin George, considérant le breuvage mortel. Il se demanda si les petites bulles qui venaient à la surface y ajouteraient du piquant. « Je pense que je vais l'appeler le Cocktail des Nations ».

Il prit la lumière et tendit le bol à la fille. « Colle-toi ça derrière la cravate. »

— « Cul sec? »

— « Cul sec et bonne nuit, poupée. »

Elle porta le baril à ses lèvres et le vida. Puis elle s'assit sur le sol, toute raide. George braqua la lampe sur elle. Sous ses yeux stupéfaits et émerveillés, son corps traversa le plancher à toute vitesse et heurta

le mur du fond. La tête de la fille se retourna complètement, regardant du côté du dos. Un bras se détacha de l'épaule et dégringola sur le plancher. Finalement, la blonde s'écroula. George alla jusqu'à elle, l'éclaira de sa lampe.

« Sacré nom de nom ! » dit-il très ébranlé.

La tête se remit en place et les cils s'ouvrirent, frémissants. Les magnifiques yeux dorés se levèrent vers lui, remplis d'admiration.

— « Oh ! George... tu es un amour ! »

Il fit demi-tour et se précipita vers la rue. Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'elle bondissait derrière lui.

Comment il arriva à la banque et ce qui l'avait fait précédemment se détourner, George ne le comprit jamais par la suite. Il accordait peu de foi aux manigances du destin, et les « impératifs du subconscient » n'étaient pour lui qu'une expression vide de sens qu'il avait lue quelque part. Il courrait dans la rue sombre, avec un désespoir mêlé de peur, quand le bâtiment de marbre gris surgit dans la lumière dansante de la torche électrique. Il reconnut l'architecture habituelle des banques, sans s'arrêter vraiment sur cette constatation, et, changeant de direction, s'engagea sans hésitation dans le tambour de l'entrée. La blonde était sur ses talons.

A l'intérieur, il n'eut pas d'autre idée que de continuer à courir. Il enfonça le portillon qui indiquait le bureau de quelque directeur, fit le tour de deux bureaux et de chaises renversées, et enfila le passage derrière les cages des caissiers. A l'extrémité du vaste hall, ce passage menait à une autre pièce plus petite remplie de machines à calculer, et juste derrière elles, George aperçut l'énorme porte de la chambre forte, resplendissante, avec son bronze et ses enjolivures d'acier. Il fonça vers la porte. La fille le suivait de près.

George se précipita comme un trait dans la chambre forte, brandit sa torche dans tous les sens et ramassa un sac de toile brune. La fille, à côté de lui, en saisit un tout semblable, et ensemble ils firent demi-tour pour filer dehors. George laissa tomber son sac juste à l'extérieur de la chambre forte.

« Vite, » dit-il d'une voix entrecoupée, haletant sous l'effort, « l'argent ! Va en chercher un autre ! »

Elle tourna les talons et pénétra de nouveau dans la chambre d'acier.

Il claqua la porte sur elle, tournant comme un dément la roue à rayons qui assurait sa fermeture, et manipulant tout aussi follement les combinaisons des serrures. Puis ce fut le silence.

George quitta la banque en sifflotant.

Eh bien !... On aurait pu croire qu'il l'avait enfermée pour toujours.

***

George Young examinait d'un œil critique son visage dans la glace, passant la main dans la longue barbe et remarquant les fils gris qui paraissaient çà et là. « Elle blanchira bientôt, » se dit-il, « et prendra la même couleur que les mèches grises de mes tempes. » Il y a longtemps qu'il

avait abandonné la corvée de se raser, parce que se raser l'ennuyait, et parce qu'il n'y avait personne d'autre pour le voir. Maintenant, l'idée lui trottait dans la tête de supprimer la barbe, ne fût-ce que pour ne plus voir, lors de son inspection quotidienne, ces irritantes taches grises. Il ne voulait pas se réveiller un beau matin pour voir la glace lui dire qu'il était un vieillard, un grison. Il préférait se croire jeune, aussi jeune que ce blanc-bec qui avait sauté d'un train, trente ans auparavant, et pris une douche de whisky, aussi jeune que le soldat braillard qui avait eu une blonde et une ville, à lui, une nuit entière, une seule fois, trente ans auparavant.

George soupira et se détourna de la glace. Il prit son déjeuner, soigneusement emballé, un livre qu'il lisait lentement, et une boîte de tabac à pipe éventé.

Quittant la petite villa qu'il s'était appropriée, il enfourcha une bicyclette qui attendait au bas des marches, et se mit à pédaler en direction de la ville, ressentant une douleur sourde dans les jambes, avec l'âge. Le soleil brillant était chaud à sa tête nue, et il prit son temps pour accomplir le trajet de chez lui à la banque. Il n'y avait pas beaucoup de vent dans les rues vides.

Il aimait revoir les coins familiers. Là, un bar, où un morceau de maillot de bain pendait encore aux andouillers d'un chevreuil; là, un lit, dans une vitrine, où il avait dormi, un bref instant. Il ne passait jamais devant le drugstore sans se rappeler les derniers mots tendres de la blonde. Les mots et les scènes étaient très clairs dans sa mémoire. Trente ans, ça ne paraît pas si long — à moins qu'on ne se mette à y penser d'une autre façon.

George rangea sa bicyclette devant la banque, pénétra dans le tambour, parcourut le plancher couvert de billets de banque, parce qu'il trouvait agréable de marcher dessus. Il y a quelques années, il avait éparpillé l'argent là, et avait tiré un bureau jusqu'à la porte de la chambre forte, un bureau qui était maintenant mal tenu, un cauchemar pour une ménagère. Le haut du bureau était bourré de bouteilles d'alcool vides, de vieilles boîtes à tabac, de livres qu'il avait lus il y avait longtemps, de liasses de papiers paraffinés, reliefs de centaines ou de milliers de repas, et de monticules de cendres de pipe. Sur tout cela, sauf sur ce qui avait servi récemment, s'entassait la poussière des années. George débarrassa un petit coin de bureau, et y posa son déjeuner du jour, son tabac et le livre qu'il lisait cette semaine-là. Enfin, il s'assit dans un fauteuil confortable et alluma sa pipe.

Posant la chaise tout contre la porte de bronze, il parcourut les infinies combinaisons possibles qu'il y avait écrites au crayon, et prit note de celles qui avaient déjà été essayées. Puis, il prit une forte lampée à la bouteille et, se penchant en avant pour mettre les mains sur les chiffres, se mit à les manipuler. N'importe quel jour, maintenant, ou n'importe quelle année, il pouvait tomber sur la combinaison exacte.

Eh bien !... On aurait pu croire qu'il voulait retrouver sa blonde.

Laurine ou La clef d'argent

par JEAN-LOUIS BOUQUET

Jean-Louis Bouquet vient en tête de nos auteurs français, puisque voici sa quatrième nouvelle dans « Fiction » (1). *Ce « score » est justifié par le rang qu'il occupe dans la littérature fantastique contemporaine : un des premiers. Nos lecteurs, qui ont apprécié ici ses contes précédents et souvent nous ont écrit pour nous demander de leur procurer son recueil* « Le visage de feu » *(en vain malheureusement, puisque celui-ci est introuvable), apprendront avec le plus vif plaisir la nouvelle que nous sommes les premiers à annoncer : la parution, dans les premiers mois de l'année prochaine, d'un second recueil d'histoires fantastiques de Jean-Louis Bouquet, chez Denoël, dans la collection* « Présence du Futur », *où il sera le premier Français à figurer.*

Les nouvelles de Bouquet, tout en baignant toujours dans un contexte magique et occulte, ont tendance à se scinder en deux catégories : l'une franchement « noire », l'autre relativement « bleue ». « Alouqa ou La comédie des morts » (2) *et* « Caacrinolaas » *rentraient dans la première, avec au premier plan des personnages d'âge mûr, presque « grinçants » et peints sans tendresse ;* « Les filles de la Nuit », *au contraire, se rattachait plutôt à la seconde et l'auteur y poussait plus en flèche vers le romantisme des « cœurs éblouis ». En fait, il n'y a pas de cloison étanche, car même alors le « noir » se mêle au « bleu » et ce dernier reste hanté par le surnaturel.*

Le nouveau récit de Jean-Louis Bouquet que vous allez lire est cependant intéressant dans ce sens, car c'est le plus « bleu » qu'il ait écrit jusqu'ici, prouvant ainsi que ce serait un jugement incomplet de ne voir en lui qu'un conteur « ténébreux ». « Laurine » *commence comme une féerie sentimentale, se poursuit avec tendresse, dans une atmosphère enchantée, et seulement — seulement à la fin — nous laisse entrevoir fugitivement la vision d'un abîme.*



Au fond de chacun de nous, sous la lumière cendrée s'irradiant encore des années d'enfance, miroitent doucement les débris d'histoires féeriques que nous souhaitâmes de vivre, et qui ne furent que rêvées. Avons-nous jamais cessé, en nos heures de trêve et de solitude, de retourner aux entrées des sentiers merveilleux? Ces nostalgies suffiraient à

(1) Voir n° 3 : « *La preuve* » ; n° 13 : « *Les filles de la Nuit* » ; n° 17 : « *Caacrinolaas* ».
(2) Voir « *Mystère-Magazine* » n° 43.

expliquer en partie une aventure aussi singulière que celle de Laure d'Epernange — Laurine, comme la nommaient ses camarades au couvent du Saint-Enfant. Pourtant, si en cette affaire on tient compte de tous les faits, on doit bien admettre qu'ils ne purent être uniquement déterminés par les humeurs romanesques, ou même morbides, les imaginations fantasques d'une jeune fille. Sur eux, se projette une ombre autrement mystérieuse, celle de l'Amant qui sut enchanter — au sens magique du mot, et pour toujours peut-être — l'esprit et le cœur de Laurine.

*
* *

L'Institution du Saint-Enfant, œuvre de sœurs visitandines, à dû fermer ses portes, voici quelques dizaines d'années, le vieil hôtel d'Houssainville où elle s'abritait ayant été voué à la pioche, pour faire place à des maisons neuves. Elle n'occupait qu'une partie de cet hôtel, dont la location lui était déjà lourde, et l'ensemble du jardin : l'un de ces beaux jardins secrets, aux frondaisons chantantes, comme il s'en découvre tant derrières les façades mornes du faubourg Saint-Germain.

La seconde partie de l'hôtel d'Houssainville, formant une aile à angle droit, s'éclairait, elle aussi, sur ce paradis vert, mais sans y ouvrir aucune porte. Ou y accédait par la rue — non celle même où se trouvait l'entrée du Saint-Enfant, mais une petite rue latérale. Après avoir été la résidence d'une antique comtesse, cette aile resta longtemps vide...

...Puis, du jardin où elles se tenaient aux heures de récréation, les religieuses et leurs élèves virent des tapissiers masquer de lourds rideaux cramoisis les profondeurs obscures des fenêtres. La supérieure, la Mère Marie-Chantal, toujours circonspecte, désira des renseignements sur les nouveaux voisins ; mais l'absence du gérant commun, depuis peu en voyage, la priva d'informations. Un rapport du jardinier, qui s'était abouché avec les ouvriers, fit connaître que la maison allait être bientôt habitée par un étranger, solitaire et fort riche, semblait-il, à juger de la rare beauté de ses meubles.

Par quelque indiscrétion, les pensionnaires furent promptement au courant de ces choses. Les pensionnaires... nous voulons dire : les aînées. Elles étaient une douzaine au plus, presque toutes âgées de seize ou de dix-sept ans, qui possédaient leur salle d'étude et leur dortoir particuliers, sous la surveillance de la sœur Marie-Félix. Parmi elles, se trouvait Laurine d'Epernange.

L'intermède promis, au milieu de la monotone coulée des jours, par la survenue d'un étranger — lequel devint aussitôt l'*Etranger!* — alimenta généreusement les bavardages de ce petit clan : « Sera-t-il beau? Jeune ou vieux? Aimable ou bougon? Nous jettera-t-il des fleurs? Portera-t-il la barbe? » ... le tout assaisonné, comme il se devait, de petits rires signifiant que c'étaient là pures plaisanteries, sans importance et sans portée. Mais, dans de pareilles circonstances, vit-on jamais imaginations de seize ans se satisfaire, tout bonnement et sans arrière-goût, de plaisanteries pures?

Or, les tapissiers partirent, les rideaux pourpres se maintinrent obstinément clos. L'étranger se laissait attendre, et cette jeunesse d'abord si intriguée fut bientôt prête à l'oublier avant de l'avoir vu. Puis un soir, au dortoir, toutes lampes éteintes, Adélaïde Le Chesne, l'aînée du groupe, attira très doucement l'attention de ses compagnes sur un détail révélateur : « *Il* est là, *il* fait de la musique. »

Ce dortoir des grandes, situé au second étage, était contigu à la moitié de l'hôtel d'Houssainville dévolue au nouveau locataire. L'emplacement d'une porte murée se distinguait encore sur la paroi mitoyenne, et les têtes des lits d'Adélaïde et de Laurine avaient été appuyées à cette partie de la construction. Une moindre épaisseur ou une plus grande légèreté des matériaux employés là permettait d'y percevoir faiblement des sons, provenant du logis voisin, et qui demeuraient perdus pour le reste de la salle.

Pieds nus sous leurs longues robes de nuit, parlant très bas afin de ne point attirer l'attention de la sœur Marie-Félix déjà retirée dans une alcôve, à l'autre extrémité du dortoir, les pensionnaires se pressèrent dans la pénombre, autour des deux lits.

Les accents d'un instrument se faisaient entendre : complexes comme ceux d'un orgue, mais étonnamment cristallins, évoquant par leur limpidité le débit d'une source. Certaines sonorités suaves faisaient songer aux effusions les plus hautes d'une voix humaine, ou plutôt angélique. Les jeunes filles écoutèrent avec ravissement, jusqu'au moment où les sons moururent.

De ces curieuses, la plus vive d'esprit était Emilienne d'Orzier. Tandis que les autres s'attardaient encore à ouïr la musique, elle avait eu l'idée de jeter un regard par la fenêtre, du côté de l'habitation de l'étranger. Tout y paraissait dormir. Néanmoins, la croisée étant entrebâillée en raison de la douceur de la nuit, l'investigatrice alla jusqu'à passer sur le balcon. Elle vit alors une luminosité rougir les rideaux de la dernière baie latérale, située si près de l'angle des bâtiments qu'on ne pouvait l'apercevoir de l'intérieur du dortoir.

Elle allait informer ses camarades de sa découverte, quand des toussotements et le tressaillement d'une clarté dans l'alcôve de sœur Marie-Félix contraignirent toute la petite compagnie à regagner en hâte ses couchettes. D'ailleurs la surveillante n'avait rien remarqué d'anormal, mais il lui advenait souvent de se relever ainsi et de se faire chauffer de la tisane. L'opération prit assez de temps pour que les jeunes filles, ayant entendu s'achever l'étrange récital, et n'étant donc plus stimulées par un intérêt immédiat, se fussent à peu près toutes laissé happer par le sommeil.

Ce n'était pourtant pas le cas d'Emilienne, qui, lorsque tout fut revenu au calme, ressortit furtivement de son lit, désireuse de contempler encore la lueur rougeâtre : « Puisqu'*il* ne joue plus de l'instrument, qui sait s'*il* ne mettra pas le nez à la fenêtre ! » se disait-elle.

Mais, sur le balcon, une tout autre surprise l'attendait. Laurine était là, blancheur immobile, un coude appuyé sur la balustrade pour permettre

à sa petite main de soutenir sa tête aux cheveux flottants, dans l'attitude d'une profonde songerie. Ses yeux étaient fixés en direction de la pourpre lumineuse des rideaux.

Sur ceux-ci passa et repassa l'ombre d'un homme, à qui les caprices de cette animation silhouettée accordèrent une imposante stature, une vivacité remarquable, sans qu'il fût possible de saisir le moindre détail de ses occupations.

— « Ah ! toi aussi, tu as... » murmura l'arrivante, mais elle n'eut point à compléter sa pensée, car Laurine quitta la place et rentra, sans avoir répondu. Emilienne fut choquée de son silence, ayant jusqu'alors reçu d'elle des témoignages d'amitié confiante.

« On ne l'aurait pas crue aussi captivée, » pensa-t-elle. « Tout à l'heure, elle était bien la seule à ne pas faire une réflexion sur cette musique, et nos allées et venues autour de son lit paraissaient plutôt l'agacer. »

Le lendemain, la même Emilienne, sans s'appesantir sur l'attitude de Laurine, ne manqua pas de conter aux bonnes camarades sa découverte de la fenêtre rouge, heureuse de pouvoir, la première, s'enorgueillir d'avoir vu, non l'Etranger, mais du moins une trace de l'Etranger...

Les jours suivants, bien des regards avides scrutèrent la façade aux baies toujours aveuglées, derrière lesquelles cet homme se confinait sans doute. La sœur Marie-Félix trouvait ses « grandes » extraordinairement distraites, durant les heures d'étude, et n'y comprenait rien ; mais c'était le soir, après le couvre-feu, qu'elle eût matière à se scandaliser, si quelque méfiance l'avait tirée de son alcôve. Le long balcon attenant au dortoir devenait un lieu de pèlerinage pour les jeunes filles en quête d'inconnu.

Guet inutile ! Pas plus le soir que le jour, l'Etranger ne se montrait. Nulle domesticité, nul souci ménager n'apportait en sa demeure la moindre animation visible du dehors. Simplement, certaines nuits, quelques fenêtres s'emplissaient d'une luminosité cramoisie, parfois troublée par la noire fulguration d'une ombre humaine. Il arrivait encore que les résonances du mélodieux instrument parvinssent aux oreilles de ces demoiselles : mais, passé l'émerveillement de la première audition, l'intérêt des jeunes personnes s'émietta vite. Après sept ou huit veillées infructueuses, vainement prolongées au-delà des douze coups de minuit, il ne se trouva plus une curiosité assez vaillante pour poursuivre le jeu.

Deux ou trois semaines s'écoulèrent dans cette indifférence. Puis un matin, Emilienne, s'étant par hasard éveillée alors que l'aube perlait à peine, fit dans les instants suivants une remarque étonnante. Elle occupait l'un des lits encadrant celui de Laurine. Elle put donc constater que celle-ci reposait tout habillée sous ses couvertures. Emilienne distinguait fort bien la bleuité tendre du corsage émergeant légèrement hors du flot des draps.

Quand vint l'heure du réveil général, Laurine ouvrit les yeux, se laissa prestement glisser sur le côté de sa couche et, se servant de ce lit comme d'un paravent, presque lovée sur le parquet, elle défripa sa jupe par de sommaires frottements de sa main. Son manège échappait d'autant

plus aisément à des yeux non alertés que, comme en certains autres internats de même sorte, cette posture bizarre était prescrite à toutes les pensionnaires, afin de sauvegarder la modestie, durant les manipulations de vêtements du lever et du coucher. Mais Emilienne, n'étant pas dupe, se sentit bien résolue à percer le secret de sa voisine.

*
* *

— « Laurine, j'ai toujours été ton amie, nous avions juré de nous confier fidèlement nos plaisirs, nos soucis et nos peines. Te taire, c'est revenir sans droit sur un serment et me faire grand affront ! »

Pendant les longues causeries parmi les ombres du jardin, aux heures de récréation, l'impatiente jeune fille ne cessa de talonner ainsi sa camarade. A maintes reprises, Laurine rougit, pâlit, tremblant et peut-être se complaisant obscurément, au seuil d'une confession totale. Mais, bien entendu, elle céda.

— « L'Etranger, je l'ai vu, vraiment vu ! Il m'a parlé, il s'est fait connaître, et il m'aime. »

Son récit fut comme un déroulement de belles images fantastiques. D'abord, elle avait eu, dans la soirée même qui avait précédé la première alerte musicale, la fortune de découvrir cet homme surgi à l'une de ses croisées, devant l'étouffant écran des rideaux. La clarté crépusculaire avait permis à Laurine de contempler un jeune, admirable mais grave visage, un peu dramatisé par une tourmente de cheveux fauves. L'Etranger aperçut son observatrice, la considéra longuement. Enfin ses traits s'éclairèrent en un sourire qui émanait des yeux plutôt que des lèvres, et Laurine se déroba, tout-à-coup confuse. Un sentiment obscur l'empêcha ensuite de rapporter l'incident à ses compagnes.

Cette entrevue à distance se renouvela, les sourires du jeune homme se firent plus éloquents — bien étrangement mélancoliques aussi — sans que toujours la destinataire osât réagir plus hardiment que par des fuites éperdues. Pourtant, dès qu'elle se retrouvait seule, un immense regret la poignait d'avoir ainsi refusé la douce offrande de l'Etranger.

Les soirs où l'instrument se faisait entendre, Laurine s'irritait des curiosités, des réflexions de ses camarades. Un instinct lui disait que ces sons n'étaient destinés qu'à elle seule. Elle fut bien soulagée lorsqu'elle vit ces demoiselles se lasser du jeu.

Enfin, un jour, ouvrant son lit, elle trouva un billet plié sur l'oreiller — une courte missive signée d'un prénom : *Harold ;* un soupir d'amoureux quémandant un entretien. Comment le signataire, ou quelque messager, avait pu parvenir jusqu'au dortoir, la suite des confidences l'expliquait assez bien ; comment, une fois dans ce lieu, il avait reconnu, entre dix autres, la couche de Laurine, c'était une énigme plus subtile, à moins d'admettre l'existence d'un point d'observation insoupçonné, ou des facultés de divination magique. Quoi qu'il en fût, la jeune fille, palpitante et longtemps incertaine, était finalement allée à un premier rendez-vous.

Selon le billet, à une heure passé minuit, l'Etranger devait l'attendre

sur le balcon, dont il convient de faire une description plus nette. Ce promenoir de pierre contournait toutes les façades de l'hôtel d'Houssainville ; mais peu au-delà des portes-fenêtres du dortoir, il était sectionné par une grille en forme d'éventail aux longs rayons pointus, laquelle délimitait le domaine de chaque locataire. Dans cet ouvrage de métal forgé, était inscrit un portillon, sans doute destiné à rendre des services de voisinage à de précédents occupants, mais qu'une grosse serrure avait condamné. Quand Laurine, s'étant silencieusement vêtue, eut gagné le balcon, elle vit le jeune homme aux cheveux fauves, debout et anxieux derrière l'éventail de fer.

Elle s'avança, lente, un peu confuse, satisfaite de l'existence d'un obstacle aussi propice à l'innocence qu'à la coquetterie, et tout de même vaguement déçue par un zèle qui n'était point allé jusqu'à la prouesse de l'escalade. Or, le bel Etranger n'avait nul besoin de se livrer à pareil exploit : dès que Laurine se fut approchée, il tira de sa poche une clef très brillante, sur laquelle le clair de lune alluma des étincelles bleues, et il ouvrit le portillon, sans effort et sans bruit.

La jeune fille demeurait coite, effarouchée de nouveau. Un seul mot malhabile l'eût jetée dans une nouvelle panique ; mais la voix, les paroles, le regard, les gestes de celui qui se nommait Harold étaient empreints de tant de douceur et de calme noblesse que, tout à coup, Laurine se sentit dégagée des ses appréhensions comme de vaines vapeurs qu'eût chassées la brise nocturne ; elle baigna dans l'allégresse et la confiance. Le jeune homme lui fit remarquer, tout bas, que la proximité du dortoir rendait l'entrevue incommode et périlleuse, mais qu'en sa maison ils pourraient converser en pleine quiétude, et aussitôt elle le suivit comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

Harold la fit donc pénétrer dans une salle très vaste, dont les tentures soyeuses, couleur de perle, luisaient agréablement sous la lumière répandue par deux lustres de cristal. Les immenses rideaux rouges des baies, qu'une moire recouvrait comme du givre, apportaient un somptueux contraste au milieu de cette grisaille précieuse.

Les meubles de cette salle étaient peu nombreux, mais remarquables. Un tapis d'Orient, de dimensions royales, étendait sur un fond corrallin son inextricable jungle d'arabesques. Un divan, curieusement étayé par deux figures de bois doré, en forme de sirènes, supportait un édifice de coussins aux broderies délicates. Une bibliothèque surchargée de riches sculptures, et toute dorée, elle aussi, faisait face à un haut bahut d'ébène. Une table, également d'ébène, était couverte d'objets anciens : coupes, flacons, coffrets de cristal taillé. Dans un angle, luisait une belle sphère armillaire, aux cercles de cuivre ornés de fines ciselures. Enfin, contre une muraille, s'érigeait un orgue fabuleux, dont les tubes semblaient être, les uns en cristal, les autres de métaux rares, aux colorations diverses.

En cette demeure, Laurine goûta un accueil plein de toutes les prévenances, de tous les respects qu'eût pu exiger une souveraine. Lorsqu'elle se fut timidement assise sur un coin du divan, Harold se plaça auprès d'elle, un genou en terre, et, ses regards attachés à ceux de la jeune fille,

il lui tint les propos les plus passionnés et les plus anodins. Il portait une veste de velours noir, cintrée comme un pourpoint. Dans toutes ses manières transparaissait un goût si marqué des gentillesses chevaleresques, que même une pensionnaire du Saint-Enfant pouvait discerner en lui un certain archaïsme intellectuel, délicieusement insoucieux de l'esprit du siècle.

Longuement, il parla. L'accent étranger de sa voix emplissait tous ses discours d'une sorte de brume ; il laissa entendre une plainte mystérieuse sur son propre destin, sur une longue solitude qui l'avait accablé, sur la vanité de trop grandes espérances, sur un malheur qui pouvait surgir. Puis, il revint à des notes plus sereines, pour célébrer le tout puissant réconfort que lui apportait cette tendre présence de Laurine :

— « Amie, belle petite amie ! J'ai nourri tant d'ambitions, avant que de connaître la seule qui vaille : posséder une place dans un cœur pur ! Qui peut trouver un tel asile se rit du passé comme de l'avenir ; chaque instant y est aussi précieux que l'éternité ! »

Laurine souriait, se berçant de ces mots comme d'une mélodie amoureuse, sans encore prendre la peine d'en détailler le sens, rêvant plutôt de volées de cloches et de marches nuptiales. Comme s'il eût deviné sa pensée, Harold s'assombrit :

— « Mais je quémanderai peu, amie, ayant peu à donner ! »

Elle le considéra, surprise. Ce soir-là, il prit un seul baiser sur ses lèvres.

Ensuite, la sentant encore troublée par son propos, il souhaita à voix haute et riante de pouvoir offrir un gage qui dissipât toute ombre sur ce front blanc. Laurine réfléchit un instant, battit des mains :

— « Votre clef, afin que je puisse vous voir à ma guise ! »

Il devint plus grave, mais n'osa contrarier le premier vœu de celle qu'il avait faite princesse de ses pensées. Il lui confia donc la clef du portillon, une clef d'argent dont l'anneau se couronnait d'une minuscule chimère. Mais, cette marque de confiance une fois accordée, il demanda, d'un ton solennel, qu'il fût convenu et juré entre eux que Laurine ne viendrait jamais durant le jour, attendu que, pour lui, les heures diurnes comportaient de grandes et pénibles obligations, sur lesquelles il était condamné à garder le silence.

Depuis lors, Laurine n'avait pas manqué une seule fois la visite du soir chez Harold. Ces grandes heures nocturnes s'étaient écoulées dans les délices de la causerie, ou de la lecture — Harold possédait des livres traitant d'histoires admirables et de connaissances singulières — ou encore de la musique : le jeune homme se mettait à l'orgue dont il tirait des harmonies d'une beauté miraculeuse. Questionné sur les si surprenantes particularités de cet instrument, il sourit et avoua qu'il ne pouvait en livrer le secret. Il offrait à sa visiteuse des collations exquises, composées de gâteaux et de fruits inconnus, de breuvages suaves comme le miel, mais auxquels lui-même ne goûtait jamais.

Il allait puiser ces douceurs dans le bahut d'ébène. Laurine, s'étant une fois approchée de ce meuble quand les portes en étaient ouvertes,

remarqua un compartiment intérieur dont, curieuse et mutine, elle tira le battant. A ses yeux parut une grande aiguière, du cristal le plus fin et le plus ouvragé, avec un col, un couvercle, une anse qui semblaient d'or pur. La jeune fille poussa un cri d'admiration et, voulant saisir cette pièce magnifique, aperçut un reste de liquide épais, vaguement phosphorescent, qui sommeillait au fond. Harold lui retira vivement l'objet des mains comme s'il eût craint une maladresse : « Il y faut de grands soins. C'est un remède de haute vertu. »

— « En ce cas, » s'écria-t-elle en riant, « hâtez-vous de vous en munir, il n'y en a plus guère. »

Il hocha la tête. « Celui qui le composa est loin d'ici, mais du premier coup, ses exigences et nos rapports furent tels que je n'ai plus aucune hâte à le revoir. On doit s'accommoder de ce qu'on possède. »

En cette occasion, Harold avait encore souri, en homme décidé à n'en pas dire davantage.

Mais ces sourires-là répandaient sur ses traits une telle tristesse que Laurine, dans la suite, ne s'était guère hasardée à poser d'autres questions.

*
* *

Emilienne écouta toute cette histoire, d'abord avec émerveillement, puis avec un peu de méfiance. D'abord, il lui semblait reconnaître là quelques bribes d'un conte bleu, lu naguère — mais où? N'était-ce pas, justement, en un livre prêté par Laurine?

— « Montre-moi la clef d'argent ! » demanda-t-elle.

— « Je ne dois pas ! Cela aussi, il me l'a fait promettre. »

Les confidences se trouvèrent interrompues par la rentrée dans la salle d'étude. Emilienne demeura livrée à ses réflexions devant une histoire aussi ravissante et aussi suspecte. Peut-être était-elle mordue par une obscure jalousie, par le désir que rien ne fût vrai d'une belle aventure pour laquelle le destin avait choisi une autre héroïne qu'elle. Vers la fin de la journée, elle trouva moyen de se rendre seule au dortoir, alla sur le balcon et fit la moue, en examinant l'état minable de la serrure. Quelle clef pouvait forcer cette ferraille rouillée?

Pendant la soirée, puis la nuit, elle ne cessa d'épier Laurine. Celle-ci, à l'heure du coucher, parut se dévêtir comme toutes ses compagnes, à genoux fléchis, selon le rite, mais dès que les lumières eurent été soufflées, Emilienne comprit, à d'infimes indices, que sa voisine retirait et repliait son vêtement de nuit, qu'elle n'avait fait que passer par-dessus ses habits de jour.

Pourtant, quand ce fut chose faite, Laurine ne quitta point sa couche. Attendait-elle que tout fût bien endormi? Emilienne s'était juré de ne par fermer l'œil avant d'avoir au moins vu son amie sortir et ouvrir la porte grillée avec la clef d'argent.

Elle veilla en vain, se crispant contre le sommeil, désespérée par la lenteur que chaque heure mettait à s'écouler, entre deux lointains chants d'horloge. Avec cela, elle était à peu près sûre que Laurine dormait tout

de bon et très tranquillement ; elle en jugeait ainsi à la régularité inimitable du souffle. A deux heures du matin, n'en pouvant plus, elle eut une inspiration ingénieuse. Fouillant dans un sac placé près de son lit, et où étaient rangées ses affaires personnelles, elle y prit un morceau de léger fil noir. Sortie en tapinois de son lit, elle rampa sans un bruit jusqu'au balcon. Une lumière brillait dans le logis d'en face, mais, comme toujours, étouffée sous la pulpe rouge des rideaux. Emilienne gagna la grille, noua le fil autour des montants et du cadre du portillon, de manière que la moindre poussée pût le rompre, et s'en revint au lit sans avoir remarqué la moindre réaction chez Laurine.

Au matin, dans le dortoir et sous les yeux de la sœur Marie-Félix, des explications un peu étendues n'étaient pas possibles. Ce fut de nouveau dans le jardin, à l'heure des jeux et des promenades, qu'Emilienne questionna Laurine, avec un sourire innocent :

— « Cette nuit...? »

L'autre hésita un peu : « Cette nuit, il m'a dit... »

Or, Emilienne avait retrouvé le fil intact et gardait sur le cœur les déplaisirs de sa veillée ; elle était surtout mortifiée d'avoir si patiemment fait figure d'avale-tout. Une gifle tomba soudain sur la joue de Laurine.

— « Ah ! menteuse ! Ah ! toquée ! Pour qui me prends-tu? »

Devant plusieurs camarades, stupéfaites et ravies, Emilienne fomenta un petit esclandre vengeur : « Savez-vous de quels rêves elle s'emplit la tête, cette timbrée? »

En vain, Laurine bouleversée, en larmes, criait-elle à la trahison ; la furie dévida tout le conte, non sans y mêler force traits d'ironie. Enfin, la jeune fille, bafouée, eut un élan de révolte :

— « Harold me vengera ! Harold a des secrets, des pouvoirs, des livres qui enseignent les forces cachées. De vous, comme d'autres, en tous lieux, en tous temps, il saura me défendre. »

La tirade sombra sous les risées. Mais la nuit suivante, Emilienne, hagarde, réveilla ses compagnes par des clameurs. Elle avait cru voir une tête affreuse rôder autour d'elle. La sœur Marie-Félix, accourue, un quinquet à la main, ne parvenait pas à la calmer. Par instants, l'hallucination reprenait : « Là, là, elle est là, au pied de mon lit ! Oh ! Ces yeux de feu ! »

De telles terreurs sont aisément contagieuses. Une heure après, cinq pensionnaires avaient vu la tête. Il fallut appeler la Mère Marie-Chantal. Au milieu de ce désordre, la chose la plus étrange était sans doute le sommeil imperturbable de Laurine : une véritable léthargie, dont rien ne put la tirer, même quand les religieuses, intriguées, vinrent la secouer dans son lit et constatèrent du même coup qu'elle reposait tout habillée. La petite se réveilla vers l'aube, et attendit ses camarades la traiter de sorcière.

***

La Supérieure eut une conférence avec l'aumônier du Saint-Enfant, qui se nommait le Père Vincent, ainsi qu'avec le médecin ordinaire de

l'institution. Elle leur exposa ce qu'elle venait de voir — et aussi d'apprendre : car les jeunes filles terrifiées avaient rapporté en détail l'histoire de Laurine.

Le Père Vincent, soucieux, évoqua de vieilles affaires de couvents possédés, qu'il ne fallait surtout point laisser se reproduire : « D'abord, écarter la brebis galeuse ! Et si, comme je l'espère, il n'y a là qu'imaginations pures, les esprits s'apaiseront ! »

La Mère Marie-Chantal avait déjà isolé Laurine dans la salle d'infirmerie, sous la garde d'une sœur assez âgée, mais elle ne pouvait faire davantage tout de suite, car la famille d'Epernange habitait une lointaine province. Un peu de temps était nécessaire pour la mettre au fait et l'inviter avec ménagements à reprendre la jeune fille.

Par acquit de conscience, la Supérieure avait, au surplus, fait procéder à une fouille, à des recherches, sans que rien livrât la fameuse clef, ni le moindre signe d'authenticité de l'histoire. Mais, sur ce point, les personnes raisonnables n'étaient-elles pas d'accord par avance?

Le docteur avait approuvé les mesures préventives. Il désirait examiner plus à fond le cas et Laurine, mais la jeune fille ne facilitait point les choses, se refusant obstinément à toute explication, aussi bien à lui-même qu'au prêtre et aux sœurs. Ni bonnes paroles ni objurgations ne tiraient mot d'elle. Il fallut, pour modifier fortuitement cette situation, la méchanceté d'une camarade.

Adélaïde Le Chesne, étant l'aînée des pensionnaires, rendait souvent des services aux religieuses, les aidait dans leurs travaux. Comme la sœur Gertrude, la préposée à l'infirmerie, se plaignait de ne pouvoir même décider Laurine à prendre quelque nourriture, Adélaïde s'offrit à persuader la récalcitrante : « Je la connais si bien ! Je sais lui parler... » Elle avait été, pendant les incidents de la nuit, parmi les plus raisonnables ; la Mère Supérieure consentit à l'expérience.

A la vérité, sous les apparences les meilleures, Adélaïde cultivait un péché mignon qui était, en toutes choses, le désir de briller. Ce mystère, qu'elle-même avait fait naître, un soir, de quelques bouffées de musique, mais dont Laurine seule avait tiré une aussi riche substance, il lui tardait d'y retrouver, avec plus de raison, matière à quelques effets personnels. Amadouer la camarade, lui arracher de nouvelles bribes de secrets, devenir investigatrice, informatrice, médiatrice, voilà qui lui conférerait de l'importance, à la salle d'étude et au dortoir.

Par malheur, laissée seule avec Laurine, elle eut beau se faire enjôleuse, compatissante, feignant même la croyance à ses dires, elle obtint aussi peu de succès que les autres. Or, elle ne possédait ni la patience ni la prudence des sœurs. Lorsqu'elle sentit qu'elle devrait repartir bredouille, une irritation l'envahit : un désir de meurtrir l'obstinée, tout au moins de l'égratigner au plus vif !

— « ... Et puis, tiens, si tout cela est vrai, tu n'es quand même qu'une bêtasse, une simplette ! Il t'a interdit, ton bel Harold, d'aller jamais chez lui pendant le jour. Et pour quelle raison, s'il te plaît? Ah !... nous en avons bien ri, entre nous... »

Laurine l'observait, une expression inquiète dans le regard. Adélaïde sentit qu'il fallait forcer le trait.

« Veux-tu que je te dise tout? Tu as vu un jeune homme, toi, dans cette maison? D'autres y voient une très jolie femme. Oui, souvent, en plein jour, un rideau se relève... »

C'était invention pure, dictée par le dépit, mais Laurine en fut durement atteinte. Dans un premier remous d'indignation, elle faillit se jeter sur Adélaïde, puis ses forces, usées par des heures de tension extrême, la trahirent ; elle sombra dans une crise de nerfs. La sœur Gertrude, accourue, dut prodiguer le vinaigre et l'eau de fleurs d'oranger, étendre la petite sur un lit, après avoir chassé l'impertinente bavarde.

Laurine demeura un certain temps prostrée, la tête pleine de pensées noires. Le venin agissait en elle. Adélaïde avait été tellement catégorique, avec sa femme au rideau ! « Si Harold, pourtant...? » A un cœur neuf, les brûlures caustiques du doute sont intolérables. Une idée subtile et perfide se présenta tout à coup à l'esprit de Laurine : non, *il* ne saurait lui tenir grande rigueur d'une intrusion inopinée ; elle avait tant de choses si graves à lui faire connaître !...

Sans bien savoir comment, la jeune fille fut debout, courant à travers les corridors, traversant le dortoir désert. Personne n'avait surpris sa fuite et, malgré toutes les astuces, elle détenait toujours la clef d'argent...

Elle se trouva bientôt, émue et furtive, dans la grande salle silencieuse. Les rideaux clos y transformaient le jour en une demi-clarté sanglante. Près du divan, brillait une faible lueur, et Laurine reconnut la merveilleuse aiguière de cristal et d'or, posée sur un guéridon. C'était de son contenu qu'émanait cet éclat pâle. L'arrivante distingua ensuite la forme d'Harold, allongé parmi les coussins, plongé dans un calme sommeil.

Poussant un long soupir, où se dissolvaient ses plus âpres angoisses, Laurine s'approcha à pas de loup. Elle vit, à côté de l'aiguière, une coupe vide, où toutefois quelques traces lumineuses attestaient l'usage de l'étrange élixir, dont le dormeur devait avoir absorbé quelques gouttes. La visiteuse contemplait avec amour ce spectacle d'un innocent repos, sans plus songer à réveiller Harold, quand ce dernier, comme s'il avait senti le simple poids d'un regard fit battre doucement ses paupières et les ouvrit, avec une expression si dramatique que Laurine eut un mouvement d'instinct pour se dérober à sa vue. En son recul, elle heurta et renversa le guéridon. L'aiguière se brisa bruyamment sur le sol, d'où montèrent des vapeurs lumineuses.

— « Laurine ! Laurine ! » gémit une voix dolente. « Tu m'as pris le reste de ma vie ! »

La jeune fille poussa un cri et, laissant dans son désarroi tomber la clef d'argent, cacha son visage dans ses mains comme devant un juge terrible...

— « Harold ! Pardonne-moi ! »

. . . .

... Mais ce fut le docteur qui, penché sur elle, lui répondit :

— « Mon enfant ! Revenez à vous ! Ce ne sont que de mauvais rêves, vous le voyez bien, puisque vous n'avez pas quitté votre lit. »

Laurine, encore égarée, considérait le visage du médecin, celui de la sœur Gertrude et le plafond blanc de l'infirmerie. Après un instant, elle secoua la tête, obstinée.

— « Harold ! Il va mourir. Je l'ai tué. »

Elle narra fiévreusement ce qu'elle venait de « vivre », sans se laisser rebuter par les haussements d'épaules du praticien. Et elle sombra, derechef, dans le délire...

Or, quelques jours après, le gérant de l'hôtel d'Houssainville, de retour à Paris, fit visite à la Supérieure.

— « Vous désiriez paraît-il, quelques renseignements sur votre voisin ? Je n'en possède pas beaucoup moi-même, ayant traité cette affaire par correspondance. Je vais profiter de mon passage pour lier connaissance avec lui. J'espère que vous n'avez pas eu à vous en plaindre ? »

La Mère Marie-Chantal répondit négativement sur ce dernier point : le voisin ne pouvait être tenu pour responsable des divagations d'une pensionnaire. Mais le gérant, ayant mis son projet à exécution, s'inquiéta de ne recevoir aucune réponse à ses coups de sonnette, quand, des fenêtres donnant sur la ruelle, il voyait filtrer un peu de lumière. Le lendemain, étant revenu à la charge sans plus de succès, il s'inquiéta, fit ouvrir la porte.

Lorsqu'il eut pénétré dans la plus grande salle, il y trouva, sous des lustres brillamment illuminés, le cadavre d'un très vieil homme étendu sur un divan : la chevelure était d'un blanc de laine, et le visage tout jaspé par les rides d'un nombre prodigieux d'années.

Des investigations livrèrent les restes d'un vase précieux, rassemblés avec dévotion, et à côté desquels était rangée une clef d'argent. Parmi les meubles, fort beaux, figurait un orgue bizarre qui, dès qu'on y voulut toucher, s'écroula en mille pièces...



Les joies de la télévision

(*Dead-Eye Daniel*)

par LARRY SIEGEL

Imaginer, avec logique dans l'absurde, les aboutissements possibles d'une forme plus ou moins « barbare » *de notre civilisation peut donner des résultats ravissants! Vous vous rappelez nos satires de la publicité future :* « Auditions forcées à perpétuité » (*n°* 2), « Les conséquences d'un savon » (*n°* 8). *Larry Siegel, lui, s'attaque à la télévision, qui, comme on le sait, est déjà suffisamment entrée dans les mœurs, aux U. S. A., pour pouvoir tenir une bonne place dans les moyens d'abêtissement collectif et d'abrutissement de la masse... Jusqu'à quel degré pourrait aller cet abrutissement dans, mettons, seulement quelques années?... La réponse de l'auteur est cette farce cinglante dont l'exagération n'est qu'à peine déplacée au pays de Barnum, des* « big records » *et des* « big shows » !



PAYEZ-MOI une autre tournée et je vous raconterai une histoire du tonnerre. Celle-là, c'est à propos de Daniel Œil de Chouette — le type qu'on appelait le Plus Grand Téléspectateur du Monde.

Pour une histoire passionnante, c'en est une, je vous le garantis! Et je veux bien devenir aussi rouge qu'un Martien si je vous mens d'un seul mot!

(Non, merci, je le boirai sec... mais laissez la carafe à côté.)

... Eh bien, ça a commencé il y a à peu près quarante ans de ça, en 1958. C'est l'année où Mike Munro et moi avons découvert Daniel, et en douze mois de temps nous en avons fait non seulement une célébrité mondiale, mais nous l'avons entraîné pour cette rencontre avec Nicolas Kopkov, qui fut un des matches de téléspectateurs les plus fantastiques de tous les temps... Mais commençons par le commencement.

D'abord, un mot sur Nicolas Kopkov. C'était le délégué soviétique à l'O. N. U., de 1955 à 1959. A cette époque, les Nations Unies essayaient de faire reconnaître l'Etat de Grubonie, un petit pays de l'Asie orientale, mais la Russie opposait son veto. Pour je ne sais plus quelle raison à la noix, elle prétendait qu'on voulait faire de cet Etat un arsenal atomique pour attaquer l'U. R. S. S. L'O. N. U. fit une enquête et constata que l'arme la plus redoutable de la Grubonie était une lance un peu plus longue que le modèle traditionnel. Mais c'est égal, Kopkov ne se laissa pas amadouer.

Kopkov se donna du bon temps tous ces jours-là. Chaque fois que le président du Conseil de Sécurité sollicitait un vote en faveur de la Grubonie, Kopkov bondissait et hurlait « *niet* » de toutes ses forces ; puis il sortait en claquant les portes. De 1955 à 1959, il quitta quatre-vingt-onze fois la salle du Conseil, record jamais battu depuis.

Kopkov était aussi un as devant un poste de télévision. Mais ça, c'est une autre histoire, j'y reviendrai plus tard.

La télévision — je vous le dis pour le cas où vous ne le sauriez pas — a fait son apparition dans les années quarante. Vous ne le croirez sans doute pas, mais avant la télévision les gens passaient leurs loisirs dans des endroits nommés « bibliothèques » (des grandes salles pleines de *livres,* pas autre chose), « parcs » (de grands espaces où l'on pouvait s'asseoir sur l'herbe, à l'ombre des arbres, et canoter sur les lacs) et autres idioties dans ce goût-là.

D'autres encore (ce n'est pas de la blague, je vous le jure !) passaient des *heures* à visiter des parents et des amis sans faire absolument *rien* d'autre que de parler !

Bien sûr, quand la télévision s'installa pour de bon, les choses devinrent normales. Vers 1957, les maris ne s'occupaient guère de leurs femmes, pas plus que les mères de leurs enfants. Les gosses ne sortaient pour ainsi dire pas de la maison... sauf en cas de coups durs, comme les incendies ou autres accidents du même genre. Tout comme maintenant, en somme. Nous satisfaisons nos besoins essentiels et passons le reste du temps à regarder la télévision ou à en parler.

Eh bien, j'étais le bras droit de Mike, en ce temps-là. Et Mike, c'était un type ! Petit, râblé, trente-cinq ans environ, et avec ça un cerveau comme un moteur à réaction. Et comme *showman,* il ne craignait personne, depuis son fameux numéro du serpent croquant la pomme, au Parc de Chicago.

Pour vous faire une idée de son génie de l'organisation, sachez que dix-neuf mille personnes se pressèrent au Parc pour assister à son Tournoi International de Plumeurs de Poulets. Et, en 1956, cent mille personnes *lâchèrent* la télévision pendant toute une nuit pour s'écraser au Coliseum de Los Angeles au Bal des Cueilleurs de Fruits dont il était le promoteur. Il a fait bien d'autres choses encore, mais vous voyez déjà le genre de type que c'était.

Quoi qu'il en soit, un jour de novembre 1958, Mike et moi roulions dans la campagne pour aller à Denver, dans le Colorado, où Mike voulait organiser le lancement d'une grosse affaire de télévision. Tout à coup, en sortant d'un petit patelin de l'Illinois appelé Zueika, notre Cadillac tomba en panne. Ni lui ni moi n'y connaissions rien en mécanique, aussi nous descendîmes pour nous diriger vers une maison proche, la seule en vue, d'ailleurs.

Nous frappâmes à la porte, et une femme entre deux âges nous fit entrer. Nous lui racontâmes nos ennuis, elle nous répondit qu'il n'y avait pas de garage d'ici plusieurs kilomètres et que son téléphone ne marchait pas.

— « Mais, » dit-elle, « Daniel, mon mari, est un excellent mécanicien. Il vous dépannera. »

— « Bon, » répondit Mike, « voulez-vous l'appeler et lui dire que nous le paierons bien pour le service qu'il nous aura rendu? »

Elle secoua la tête.

— « Je le lui dirai à six heures. Il ne se dérangera pas avant, de toute façon. »

— « Six heures ! » dis-je. « Mais il n'est que trois heures maintenant. Nous avons mieux à faire que de nous tourner les pouces pendant trois heures. »

Elle haussa les épaules.

— « Il regarde la télévision. Il y est depuis midi et rien au monde ne le fera bouger de son poste avant six heures. »

— « Madame, » dit Mike, « en cet âge de la télévision où nous vivons, nous consacrons tous de longues heures à nos postes. Mais il y a tout de même certaines choses qui peuvent nous en écarter un moment. »

Et il sortit une liasse de billets de cent dollars qui la fit chanceler. Mais elle se ressaisit vite, et répondit :

— « Vous ne comprenez pas. Quand il regarde sa télévision, il ne voit personne, il n'entend personne. Il est à la fois en transe et comme un bloc de glace. Les mardis, comme aujourd'hui, il ne bougera pas avant six heures. »

Mike était un homme impatient et pas toujours très poli. Il entra malgré elle dans le salon où il vit un homme d'aspect trapu, âgé de cinquante ans environ, les yeux fixés sur un grand poste de télévision placé dans un coin.

Nous le regardâmes un moment, sans dire un mot. Je pense que nous sommes restés là au moins une demi-heure, et ce que nous avons vu n'était pas croyable. Il s'enfila un sketch de théâtre et deux films publicitaires sans sourciller, sans bouger d'un millimètre. Je pense que même si je lui avais donné de l'argent, il n'aurait pas remué plus qu'un mort.

Lorsque le programme changea pour faire place à une séance à l'O. N. U., Mike fonça sur lui et lui cria dans l'oreille de toutes ses forces. Aucune réaction.

Il attendit quelques minutes et lui cria dans l'autre oreille. Pas plus de réponse.

Mike se gratta la tête un bon moment. Puis il prit un billet de cent dollars et l'agita sous le nez de Daniel. Il aurait aussi bien pu faire ça en traversant la rue ou dans l'Oregon. Le gaillard ne voyait pas l'argent.

Sur l'écran, la séance à l'O. N. U. atteignait son paroxysme. Le président demandait un vote en faveur de la reconnaissance de la Grubonie et, comme toujours, Kopkov, le délégué russe, quittait la salle. Daniel regardait fixement, sans sourciller, sans bouger. Je pense tout de même qu'il respirait !

Je voyais Mike au bord du désespoir, et quand il était au désespoir il se passait de drôles de choses. Mike ne me déçut pas. Il ôta ses souliers,

sauta sur une table juste à côté du poste de télévision et commença une danse frénétique en se déshabillant progressivement. Mais vous me croirez si vous voulez, Daniel ne quitta pas des yeux l'écran, même une seconde.

Mike, en caleçon, sauta de sa table, fonça sur moi et me fixa avec une lueur de folie dans les yeux.

— « Gil, » hurla-t-il, « ça y est ! J'ai mis le doigt dessus ! Absolument formidable ! »

— « Qu'est-ce que tu racontes? » lui demandai-je.

— « C'est un miracle, » cria-t-il. « Un miracle de la télévision, un miracle d'un million de dollars qui tombe sur nos faces d'abrutis ! »

— « Où diable veux-tu en venir? »

— « Mais ça crève les yeux, bon Dieu ! Nous avons mis la main sur le champion du monde des spectateurs de télévision. Un homme qui les enterrera tous ! Le Jack Dempsey des téléspectateurs ! Nous allons gagner une fortune ! Nom d'un chien, nous avons mis le doigt dessus, je te dis, aussi sûr que je connais mon public ! »

Il y a une chose que j'avais apprise au cours de ces années : ne jamais discuter les toquades de Mike, mais les suivre les yeux fermés et ramasser les picaillons. Mais franchement, cette fois, je pensais qu'il avait perdu les pédales pour de bon.

A six heures tapantes, Daniel sortit de sa transe télévisionniste. Il bâilla, tourna le bouton du poste et s'aperçut enfin de notre présence. Nous nous présentâmes et lui serrâmes la main. Il se mit aussitôt à parler des spectacles qu'il a vus.

Enfin, il se tourna vers sa femme. « Clara, » dit-il, « mets de la viande sur le gril. Bon sang, ça creuse de regarder la télévision. Vous avez sûrement faim, Messieurs ? Il y a tout ce qu'il faut à la maison. »

Mais Mike n'était pas d'humeur à manger. Il suivit Daniel à la cuisine et lui fit immédiatement une proposition. Tout en parlant, Mike sortit des billets de cent dollars et Daniel, qui se préparait à ingurgiter ce qui nous sembla être la moitié d'un veau, un boisseau de pommes de terre et un baril de bière, écarquilla les yeux en voyant tout cet argent.

Je ne crois pas que Daniel comprit ce que lui raconta Mike (moi, je n'y comprenais rien, en tout cas). Mais ça n'avait pas l'air de le gêner. Il se contentait de secouer la tête, de manger et de regarder les billets de banque.

Au bout d'une heure, un accord était conclu. Daniel et sa femme mirent quelques affaires dans leurs valises et fermèrent la maison à clef. Daniel remit notre voiture en état et Mike, oubliant Denver, fonça vers Chicago.

Une fois là, nous laissâmes la voiture et prîmes l'avion pour New York. Nous nous rendîmes immédiatement à la propriété de Mike, dans l'Etat de Long Island. Alors, l'étrange mécanisme qu'il avait mis au point dans sa tête commença à fonctionner.

Il convoqua les représentants de tous les journaux, de toutes les agences télégraphiques, des services d'informations télévisés. Il leur demanda d'être tous chez lui, à midi, pour transmettre « l'histoire de télévision la plus fantastique du siècle. » Bien entendu, ils vinrent tous comme un seul homme. Mike leur avait toujours fourni la copie la plus sensationnelle de tout le pays, et ils savaient bien que, cette fois encore, ils ne se dérangeraient pas pour rien.

A midi la maison était pleine à craquer de reporters, de photographes, de cinéastes. Mike parut alors, accompagné de Daniel qui mâchait les dernières bouchées d'un repas de dix plats. (« On doit manger et bien manger avant et après une bonne séance de télévision, » devait-il nous dire toujours.) Daniel s'assit en face du poste de télévision, ignorant complètement la foule présente ; il vida la moitié d'une boîte de bonbons qu'il trouva sur une table voisine et se détendit un moment.

Cinq heures durant, il fixa l'écran de télévision. Les journalistes le sifflèrent, l'insultèrent, lui placèrent les objets les plus saugrenus sous les yeux. C'est tout juste s'ils ne le boxèrent pas... mais ses yeux ne cillèrent même pas et ne quittèrent pas l'image, même l'espace d'une demi-seconde.

Le lendemain, la nouvelle éclata comme une bombe, dans les rues, aux premières pages des journaux et sur toutes les lignes de télévision du globe. « *J'ai contemplé le plus grand téléspectateur du monde entier,* » disait un compte rendu. « *Daniel est pour les spectateurs de la télévision ce que Babe Ruth est pour les joueurs de base ball et Joe Louis pour les boxeurs,* » affirmait un autre qui terminait : « *Hourrah pour Daniel Œil de Chouette !* »

Les lettres et les coups de téléphone qui arrivaient par milliers prouvèrent que le public était emballé à fond.

Mike déclencha alors la seconde partie de son plan d'attaque.

Il prépara une annonce d'une page entière qu'il fit insérer dans les plus grands journaux des U. S. A. et diffusa sur tous les écrans de télévision. En tête de la page, figurait une photo de Daniel fixant un écran de télévision. Au-dessous, un titre en caractères d'affiche : « *Le plus grand téléspectateur du monde vous lance un défi.* » Puis, un texte qui expliquait comment Daniel ferait bientôt une tournée dans tout le pays en défiant n'importe qui de tenir plus longtemps que lui devant un écran de télévision.

Au bas de la page, Mike énumérait le règlement de ce match d'un genre nouveau. J'en ai gardé une copie dans mon portefeuille, je vais vous la lire :

1. — *Le concours est ouvert aux personnes des deux sexes et de tout âge.*

2. — *La dimension des écrans de télévision doit être de vingt-cinq centimètres au minimum et de soixante-quinze centimètres au maximum.*

3. — *La distance séparant les concurrents de l'écran ne doit pas dépasser quatre mètres.*

4. — *Les concurrents peuvent choisir n'importe quelle chaîne, sauf*

celle diffusant le match lui-même. Mais leur choix fait, ils n'ont pas le droit de changer de chaîne pendant la durée du concours.

5. — *Trois juges seront désignés pour chaque concurrent. Ils seront responsables de la mise au point parfaite des images et seront chargés de veiller à ce que le concurrent garde les yeux fixés sur l'écran pendant toute la durée du concours.*

6. — *Si les juges constatent que le concurrent a quitté l'écran des yeux, ne fût-ce qu'un instant, celui-ci sera disqualifié.*

7. — *Le battement de paupières est toléré, mais les yeux du concurrent ne peuvent rester fermés pendant plus d'une seconde. Tout dépassement de ce délai disqualifie le concurrent.*

8. — *L'assistance a le droit de crier, de siffler et de recourir à toute attaque verbale susceptible de distraire ou de mettre hors de lui le concurrent, à condition de ne pas franchir les limites de la bienséance. La décision des juges est sans appel sur ce point. Tout contact physique entre l'assistance et les concurrents est interdit.*

9. — *Une chance nouvelle sera donnée au concurrent dont le poste tomberait en panne ou qui serait forcé de quitter des yeux l'écran à cause d'un acte quelconque d'une personne présente, estimé irrégulier par les juges.*

10. — *Le concurrent qui abandonnera le dernier son poste sera proclamé vainqueur.*

L'idée de Mike eut un succès fantastique. Nous recevions des invitations de tous les coins du pays, de gens qui voulaient défier Daniel ou simplement être présents au match.

Une semaine plus tard, Œil de Chouette fit ses débuts à Madison Square Garden. Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais ce soir de première. Tout ce qui comptait dans la ville était là, à commencer par le Maire.

Un des adversaires de Daniel, ce soir-là, était un gosse du Bronx, âgé de douze ans, dont les voisins juraient qu'il n'était jamais descendu dans la rue depuis cinq ans. A en croire ses parents, la télévision l'hypnotisait tellement qu'ils étaient forcés de lui jeter à la figure deux ou trois seaux d'eau pour le ranimer. Il y avait aussi, entre autres, une ménagère de Staten Island, que sa famille et ses voisins avaient surnommée « Vera la Visionneuse », car non seulement elle ne quittait jamais son poste, mais elle savait par cœur l'ensemble des programmes télévisés hebdomadaires, ainsi que le nom, l'âge et le lieu de naissance de neuf stars de la télévision sur dix.

Le match commença et, au bout de deux heures presque tout le monde fut éliminé. Il ne restait plus en piste que Daniel, le gosse du Bronx et Vera la Visionneuse. Juste à la troisième heure, Vera fut disqualifiée pour avoir tourné la tête et crié : « Ashton Falls, Wisconsin, » lorsque quelqu'un, dans les galeries de côté, lui eut demandé perfidement où était né certain acteur de la télévision.

Après quatre heures et demie d'affilée, Daniel et le gamin du Bronx tenaient toujours. Le petit gars était un beau spectateur, il avait un

regard ferme comme pas un, mais voilà : c'était un gosse ! Il en eut assez d'un film de cinéma et, oubliant le règlement, changea de chaîne. Il fut traîné hors de la salle par les juges, leur donnant des coups de pieds, hurlant et se débattant comme un beau diable.

Quant à Daniel, eh bien, il tint le coup tout seul jusqu'à 2 h. 40 du matin. Il finit par battre les paupières un peu trop longtemps et fut disqualifié, mais il avait réussi un record de 6 heures 10 minutes. La foule, debout, lui fit une ovation délirante et le Maire déclara que la semaine suivante serait « la semaine de Daniel Œil de Chouette ».

Le lendemain soir, devant cinquante-cinq mille personnes aux Polo Grounds, Daniel battit son record de la veille en restant à son poste pendant six heures vingt-cinq minutes. Son adversaire le plus dangereux, une grand-mère de Brooklyn, avait été éliminée trois heures plus tôt pour s'être endormie en regardant un championnat de catch sur l'écran.

Huit jours plus tard, au Yankee Stadium, soixante-quinze mille personnes assistèrent à cinq heures de lutte serrée entre Daniel et une fillette de onze ans, de Hoboken (New-Jersey). Finalement, la petite perdit patience et fit un pied de nez à un gamin qui la taquinait. Daniel dépassa ce soir-là les six heures et demie.

En très peu de temps, Daniel devint populaire non seulement en Amérique, mais aussi dans le monde entier. Pendant les dix mois suivants, il concourut dans presque tous les pays du globe. Non seulement il battit tout le monde, mais il porta son record à huit heures !

L'argent rentrait à flots, et Mike se trouva être le manager du champion du monde indiscuté des téléspectateurs.

Indiscuté ? Pas si sûr que ça, comme vous allez le voir.

Comme toujours, à cette époque, l'U. R. S. S. ne pouvait pas faire comme tout le monde. Lorsque Mike écrivait ou télégraphiait à Moscou dans le but d'y emmener Daniel, on lui répondait quelquefois : « *Regarder la télévision est une pratique improductive et paresseuse digne d'une société capitaliste décadente.* » Et, le plus souvent, on ne lui répondait rien du tout.

Cependant, dès que Daniel devint célèbre dans le monde entier, les journaux et les commentateurs de presque tous les pays commencèrent à le porter aux nues en l'appelant : « *Ce grand téléspectateur américain,* » « *ce téléspectateur américain de génie* », *et* « *ce télévisionniste des U. S. A. célèbre sur toute la planète* ».

Si bien qu'il était en train de devenir dans tout l'univers le porte-parole américain par excellence, et, bien sûr, ça ne plaisait pas aux Russes. Ils se doutaient que ça leur faisait du tort dans la guerre psychologique.

J'imagine que c'est pour ça que « *La Pravda* » publia en première page un article furibard en octobre 1959. J'en ai une traduction sur moi, je vais vous la lire si vous le voulez bien.

« *Ce soi-disant champion du monde des téléspectateurs n'est que le prête-nom d'une fraude capitaliste. Les U. S. A. font semblant d'oublier ces faits : que c'est un Russe, Vladimir Shiplikov, qui a inauguré peu*

de temps après la Révolution de 1917 ce sport si sain, si utile à la santé des yeux, si nécessaire à la formation de citoyens énergiques et endurants, qu'est le spectacle de télévision. Et le soi-disant record mondial détenu par l'Américain a été battu bien des fois en Russie.

» Mais puisque tant de gens mal informés dans le monde entier se figurent que le téléspectateur yankee est le champion du monde, la nécessité s'impose maintenant à notre pays de prouver combien cette opinion est erronnée.

» Camarades, Nicolas Kopkov, notre très estimé délégué aux Nations Unies, est sans contestation possible le téléspectateur le plus qualifié de notre pays, pendant ses heures de loisir. Il n'est que juste qu'à un homme aussi bassement insulté pendant des années par les délégués du Conseil de Sécurité des Nations Unies et qui a si courageusement lutté pour empêcher la reconnaissance de la Grubonie, ce pays qui nous menaçait dans notre existence même, soit dévolu l'honneur de représenter la Russie dans cette lutte contre la fraude américaine.

» Camarades, les trois qualités les plus essentielles nécessaires à un délégué éminent à l'O. N. U. aussi bien qu'à un excellent téléspectateur sont une patience, une force de volonté et une agressivité extraordinaires. Nicolas Kopkov ira à la bataille muni de ces trois armes, et il est hors de doute que lorsqu'elle sera terminée, le drapeau des Républiques du Peuple flottera au-dessus de la civilisation corrompue dominée par Wall Street. »

Inutile d'insister sur l'effet de cet éditorial sur le Département d'Etat. C'était un défi direct de la part de l'Union Soviétique, et on ne pouvait faire autrement que de le relever. Aussi, quelques jours plus tard, un représentant du gouvernement alla voir Mike et lui dit que les États-Unis accordaient sans réserve à Daniel leur appui officiel dans un match avec Kopkov.

Les U. S. A. et la Russie organisèrent donc un match pour le mois suivant, dans une zone neutre, un vaste terrain de football, situé à la limite de Berlin-Est et de Berlin-Ouest. On se mit d'accord pour verser toutes les recettes de la rencontre au fonds de secours des Nations Unies.

Pendant les jours qui suivirent, vous n'auriez pas trouvé autre chose dans les journaux que des détails sur le Grand Match. Des graphiques concernant les deux adversaires furent publiés, semblables à ceux qui indiquent le poids, la taille, etc., des boxeurs dans les rubriques sportives. Des biographies des deux hommes occupaient des pages entières, et je vous prie de croire que les paris étaient serrés. Daniel partait favori car, en dehors des Russes, bien peu de gens dans le monde avaient la moindre idée des talents de téléspectateur de Kopkov.

Enfin, la grande nuit arriva. Plus de cent mille personnes, parmi lesquelles on reconnaissait dix présidents de République, quelques rois, toutes sortes de présidents du conseil et un assortiment de dictateurs, s'écrasaient sur le vaste terrain, armées de puissantes jumelles. Je ne

peux pas vous dire combien il y avait de postes de télévision branchés dans le monde entier pour voir ce match.

A huit heures du soir, un rugissement de la foule salua l'arrivée des deux adversaires au milieu du stade bien éclairé. Ils s'assirent dans de vastes fauteuils, bien en face de deux postes de télévision à écran de soixante-quinze centimètres. Six juges, au lieu de trois, étaient désignés pour chaque concurrent.

Au coup de sifflet, le match commença. Daniel choisit une chaîne de langue anglaise, celle qu'il regardait toujours lorsqu'il était à l'étranger. Quant à Kopkov, qui parlait cinq langues étrangères, y compris l'anglais, il choisit une chaîne russe — par patriotisme, je suppose.

Mike et moi occupions deux places excellentes, à dix mètres environ des deux hommes. En regardant Kopkov, je compris que la nuit de Daniel ne serait pas de tout repos, peut-être la plus rude de sa carrière. Le Russe avait une grosse moustache broussailleuse et des petits yeux fouineurs. Il avait la même attitude qu'à l'O. N. U. — bras croisés et visage méprisant, comme s'il voulait envoyer le monde entier au diable.

A mesure que passaient les heures interminables, Mike et moi réalisions que Kopkov ne ressemblait à aucun des autres adversaires affrontés jusque-là par Daniel. Aucun d'eux n'avait eu le regard intense, les yeux durs, immobiles de Kopkov. Vraiment, il était bâti pour tenir longtemps.

Vers dix heures, les assistants commencèrent à asticoter les concurrents. Quelques supporters de Kopkov essayèrent de distraire Daniel en lui disant qu'une chauve-souris tournoyait au-dessus de sa tête, tandis que des amis d'Œil de Chouette prévenaient le Russe que son pantalon était troué au mauvais endroit.

Mais les deux hommes ignorèrent ces remarques enfantines.

Alors, vers dix heures trente, quelques « fanas » soviétiques, qui avaient entendu parler de la gourmandise et de l'appétit phénoménal de Daniel, installèrent un poêle portatif dans le passage latéral, à hauteur des fauteuils de premier rang, et se mirent à griller un bifteck. Ils s'étaient assurés auparavant que la brise en porterait le fumet jusqu'au nez de Daniel.

Je me rappelle que les narines de Daniel palpitèrent un moment et qu'il se passa le bout de la langue sur ses lèvres. Mais ses yeux ne quittèrent pas l'écran. La foule l'acclama chaleureusement.

Il ne se passa rien de spécial pendant les deux heures assez calmes qui suivirent et, lorsque le chronomètre indiqua six heures, le visage impassible de Kopkov nous inquiétait sérieusement. Comble de malchance, Daniel n'était pas tout à fait lui-même ce soir-là. Il est vrai qu'il n'avait donné jusque-là aucun signe de défaillance, mais à partir d'une heure du matin, on pouvait remarquer que ses yeux devenaient légèrement vitreux.

Pendant ce temps, Kopkov était comme un iceberg dans une mer sibérienne. Il ignora cinq injures magnifiques (les plus belles que j'aie

entendues au cours de nombreuses années) et il ne cilla même pas en recevant en pleine figure un trognon de chou qu'un supporter russe surexcité destinait à Daniel. Il eut droit à une salve nourrie d'applaudissements, pendant qu'on éjectait son supporter maladroit.

Vers deux heures trente, une ravissante pin-up blonde — fanatique de Daniel — vint tout près de Kopkov et se mit à lui roucouler des chansons d'amour en quatre langues, y compris le russe. Puis, pendant dix minutes, elle lui murmura à l'oreille des paroles ardentes et câlines. Autant essayer de faire fondre les neiges arctiques avec un briquet à cigarettes. Kopkov ne bougea pas d'un millimètre.

A trois heures, tout le monde pensait que Daniel allait flancher. Des fanas russes commencèrent à lui chanter des berceuses, mais Daniel parvint à rester éveillé. Pourtant, pendant une minute critique, je crus que ça y était... que le sommeil allait le terrasser. Mais il se ressaisit à temps. Mike et moi, nous n'étions pas rassurés, je vous le jure.

La foule commençait à s'exciter pour de bon. Je pouvais voir, dans sa loge toute proche, notre président très nerveux chuchoter quelque chose à l'oreille de son voisin, pendant que le Premier ministre russe, dans une autre loge, échangeait des sourires satisfaits avec ses lieutenants.

Cinq heures du matin... la neuvième heure venait juste d'être bouclée ! Œil de Chouette tenait encore, mais c'était à force de cran. Pour la première fois dans sa carrière de téléspectateur, il était forcé de se tenir la tête entre les deux mains pour pouvoir garder les yeux fixés sur l'écran.

Un couple de fidèles supporters de Daniel, utilisant leurs « dernières cartouches », concentrèrent un tir de barrage nourri sur Kopkov. Ils débinèrent tous les Russes possibles et imaginables, à commencer par Lénine. Le communisme, les femmes russes, tout ce qui pouvait être sacro-saint pour Kopkov, en entendirent des vertes et des pas mûres. Kopkov était-il devenu sourd ? On l'aurait parié en regardant son visage. *Rien* ne pouvait le désarçonner.

Lorsque — chose inouïe dans les annales sportives de la télévision — le chronomètre marqua la dixième heure, Daniel se tenait la tête avec une main, se servant de l'autre pour garder ses paupières ouvertes.

Un murmure d'énervement se fit entendre dans le stade. Vingt minutes — peut-être moins — c'était tout ce que ses supporters les plus enragés accordaient à Daniel. A trois reprises, les juges discutèrent vivement pour savoir si oui ou non ses yeux avaient lâché l'écran. Mais ils finirent par convenir qu'il tenait encore.

Je me tournai vers Mike et l'empoignai par le revers de son veston. « Mike, il faut que nous fassions quelque chose... n'importe quoi. Il est fichu ! Tu m'entends ? »

Mike ne soufflait mot. Il regardait droit devant lui. C'est tout juste si je n'entendais pas les rouages de son cerveau tourner dans sa tête à toute vitesse. Si un bon vieux miracle lui tombait des nuages, ce serait le moment ou jamais de l'attraper au vol.

Soudain, il se dressa. Pendant une seconde, je vis un éclair jaillir de ses yeux. Un sourire malicieux apparut sur son visage pendant qu'il se levait tout doucement et, marchant sur la pointe des pieds, s'approchait des concurrents. Lorsqu'il en fut à trois mètres environ, il s'arrêta. Et, fixant Kopkov dans le blanc des yeux, il s'écria d'une voix claire qui porta jusqu'aux derniers rangs des galeries :

— « Que messieurs les délégués partisans de la reconnaissance de l'Etat de Grubonie lèvent la main ! »

Rejetant la tête en arrière, Kopkov bondit de son siège et hurla : « *Niet !* » Il fit quelques pas, puis s'arrêta, réalisant sa faute. Mais c'était trop tard. Un juge donna un coup de sifflet et leva la main de Daniel — champion du monde invaincu des téléspectateurs !

Sans entendre les acclamations délirantes, Daniel s'écroula sur le sol, profondément endormi.

A son retour aux Etats-Unis, Daniel reçut naturellement l'accueil réservé aux héros : parade le long de Broadway, pluie de confetti, pin-ups, stars d'Hollywood et tout ce qui s'ensuit. Le Congrès lui décerna, en outre, une médaille spéciale.

Quant à Kopkov, personne n'en entendit plus parler. Selon certaines rumeurs, il avait été déporté en Sibérie. Mais n'allait-on pas jusqu'à dire qu'on l'avait envoyé en Grubonie pour y organiser une cinquième colonne clandestine?

Délaissant les compétitions de téléspectateurs, Daniel prit sa retraite un an plus tard et, dans le calme de sa maison de campagne, il coula tranquillement ses jours à regarder la télévision et manger des biftecks.

Bien sûr, ses records les plus sensationnels ne signifient plus rien maintenant. C'était l'époque héroïque ! Mon petit-fils, un gosse de quatre ans, reste vissé quatorze heures durant devant son poste en respirant à peine.

... De beaux farceurs, les gars qui, vers 1987, alors que les premiers astronefs débarquèrent dans la planète Mars, prétendaient que la télévision était fichue ! Ils croyaient que tout le monde serait tellement toqué de voyages interplanétaires qu'on en oublierait la télévision. Mais quand vous y pensez un peu, qu'est-ce que vous voulez bien fiche dans la planète Mars une fois que vous y êtes?... Regarder le paysage?... Pensez que les plus brillants de nos jeunes téléspectateurs sont nés dans la planète Mars... et ils disent que les indigènes sont en train d'y organiser un match du tonnerre !

Cela tentera peut-être Œil de Chouette et le décidera à délaisser ses biftecks. Qui sait? Kopkov voudra peut-être le rejoindre pour prendre sa revanche. C'est que, nous autres Terriens, nous sommes d'un tempérament plutôt fier. Et vous conviendrez qu'il y a de quoi, en pensant à tout ce que Daniel Œil de Chouette a fait pour le progrès de la télévision...



La mare salée

par ANTOINETTE de CHEVRIERS

Antoinette de Chevriers est l'arrière-petite-fille de François Villemain, premier président de la Société des Gens de Lettres et membre de l'Académie Française. Elle est aussi arrière-petite-nièce de Victor Hugo. Pendant de longues années, elle s'est consacré à la composition musicale. Pianiste, violoniste et chanteuse, elle interprétait elle-même ses œuvres dont elle écrivait quelquefois les paroles. Plusieurs de ses mélodies orchestrées ont été jouées au Grand Théâtre de Bordeaux.

S'étant essayée dans divers genres, elle est aussi conférencière et se trouve à l'aise dans les causeries sur l'histoire comme dans les récits d'imagination. Auteur de nombreux contes où le mystère s'allie au fabuleux, elle termine un roman qui, elle l'espère, passionnera ses lecteurs.

« La mare salée » *est une histoire magique sur une antique légende. L'auteur a su lui donner des contours suggestifs et baigner l'insolite de poésie.*



PATAUGEANT dans une vase grise qui collait à ses jambes en une croûte épaisse, Jehan poussa le large filet qu'il vidait, à chaque prise, d'une friture incomestible.

La pêche était mauvaise. Seuls quelques poissons tout juste bons pour une soupe de vendredi perdaient leur liberté dans le panier qui les détenait.

Il s'arrêta et jeta autour de lui le regard circulaire du marin qui reconnaît son domaine.

Le flot étale se reposait avant de reprendre, par vagues successives, sa marche vers la terre. Il recouvrirait alors de vastes étendues limoneuses, et d'innombrables récifs hérissant la côte disparaîtraient sous le flux envahissant.

Il pénétra plus avant dans la mer, jusqu'à ce qu'il se trouvât mouillé à hauteur de la ceinture, draina son filet en profondeur et le retira débordant de menuaille. Il rejeta les crevettes trop mièvres, les vives dont il craignait la piqûre venimeuse, les crabes nouveau-nés et les petits alevins inconnus, et garda les fruits de mer, les clovisses et les os de seiches qu'il peignait de paysages à l'usage des touristes. Tout au fond de son filet, emmailloté de goémon, un objet brillant l'attira. C'était un

curieux poisson tel qu'il n'en avait jamais vu et dont l'allure inhabituelle l'intrigua.

Le corps, recouvert d'écailles d'argent striées d'or, scintillait comme un joyau, la queue importante découpée en éventail se mouvait avec grâce. Il fut stupéfié de le voir mutilé — sa tête n'était pas formée — et vivant cependant. Différent de ses congénères ordinairement muets, l'étrange bête gémissait.

Répugné et terrifié à la fois, il voulut la rendre à son élément, mais l'ayant saisi il ne put s'en défaire, l'animal adhérant à sa main par la succion d'invisibles organes.

Jamais encore, et pourtant il n'ignorait rien de la faune des océans, jamais ne s'était présenté à sa vue un si redoutable gibier d'eau dont la chair flasque collée à sa peau lui inspirait d'insurmontables nausées. Il aurait pu s'en débarrasser en le tuant, mais d'esprit simple et bourré de superstitions, il hésitait à détruire cette bête fabuleuse qui émettait de doux sons et dont la robe écailleuse flamboyait à la lumière du jour.

Il équilibra le filet sur son épaule, prit de sa main valide le panier contenant ses repas futurs et gravit le raidillon accédant à sa chaumière qui, piquée sur le contrefort de la falaise et coiffée d'un toit en chaume, semblait abritée par un chapeau d'été.

Le soleil encore haut lui eût permis de prolonger sa besogne, mais sa main saignante le lancinait et son bras boursouflé se marbrait de taches obscures.

D'un coup de pied il ouvrit la porte ; des poules s'égaillèrent, qui grattaient le sol en terre battue de la seule pièce du logement.

Sa souffrance amplifiée devenant intolérable, il s'efforça de se libérer en tiraillant le parasite, mais celui-ci était agrafé profondément dans sa paume, et il ne réussit qu'à accroître l'hémorragie causée par sa blessure.

Ne sachant que faire, il eut l'idée d'enlever d'un couvrier une lessive qui s'y décrassait et de plonger dans l'eau tiède et savonneuse son bras tuméfié. Aussitôt, le monstre, se détachant, chut mollement au fond du récipient. L'eau tempérée, contraire à son habituel climat, avait accompli le miracle.

Il gisait maintenant, immobile et muet. Seul le balancement de sa queue piriforme prouvait sa survivance.

Sitôt libérée, la main de Jehan ne saigna plus, son bras redevint normal et son étonnement fut grand de ne voir ni marque ni cicatrice à la place même où la bête vivait sur lui depuis plusieurs heures.

Délivré, il but une rasade d'un marc fameux réservé pour les nuits de sinistre, lorsque le clocher du bourg annonçait que sur la mer grossie des marins en péril réclamaient le bateau-sauveteur dont il était le valeureux pilote.

Dehors, le soleil commençait sa chute dans un ciel d'incendie, présage de tempête. Un mur bas en pierraille ceinturait la masure et dans une courette quelques tamaris effeuillés ployaient sous la violence d'un vent continu. La chèvre, tracassée par ses mamelles gonflées, appelait son maître, tandis que la volaille errait sur la lande, cherchant sa pitance.

Heureux dans sa solitude, il n'aurait pas troqué son existence pour celle tumultueuse des villes surpeuplées. Marin et nourri de la mer comme tous ceux de son île, comme tous les siens dispersés le long des côtes, il n'aimait que les grands espaces éventés. La variation des vents qui transformait le paysage en excluait l'uniformité. Les saisons se succédant et le brusque éclatement du printemps qui tout à coup s'installe, tapissant de ses genêts ocres ces contrées où la brume a toujours raison de la lumière, l'émerveillaient malgré qu'il vît ce spectacle depuis toujours.

Il rentra alors que les derniers rayons de l'après-midi permettaient encore de distinguer la masse informe du poisson qui semblait mort au fond de la cuve. Sa brillante vêture, en s'oxydant, tournait vers un gris sale qui le rendait hideux.

— « Il est crevé, » dit-il, content d'en être débarrassé sans attentat, mais il n'osa ni le toucher ni le jeter au-dehors, tant l'avait impressionné l'animal qu'il suspectait de magie, n'ayant jamais connu de poisson qui criât.

***

Ce fut aux premières lueurs de l'aube qu'une plainte parvint jusqu'au lit clos légué par ses parents. Il écouta la voix très faible et presque humaine. Jamais si douce musique n'avait conquis ses oreilles hostiles aux harmonies autres que le sifflement des tempêtes, les cris aigus des mouettes ou les cloches de bouées sonnantes.

La bête mourait, exhalant sa peine et demandant grâce. Jehan passa la main sur son front moite ; pourtant il ne faisait pas chaud dans la maison, tout au plus manquait-il un peu d'air. Un malaise indéfinissable l'envahit, il tremblait sur ses jambes. Le gémissement ne cessait pas.

— « Je vais la détruire, » grogna-t-il, et saisissant une hachette il se disposa à la couper en deux.

Mais, retenu par une force contraire à sa volonté, il rejeta son arme et, prenant un seau en toile, bondit vers la mer pour y recueillir l'élément salé susceptible de la laisser vivre. A peine le liquide remplacé, le poisson, retrouvant sa fraîcheur, s'immobilisa dans le silence.

Il le nourrit de vermisseaux déterrés en bordure des grèves, changea chaque jour l'eau qui le baignait et qui, souillée, l'incommodait, et resta de longs moments à guetter sa mélodie tandis qu'il s'émerveillait des évolutions de son corps phosphorescent.

Puis, lui qui toujours avait été sobre, se mit à boire un rhum antillais qu'il tirait généreusement d'une barrique, cadeau d'un navigateur ami.

Il ne sortait que pour un travail urgent, puis, vite, revenait, croyant s'entendre appeler. Alors, assis devant la cuve, il écoutait sans plus bouger.

Cependant la bête grandit et parut souffrir dans son étroite prison. Elle perdit de sa grâce, sa robe se ternit et sa voix devint rauque.

Un matin, Jehan constata qu'elle avait subi durant la nuit une étrange métamorphose. De la partie mutilée de son corps s'échappaient deux tentacules irisés qui remuaient lentement dans l'eau, comme doués d'une vie propre et engourdie. Ils luisaient faiblement comme des anguilles de mer, dessinant de molles arabesques mouvantes et serpentines. Jehan s'aperçut soudain que ces tentacules ressemblaient à des bras.

Au soir, s'était ouvert comme une fleur un buste déployant ses rondeurs nacrées et où croissaient deux petits mamelons égaux. Un long col y était enchâssé, telle une tige renversée. Fasciné, Jehan demeura dans le noir, à fixer la créature maintenant agitée de soubresauts, qui irradiait une luminescence soutenue.

C'est alors, avec un bruit d'eau, que sortit sous ses yeux le torse entier, émergeant du fourreau d'écailles qui le comprimait et surmonté d'une face blafarde aux yeux glauques. Et ces yeux humides le fixaient de leur regard mort.

Impressionné par sa forme humaine, rebuté par son aspect aquatique, il assistait terrifié à la naissance du monstre féminin.

Une opulente toison rouge flottait autour d'elle, colorant le bain dans lequel elle trempait, et sa taille et ses reins demeuraient étranglés dans sa cuirasse phosphorescente.

Il la contempla la nuit durant, sans pouvoir s'endormir. Le jour venu, ne sachant qu'en faire, il pensa la rendre à l'océan, mais finalement décida de la garder, captivé par les attraits de son corps androgyne. Il la nomma « Naïa » et dès lors, délirant d'amour, vécut auprès d'elle.

Alors, il chercha un endroit où elle pût s'étendre et nager librement, et pour résoudre ce difficile problème eut encore recours au tonneau en partie vidé. Son esprit chargé des fumées de l'alcool conçut alors l'idée de la transporter dans une mare toute proche.

C'était une importante pièce d'eau, profonde et malodorante, désertée par le bétail à cause de son aspect boueux et des relents qui s'en dégageaient. Il décida de la vidanger et de remplacer son contenu par l'eau de mer indispensable à l'existence de l'être prodigieux.

Seule une influence magique pouvait l'encourager à entreprendre ce gigantesque ouvrage qui devait être vite exécuté car la prisonnière dépérissait à vue d'œil. Il s'y attela sans défaillance.

Ni les tempêtes où l'homme vacille dans la tourmente, ni les nuits bouchées par la brume où l'on ne sait où poser ses pas, ni les soirs mouillés quand l'averse tombe drue, transperçant les vêtements les plus qualifiés, n'arrêtèrent son élan, car il ne travaillait que la nuit, craignant les curieux qui eussent été fort étonnés d'une activité consistant à transporter des seaux de la falaise à la mer et de la mer à la falaise.

Epuisé, le sommeil et l'appétit perdus, il ne retrouvait son énergie qu'en s'imbibant d'alcool.

Enfin, la mare salée fut prête à la recevoir.

*
* *

Ce fut par une resplendissante nuit d'été que Jehan transporta Naïa dans ce qu'il appelait la « piscine ». Il la saisit, tout de suite effaré de sentir ses épaules nues dans ses mains calleuses. Elle lui parut très grande, beaucoup plus grande que lui — qui était pourtant de haute taille. Sa chevelure poissée par le sel pendait emmêlée.

Serrant son porteur en ses bras humides, elle émettait de doux sons, tandis que sa queue chatoyante en lui battant les jambes ralentissait sa marche et que, telles des tenailles, ses mains accrochées à sa nuque lui causaient une atroce douleur.

Il n'y avait cependant qu'un court trajet de la chaumière à la pièce d'eau, mais il trouva sa charge étonnamment lourde, aussi lourde qu'un sac de plomb, et, bien que robuste et habitué aux besognes ardues, il trébuchait.

Enfin, il parvint à la mare, voulut l'y déposer mais, vissée à lui, elle gardait sa proie.

L'inquiétant visage à hauteur du sien, les lèvres qui semblaient s'offrir le mirent hors de sa raison, alors, bête contre bête, il lui écrasa brutalement la bouche.

Elle se débattit et poussa un cri si horrible qu'il en resta pétrifié, puis, dégagée de lui par une contraction violente, elle plongea d'un saut vertigineux dans l'eau nouvelle.

Jehan demeura stupide, la respiration coupée par de grands coups venus de son cœur.

— « Naïa, Naïa, reviens, » implora-t-il, essayant d'adoucir son rude accent de terroir. Son âme fruste ne lui inspirant pas de phrases grandiloquentes, il ne pouvait que répéter : « Naïa, Naïa... »

Ensuite, sur la lande blanchie par la lune, un grand silence s'établit. Il s'allongea au bord de la mare, décidé à l'attendre.

Au matin, il suppliait toujours. Enfin, il entrevit l'espace d'un instant sa tête rousse maculée de boue et son regard vide qui le fixait, puis, muette, elle s'enfonça dans le liquide gluant, car la mare, n'ayant pu être curée, demeurait souillée.

Naïa disparue et sa voix éteinte, il alla désormais noyer son désespoir dans d'abondantes saouleries qui ne l'empêchaient pas de se rendre chaque soir à d'imaginaires rendez-vous où jamais elle ne venait.

Alors, il se crut envoûté et victime d'un sortilège dont il ne pouvait se libérer.

***

Le vent avait mugi tout le jour, courbant les bruyères des landes et soulevant en nuages le sable des dunes.

Jehan sortit au crépuscule, buta contre une roche qui dénivelait le terrain et faillit choir.

Sans voir ce qui l'entourait, il alla droit vers la mare dont le niveau avait monté à la suite des pluies et qui clapotait sous l'action de la brise, débordait et inondait les terres. Il tourna autour d'elle, se pencha et

cria... puis continua son manège. Enfin, muni d'un long bâton, il agita l'eau croupissante.

Soudain, il crut saisir un murmure, tendit l'oreille, mais la tempête qui s'amplifiait emporta le frêle indice. Il s'entêta, tendu vers un signe de vie. C'était bien son chant, mais si faible qu'il avait peine à l'entendre.

Alors, attiré comme par un aimant, il glissa dans l'eau qui bientôt baigna ses cuisses, chancela sur le fond vaseux ; il perdit pied, se releva pour s'enfoncer davantage à la poursuite de sa folie, puis lutta et se débattit sans parvenir à échapper à l'ennemi qui le happait et l'entraînait au fond du marais.

*
* *

Les bêtes abandonnées firent un tel vacarme que les voisins même éloignés s'en inquiétèrent. Ils trouvèrent la maison dans un étonnant désordre. Des bouteilles vides roulaient sur le sol trempé, la chèvre enfermée dans son étable bêlait misérablement ; près de la cheminée, des légumes pourris empuantissaient l'air.

Cette fuite surprit ceux qui le savaient un garçon tranquille, ne courant pas les filles et redoutant leur manège. A l'époque des grandes pêches qui coïncidaient avec celle des hautes marées, il vendait sa récolte de poissons aux restaurants du bourg dont il était l'habituel fournisseur, car, très adroit, il capturait les plus belles pièces de la région, puis, en période de morte-eau, on le voyait, paisible, cultiver son lopin de terre, car il était attaché à son bien et aimait sa maison.

Quelques-uns le cherchèrent sur les roches en bordure de la falaise où, trompé par la nuit, il aurait pu s'écraser ; d'autres fouillèrent la terre aux alentours, croyant à la maladresse d'un chasseur inexpérimenté ; d'autres enfin, les sages, conseillèrent de ne plus s'en occuper, disant qu'il reviendrait bien un jour, puis ils emmenèrent les bêtes et barricadèrent la porte entrouverte.

Ce ne fut qu'au bout d'un long temps que le pays, ému, demanda aux gendarmes de contribuer à une investigation sérieuse.

Les recherches de tous côtés s'étant révélées vaines, on décida de curer la mare, d'abord pour satisfaire à l'opinion publique qui désirait élucider le mystère de la disparition, ensuite parce que son odeur pestilentielle incommodait les proches habitants. Grâce à des machines nouvelles, son contenu fut évacué en quelques heures, alors qu'il avait mis plusieurs mois pour faire, seau par seau, le même travail.

Couvert d'un linceul limoneux, il s'y trouvait, couché sur le dos, ses vêtements adhérant à son corps, son visage calme souillé d'herbes.

Dans sa main aux chairs décomposées par une longue immersion, un étrange poisson se trouvait incrusté. Sans tête, il vivait cependant, ainsi que le prouvait sa longue queue argentée sans cesse en action.

Penché sur le cadavre, on s'acharna à l'en débarrasser, mais ce fut là besogne impossible, car à trop insister son bras pourri se fût détaché.

Horrifiés, les assistants s'enfuirent, d'autant que certains assurèrent

avoir entendu l'animal crier, ce qui ne s'était jamais vu de mémoire d'homme, les poissons étant habituellement muets.

On les porta en terre rivés l'un à l'autre et ceux — les vieux — qui assistèrent à cette aventure en parlent craintivement, en se signant, comme d'un drame mystérieux resté inexpliqué, dont Jehan le pêcheur fut la victime.



L'aube des nouveaux jours

(*Lot*)

par WARD MOORE

Ward Moore, dont nous avons déjà publié la nouvelle « Un homme jaugé » (*n°* 9), *est un des meilleurs représentants aux U.S.A. de la « science-fiction »* littéraire, *avec d'autres auteurs comme Simak, Bradbury ou Fritz Leiber* (1). *Nous sommes très heureux de le faire mieux connaître au public de notre pays, en présentant ses deux grands récits* « Lot » *et* « Lot's daughter », *chroniques d'un monde futur qui sont dignes de hanter longtemps leurs lecteurs.*

Le premier, que nous publions ce mois-ci, est déjà en Amérique un classique. Il obtint la deuxième place au référendum pour désigner les meilleures histoires publiées en 1953 *dans* « Fantasy and Science Fiction », *fut salué ensuite par tous les critiques dans l'anthologie* « Best from F & S F : third series » *et repris enfin dans l'anthologie générale* « Best science-fiction stories of 1954 ».

Ward Moore est un auteur pessimiste, comme Fritz Leiber. Et comme ce dernier dans « Le Jeu du Silence », *il a entrepris d'envisager dans ses deux récits l'aboutissement de l'ère atomique, sujet qui ne se prête pas précisément à des couleurs riantes... De telles œuvres nous communiquent leur sensation d'atrocité dans la mesure où, par elles, nous nous sentons directement* concernés. *Il ne s'agit plus pour une fois de s'ébahir d'un monde futur admis comme imaginaire et d'y exercer notre esprit en guise de distraction, mais d'être soudain mis en face de la plus* possible *des réalités. Le contact est rude, et tout le monde ne goûtera pas la noirceur de Ward Moore (surtout en fait dans son second récit, à paraître le mois prochain), ni sa vision sans indulgence de la nature humaine.*

Le thème de la dévastation atomique a déjà servi auparavant. Dans « L'aube des nouveaux jours », *Ward Moore le renouvelle complètement. Il le traite « par l'intérieur », en étudiant simplement, avec une profondeur psychologique inhabituelle, les répercussions des faits sur l'âme d'un homme. Son histoire, outre cette perspective individuelle, est le compte rendu de quelques heures de la vie d'une famille, le jour de la première bombe atomique sur Los Angeles. C'est la description d'un exode. Le titre américain suggère un symbole biblique : Loth, accompagné de sa famille, quitta les villes maudites de Sodome et Gomorrhe, avant que la pluie de feu tombe du ciel. De même Mr. Jim-*

---

(1) Encore non traduit chez les éditeurs français. Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié son émouvant « *Jeu du Silence* » (« *Fiction* » n° 11). Souhaitons voir s'intéresser à lui la collection « Présence du Futur ».

mon, héros de l'histoire, fuit-il la pluie du feu atomique sur les villes que les hommes ont rendues maudites. Loth avait reçu un avertissement divin; Mr. Jimmon, lui, a trouvé cet avertissement en lui-même et il a, par avance, minutieusement (et égoïstement) préparé l'exode dont il a eu la sagacité de prévoir l'éventualité. Mais Loth et sa famille ne devaient pas se retourner *sur ce qu'ils quittaient, sous peine d'être changés en statues de sel; et Mr. Jimmon va être aux prises avec les siens, qui n'ont pas compris que la face du monde allait être bouleversée, que la civilisation ce jour-là s'écroulait — qui n'ont pas dépouillé leur moi ancien, qui « se retournent » encore sur leur vie passée, leurs petites habitudes, leur ornière, et s'imaginent que tout va « continuer », tranquillement, dans la platitude, l'effrayant conformisme...*

La moralité implicite de l'histoire est sinistre : périsse la masse et survive l'individualiste intelligent qui a eu la chance de ne pas avoir une courte vue et le temps de faire son trou. Mr. Jimmon laisse le soin à ses semblables de s'en tirer par leurs propres moyens, et lui, comme le renard avec sa femelle et ses petits, gagne sa tanière hors de l'atteinte des bombes. Mais chacun sait que le renard, depuis son « Roman » au Moyen Age, a toujours eu la « raison du plus fin »...



MR. JIMMON paraissait plein d'une excitation joyeuse, comme quelqu'un qui s'apprête à partir en vacances.

— « Allons, mes amis, inutile d'attendre plus longtemps. Tout est paré. Alors, partons ! »

Il y avait là un signe révélateur ; Mr. Jimmon n'était pas homme à employer la formule « mes amis » pour s'adresser à sa famille.

— « David, tu es sûr que...? »

Mr. Jimmon se contenta de sourire. Ce qui était tout à fait anormal. D'ordinaire, sa réaction à la manie qu'avait sa femme de ne pas achever ses questions était de prendre un air ironiquement las de chien battu. Après dix-sept ans de mariage, en fait, la partie inexprimée et la plus longue de la demande était aussitôt perçue par lui de façon mystérieuse, comme projetée dans son cerveau sur la longueur d'onde où était émise l'introduction, et cela avec une précision telle qu'il percevait non seulement l'interrogation sous sa forme complète, mais encore les nuances et les implications que les circonstances et l'humeur du moment y attachaient. Il avait eu beau se promettre un nombre incalculable de fois de la regarder avec des yeux ronds ou de lancer un efficace : « Je regrette, mais je ne vois pas ce que tu veux dire, ma chérie, » il n'avait jamais été capable de tenir sa promesse. Jusqu'au moment critique présent. Une situation critique, réfléchit Mr. Jimmon, dont le sourire se faisait sug-

gestif tandis qu'il se dirigeait vers la porte, cela vous change un homme. Cela fait ressortir ses qualités dissimulées en temps normal.

Ce fut Jir qui répondit à Molly Jimmon sur le ton semi-plaintif de l'adolescent exaspéré :

— « Oh ! la barbe, m'man. Qu'est-ce que tu as dans l'idée? Les routes vont être embouteillées. A quoi ça sert de faire des plans à l'avance et de tenir tout prêt, si tu remets tout en question à la dernière minute? Allez, secoue-toi et partons ! »

Au lieu de lancer la remontrance classique : « Ce n'est pas une façon de parler à ta mère, » Mr. Jimmon se prit à penser, avec un peu de commisération, à la lenteur des réactions chez la femme. Avantage en couches, handicap pour pousser à la roue. Il savait que Molly pensait à la maison et à tout ce qu'elle renfermait : ses toilettes et celles d'Erika, le poste de télévision — si morne et si laid maintenant qu'il n'y avait plus d'électricité — le réfrigérateur, où les provisions commenceraient bientôt à sentir la putréfaction, le poêle éteint, le cellier plein de caisses de conserves pour lesquelles il n'y avait pas de place dans la limousine familiale. Et la Buick, bloquée au garage, avec ses pneus soigneusement dégonflés et sa batterie cachée.

Bien entendu, la maison serait pillée. Mais ils n'en avaient jamais douté. Quand ils avaient fait leurs préparatifs — ou plutôt, quand *il* les avait faits, lui, car c'était à son esprit et à sa formation de chef que la famille Jimmon devait de n'être pas prise au dépourvu en ce moment — il avait mis en parallèle les biens matériels et la vie et avait opté pour cette dernière. Aucune autre décision n'était possible.

— « Ne vas-tu pas au moins téléphoner à Pearl et Dan? »

« Pourquoi diable, » pensa Mr. Jimmon, sans se laisser gagner par une mesquine irritation, « est-ce que j'appellerais Dan Davisson? (Parce que, bien sûr, c'est *Dan* et lui seul qu'elle a en tête... son ancien béguin. Oh ! il n'était rien alors ; seulement un rêveur, un théoricien pur, sans un sou en poche ; il a fallu des années pour qu'on le reconnaisse comme un mathématicien de génie ; maintenant il est professeur et bien d'autres choses encore... Mais c'est automatique chez elle, elle dit Pearl-et-Dan, jamais Dan tout court.) Qu'est-ce que Dan peut bien faire avec la racine carrée de moins rien pour compenser M égale tout ce qu'on voudra, en un tel moment? Ou bien attend-elle de moi que je m'informe si Pearl a bien tous ses diamants? Et d'abord, pourquoi Pearl, avec son prénom, ne porte-t-elle pas des perles? Pourquoi uniquement des diamants? Les amis de ma femme... hmm-hmm... mais même l'intonation la plus subtile ne suffit pas à les qualifier quand on reçoit à dîner un client important en même temps que Pearl et Dan.

» Et pourquoi serait-ce à *moi* de leur téléphoner? Qu'est-ce qui la paralyse soudain? Crise de nerfs?... »

— « Non, » déclara-t-il.

Puis il ajouta, d'un ton moins sec : « Le téléphone, depuis, est coupé. »

— « Mais... » dit Molly.

« Elle ne va tout de même pas me demander d'aller en ville avec la voiture. » Il fit choix de plusieurs réponses prêtes à servir. Mais elle jeta simplement un regard malheureux sur le téléphone (« elle aurait dû être grosse, » pensa-t-il, « oui, elle aurait bien dû, ou en tout cas boulotte ; c'est à sa minceur qu'elle doit cet air compétent ou qui, du moins, se *veut* compétent »), aussi commenta-t-il avec douceur :

— « Ils vont bien, ça ne fait pas de doute. Ils *en* sont aussi éloignés que nous. »

Wendell était déjà installé dans la limousine, avec Waggie caché dans un coin. « J'aurais dû emmener ce cabot chez le vétérinaire ; plus humain de le faire piquer. » Trop tard maintenant ; Waggie serait obligé de courir sa chance. Les lapins de garenne ne manquaient pas dans les collines autour de Malibu, Mr. Jimmon en avait aperçu souvent non loin de la maison. De toute manière, il n'y avait pas place pour un chien dans la voiture ; celle-ci était déjà chargée à ne pouvoir supporter un kilo de plus.

Erika arriva de la cuisine en coup de vent. Avec son jodhpur marron, on ne lui eût pas donné quatorze ans à première vue. Mais à première vue seulement, car si le jodhpur accentuait son apparence juvénile, celle-ci était démentie par ses hanches arrondies et sa poitrine déjà formée.

— « Il n'y a plus d'eau, m'man. Inutile de rester ici plus longtemps. »

Molly prit un air incrédule :

— « Plus d'eau? »

— « Evidemment qu'il n'y a plus d'eau, » dit Mr. Jimmon d'un ton qui trahissait non l'impatience, mais plutôt la fierté que lui procurait sa propre prévoyance. « En admettant qu'*elle* n'ait pas touché l'aqueduc, les canalisations sont alimentées au moyen de pompes. Des pompes qui fonctionnent à l'électricité. L'électricité coupée, on ne peut plus avoir d'eau. »

— « Mais l'eau... » répéta Molly, comme si cette dernière catastrophe confondait la raison — comme si elle n'était pas une des conséquences logiques, inéluctables, de l'*Evénement*.

Jir passa devant eux en traînant les pieds et sortit. Erika remit en place une mèche de cheveux rebelle, enfonça sa casquette de jockey, l'inclinant légèrement sur l'oreille, jeta un rapide regard à sa mère puis à son père et suivit. Molly fit quelques pas, s'arrêta pour s'adresser un vague sourire dans la glace et sortit à son tour.

Mr. Jimmon palpa ses poches ; il avait bien tout son argent. Il ne jeta même pas un regard derrière lui avant de fermer la porte et de secouer le bouton pour vérifier que la serrure était bien enclenchée. Elle avait toujours fonctionné normalement, mais cela n'empêchait pas Mr. Jimmon de la secouer. Il se dirigea vers la voiture dont il examina les ressorts pour s'assurer encore une fois qu'elle n'était pas chargée exagérément.

Le ciel était couvert ; si l'on n'avait été au courant, on aurait pu croire à une de ces brumes matinales qui planent habituellement à assez

haute altitude. Mr. Jimmon se tourna vers le sud-est, mais *elle* était tombée trop loin pour qu'on pût déjà voir quelque chose. Erika et Molly avaient pris place sur le siège avant ; les deux garçons étaient derrière, perdus au milieu des bagages soigneusement emballés. Il ouvrit la portière du côté du conducteur, s'installa au volant, tourna la clé d'allumage et mit le moteur en marche. Puis, d'un ton détaché, il dit par-dessus son épaule :

— « Mets le chien dehors, Jir. »

Wendell protesta, trop vite :

— « Waggie n'est pas là. »

Molly s'exclama :

— « Oh ! David... »

— « Nous perdons un temps précieux, » dit patiemment Mr. Jimmon. « Il n'y a pas de place pour le chien ; nous n'avons pas de quoi le nourrir. Si nous avions de la place, nous pourrions embarquer davantage de choses essentielles ; ces quelques kilos de surcharge peuvent tout changer. »

— « Je ne le vois pas, » murmura Jir.

— « Il n'est pas là. Puisque je te dis qu'il n'est pas là, » cria Wendell d'une voix larmoyante.

— « S'il faut que j'arrête le moteur pour le chercher moi-même, nous allons perdre encore un peu plus de temps et d'essence. » Mr. Jimmon gardait son ton détaché, impartial. « Ce n'est pas une question de bonté pour les animaux. C'est une question de vie ou de mort. »

Erika intervint calmement :

— « Papa a raison, voyons ! C'est le chien ou nous. Mets-le dehors, Wend. »

— « Puisque je te dis... » commença Wendell.

— « Je l'ai ! » s'écria Jir. « Allez, Waggie ! Dehors et bonne chance ! »

L'épagneul manifesta sa joie en frétillant de la queue quand Jir le souleva et le fit sauter à terre en le passant par la fenêtre. Mr. Jimmon fit ronfler le moteur, mais le bruit de celui-ci ne parvint pas à noyer les cris de fureur de Wendell qui se jeta sur son frère, le frappant des poings et des pieds. Mr. Jimmon cessa d'appuyer sur l'accélérateur et, dès qu'il se fut assuré que le chien ne risquait plus d'être pris sous les roues, il fit démarrer doucement la grosse limousine qui quitta l'allée de la maison pour s'engager dans la descente en direction de l'océan.

— « Wendell, Wendell, arrête ! » plaida Molly. « Ne lui fais pas de mal, Jir. »

Mr. Jimmon mit en marche le poste de radio. Il y eut un bourdonnement, puis une friture intolérable se fit entendre. Il pressa l'une après l'autre les cinq touches, mais ne réussit qu'à faire varier la hauteur et la puissance du son inintelligible.

— « Tu veux que j'essaye? » offrit Erika. Elle manœuvra la commande de réglage à main et tourna lentement le bouton. De la musique jaillit du haut-parleur.

Mr. Jimmon grogna :

— « Poste mexicain. Essaye autre chose. Tu peux peut-être avoir Ventura (1). »

Ils prirent un virage brusque.

— « Est-ce que ce n'est pas la voiture des Warbinn? » questionna soudain Molly.

Pour la première fois depuis l'*Evénement*, Mr. Jimmon eut un chatouillement d'impatience. Il était impossible, même à quelqu'un dont la surexcitation eût troublé la vue, de ne *pas* reconnaître la Mercury bleue des Warbinn. Personne, dans Rambla Catalina, n'en avait une semblable et il était tout à fait improbable que des étrangers se fussent trouvés là. Si Molly avait bien voulu appliquer la logique la plus élémentaire !

De plus, Warbinn s'était arrêté avec sa Mercury bleue dans l'allée des Jimmon cinq fois par semaine au cours des deux derniers mois — depuis qu'ils avaient décidé de garer la Buick et de tenir la limousine familiale chargée et toute prête en prévision du moment présent — afin de prendre Mr. Jimmon pour le déposer en ville. Bien sûr que c'était la voiture des Warbinn.

« *...priés de ne pas gêner les mouvements des convois militaires. Un personnel médical suffisamment nombreux a été mis en place dans tous les hôpitaux. Les unités locales de la défense civile prennent toutes mesures appropriées...* »

— « Santa Barbara, » fit remarquer Jir, désignant le poste d'un mouvement de tête avec l'assurance d'un expert.

Mr. Jimmon ralentit, prêt à suivre les Warbinn jusqu'à la nationale 101, mais la Mercury fit halte et Mr. Jimmon donna un coup de volant pour la doubler. Warbinn conduisait et Sally était à côté de lui ; le siège arrière était vide à l'exception de quelques objets qui avaient été jetés dessus à la hâte. Manque de prévoyance, pensa Mr. Jimmon.

Warbinn agita vigoureusement la main par la portière et Sally cria quelque chose.

« *...la panique aurait pour effet le plus clair de ralentir les efforts des sauveteurs. Le nombre des victimes est très inférieur à celui qui avait été avancé...* »

— « Comment le savent-ils? » fit Mr. Jimmon avec un geste poli à l'adresse des Warbinn.

— « Oh ! David, tu ne t'arrêtes pas? Ils veulent quelque chose. »

— « Sans doute bavarder, tout simplement. »

« *...conserver chaque goutte d'eau. Le courant sera rétabli sous peu grâce aux installations de secours. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. En général...* »

Dans le rétroviseur, Mr. Jimmon vit la Mercury bleue qui repartait. Il ne s'était donc pas trompé, ils voulaient seulement dire quelque chose sans importance. Dans un pareil moment !

Au croisement avec la nationale 101, cinq voitures bloquaient Rambla

---

(1) San Buenaventura, ville de Californie.

Catalina. Mr. Jimmon serra le frein à main et, prenant appui sur la portière ouverte, se dressa sur la pointe des pieds, le corps contorsionné, pour essayer de voir par-dessus les voitures immobiles. Sur la 101, les véhicules formaient une masse compacte dont la progression était imperceptible. Sur la moitié de la chaussée réservée au sens nord-sud, un flot de voitures se dirigeait illégalement vers le nord.

— « Je croyais que tout le monde devait fuir vers l'est, » dit, d'un ton railleur, Jir qui se penchait du côté opposé.

Mr. Jimmon ne se laissa pas troubler par le sarcasme de son fils. Comme il avait été bien inspiré de ne pas prendre la remorque ! Naturellement, la plupart des voitures devaient faire route vers l'est comme il l'avait prévu ; la masse qui s'écoulait lentement devant lui était insignifiante comparée à la multitude de véhicules qui devaient congestionner en ce moment les routes menant à Pasadena, Alhambra, Garvey, Norwalk. Même ceux qui fuyaient vers le nord prenaient certainement la nationale 99 ou la 101 normale — celle qu'ils avaient devant eux était en réalité une déviation de la 101. Il avait choisi le dégagement le plus praticable.

Les Warbinn stoppèrent à côté d'eux.

— « Ce n'était pas la peine de tant vous presser, » cria Warbinn en allongeant le cou pour passer son visage devant celui de sa femme.

Mr. Jimmon tendit la main et coupa l'allumage. L'essence allait devenir une denrée précieuse. Il sourit et hocha la tête ; inutile de faire remarquer à Warbinn qu'en le doublant il s'était placé dans le couloir intérieur et qu'il se trouvait ainsi en meilleure posture que lui pour s'insérer dans le premier vide qui se produirait sur la grand-route.

— « Remonte, Jir, et ferme la porte. Il faut se tenir prêt pour le moment où la file va redémarrer. »

— « Si jamais elle redémarre, » dit Molly. « Toute cette agitation, cette bousculade. On ferait aussi bien... »

Mr. Jimmon, qui sentait que Warbinn le regardait fixement, se refusa résolument à tourner la tête. Il fit semblant de ne pas l'entendre crier : « Je voulais seulement vous dire que vous avez oublié de prendre votre cric. Il est devant notre garage. »

Mr. Jimmon éprouva une sensation de vide au creux de l'estomac. Et s'il avait une crevaison maintenant? Fichu ! Condamné ! Il se mit à haïr Warbinn de toutes ses forces — Warbinn, emprunteur incapable, mauvais voisin, étourdi, empoté, criminel. Il se devait de descendre de voiture et d'empoigner Warbinn à la gorge...

— « Qu'a-t-il dit, David? Que dit Mr. Warbinn? »

Alors il se souvint qu'il s'agissait du cric de la Buick ; celui de la familiale était soigneusement rangé là où il lui était facile de l'atteindre. Naturellement, il ne serait jamais parti pour un voyage pareil sans vérifier la présence d'un outil essentiel...

— « Rien, » dit-il. « Rien du tout. »

« ...des messages reçus d'avion indiquent que l'objectif était la région de Signal Hill. Des dégâts peu importants ont été causés à Long Beach,

Wilmington et San Pedro. Tout le trafic aérien non militaire doit se tenir à l'écart de Mines Field... »

Un fracas caractéristique de pare-chocs et d'ailes entrant brutalement en contact retentit sur la grand-route. De son poste d'observation, Mr. Jimmon ne pouvait voir ce qui se passait, mais il lui était facile de s'imaginer l'impatiente poussée en avant qui l'avait provoqué. Mr. Jimmon n'alla pas jusqu'à sourire, mais il se permit un léger frémissement de satisfaction intérieure. Une collision se produisant en avant sur la route aggraverait encore la situation, mais une collision derrière — et il était inévitable qu'il y en eût, et en grand nombre — créerait fatalement un vide.

Comme il envisageait ce cas, la première voiture à l'embouchure de Rambla Catalina se faufila de côté sur la bordure de la grand-route. Mr. Jimmon se glissa au volant, mit le moteur en marche, et suivit centimètre par centimètre la voiture qui le précédait, quittant peu à peu la proximité toujours inconfortable des Warbinn.

— « J'ai envie d'aller aux cabinets, » annonça tout à coup Wendell.

— « Je croyais pourtant t'avoir prévenu ! Allez, fais vite ! Jir, tiens la portière ouverte et tire-le à l'intérieur si la voiture démarre. »

— « Je ne peux pas faire ici. »

Mr. Jimmon se retint pour ne pas répliquer : « Alors, garde ça pour plus tard. » Il se contenta de dire avec douceur : « La situation est grave, Wendell. Ce n'est pas le moment de faire des chichis. Dépêche ! »

« *...la lueur a été aperçue de Ventura au nord jusqu'à Newport au sud. Un témoin oculaire qui vient d'arriver en hélicoptère...* »

— « Voilà ce que nous aurions dû avoir, » fit remarquer Jir. « Tu as pensé à tout sauf à ça. »

— « Ce n'est pas une façon de parler à ton père, » dit Molly d'un ton de réprimande.

— « Oh ! flûte, m'man, la situation est grave. Ce n'est pas le moment de faire des chichis. »

— « Tu es un grossier personnage, Jir, » dit Erika. « Tu prends des habitudes de voyou. »

— « Occupe-toi de toi, la môme, » rétorqua Jir, « mouche ton nez. »

— « En vérité, » dit posément Mr. Jimmon, « j'ai pensé à la fois à l'avion et à l'hélicoptère et j'ai rejeté ces deux solutions. »

— « Je n'y arrive pas. Je vous assure, je n'y arrive pas. »

— « Ne t'énerve pas, mon chéri, » conseilla Molly. « Personne ne te regarde. »

« *...incendies signalés à Compton, Lynwood, Southgate, Harbor City, Lomita et en d'autres endroits sont maintenant maîtrisés. Il est conseillé aux habitants de ne pas se lancer sur les routes encombrées ; ils courent infiniment moins de risques en restant chez eux ou sur le lieu de leur travail. La défense civile...* »

Les deux voitures de devant démarrèrent avec une secousse.

— « Monte, » cria Mr. Jimmon.

Il engagea le pneu avant gauche de la limousine sur la bordure d'asphalte — la double piste en ciment était terriblement loin encore — avec pour seul résultat de se faire bloquer par la file serrée d'automobiles. La montre de bord marquait onze heures quatre minutes. Près de cinq heures depuis l'*Evénement*, et ils n'étaient encore qu'à un peu plus de trois kilomètres de chez eux. Ils auraient fait plus vite à pied. Ou à cheval.

« ...*tous les habitants de la région de Los Angeles sont invités à conserver leur calme. La reprise des émissions de la station de radio locale n'est plus qu'une question de minutes, de même que le rétablissement du courant électrique et de la distribution d'eau. Les bruits relatifs à l'activité d'une cinquième colonne sont fortement exagérés. Le F.B.I exerce sur tous les agitateurs notoires une...* »

Il étendit le bras et tourna le bouton. Puis il empiéta hardiment de cinq centimètres de plus sur la bordure d'asphalte, manquant d'érafler une agressive Cadillac bourrée à craquer de boîtes en carton. Sur sa gauche, un antique camion à plate-forme vibrait d'un tremblement continu. Ce camion appartenait à deux artistes peintres qui se faisaient passer pour mari et femme. Mr. Jimmon les connaissait, les désapprouvait et leur manifestait une froideur calculée. Sur la plate-forme étaient empilés tous les biens de ces gens ; de pauvres objets inutilisables dont aucun pillard n'eût voulu s'encombrer. Dans la cabine, les deux artistes se passaient et se repassaient une bouteille de bière. L'homme fit de la main un geste cordial ; Mr. Jimmon répondit par un signe de tête peu fait pour encourager les débordements d'amitié.

Le thermomètre de bord indiquait trente-deux degrés. Une chaleur plus que suffisante. Supportable, bien sûr, si seulement ils se remettaient à rouler. « J'ai soif, » pensa-t-il. « Suggestion sans doute. Si je n'avais pas vu le thermomètre... En tout cas, je n'aurai pas à tout retourner à l'arrière de la voiture pour trouver le bidon. Prévoyance. Comme pour les armes. » Il s'éclaircit la gorge.

— « Rappelle-toi qu'il y a un automatique dans le compartiment à gants. Si quelqu'un essaye d'ouvrir la portière de ton côté, sers-t'en. »

— « Oh ! David, je... »

Ah ! Théories humanitaires. Non-violence. Gandhi. *Je n'ai jamais tiré sur autre chose qu'une cible.* Dans un moment pareil ! Mais elles ne comprennent rien.

— « Je pourrais me servir de la carabine qui est là, dans le fond, » suggéra Jir. « Hein, papa ? »

— « Je peux attraper le fusil de chasse, » dit Wendell. « C'est mieux pour tirer de près. »

— « Ah ! la la, ce que vous êtes braves, vous les hommes ! » dit Erika d'un ton gouailleur.

Mr. Jimmon gardait le silence ; les deux fusils n'étaient chargés ni l'un ni l'autre. Prévoyance encore.

Il saisit instantanément le moment où la file s'ébranlait, comme secouée d'un hoquet, et il se réjouit de la parfaite coordination de ses

réflexes. Jusqu'où il pourrait avancer sur la bordure avant de rencontrer un caniveau qui réduirait la route à la largeur des pistes cimentées, il ne le savait. Probablement pas à plus de deux kilomètres au maximum, mais en tout cas il était sorti de Rambla Catalina et se trouvait maintenant sur la 101. Cet exploit le remplissait d'une joie sans bornes.

— « Ça y est, nous voilà partis ! » Ce fut tout juste s'il n'ajouta pas : « Cramponnez-vous ! »

Evidemment, sur la bordure aussi les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs et l'allure, en première vitesse, était incroyablement lente. Quant à la consommation d'essence, il n'osait même pas y penser ; il n'éprouvait plus la même fierté à voir l'aiguille caresser l'index supérieur de la jauge. Et il ne lui serait pas commode de se procurer de l'essence bien qu'il eût des tickets de rationnement. Marché noir.

— « Tu veux bien que j'essaye encore de prendre la radio? » demanda Erika, tournant le bouton.

Mr. Jimmon, fidèle à la tactique qui lui avait déjà réussi, engagea sa roue avant gauche sur le ciment, faisant jaillir un beuglement désapprobateur de la Pontiac voisine.

« ...*secteur était calme. Les pertes de l'ennemi sont estimées...* »

— « Tu ne pourrais pas prendre autre chose? » demanda Jir. « Quelque chose de moins rasoir? »

— « Je voudrais bien avoir la télévision dans la voiture, » déclara Wendell. « Le père de Joe Tellifer a installé un poste sur le siège arrière de leur Chrysler. »

— « Tais-toi, morveux, » dit Jir. « Tu n'arrêtes pas de débloquer. »

— « Jir ! »

— « Oh ! m'man, ne fais pas attention. Tu ne vois donc pas qu'il fait l'intéressant? »

— « Toi, la gosse, si tu n'étais pas une fille, tu aurais ma main aux fesses. »

— « Tu veux dire, si je n'étais pas ta sœur. Parce que c'est un jeu que tu aimerais certainement jouer avec n'importe quelle autre fille, espèce de vicieux. »

— « Erika ! »

« Où vont-ils chercher cela? » s'interrogea Mr. Jimmon étonné. « Ces écoles modernes. Peut-on croire...? »

Profitant d'un moment d'inattention du conducteur de la Pontiac, il poussa sa roue avant un peu plus vers l'intérieur. Il exultait. Si l'autre ne devenait pas furieux et ne répliquait pas par un coup de tampon, il avait pratiquement conquis sa place sur le ciment.

— « Nous y voilà ! » fit-il triomphant. « Nous sommes sur la bonne voie. »

— « Ah ! la la ! Si c'était moi qui étais au volant, nous serions déjà à mi-chemin d'Oxnard à l'heure qu'il est. »

— « Jir, ce n'est pas une façon de parler à ton père. »

Mr. Jimmon réfléchit avec calme que les exhortations inefficaces prodiguées à Jir ne faisaient que stimuler l'impétuosité de ses seize ans, déjà assez irritante sans cela. A vrai dire, si Molly ne s'en mêlait pas, Jir aurait pu...

Il était évidemment possible — ici Mr. Jimmon freina juste à temps pour ne pas emboutir le cabriolet qui le précédait — que Jir ne traversât pas seulement une période « difficile » (qu'avait-elle de particulièrement difficile, se demanda-t-il, en dépit de tous les livres sur les problèmes psychologiques de l'adolescence que Molly laissait traîner à dessein un peu partout? Jir avait tout ce qu'il pouvait désirer !), mais qu'il fût aussi de ces garçons qui, en d'autres circonstances finissent par... non, peut-être pas exactement aller grossir les effectifs de la jeunesse délinquante, mais...

« *...dans la région de Long Beach-Wilmington-San Pedro. Une comparaison avec ce qui s'est produit à Pittsburgh montre que ce matin les effets en ont été moins graves à tous points de vue. Tous les incendies sont maintenant contenus et tous les blessés reçoivent des soins...* »

— « Je ne pense pas qu'ils disent la vérité, » déclara Mrs. Jimmon.

Il répondit par un grognement. Il ne le pensait pas non plus, mais par quel raisonnement était-elle parvenue à cette conclusion?

— « Je veux écouter le match de base-ball. Prends le match de base-ball, Rika, » réclama Wendell.

Onze heures seize et ils roulaient vers le nord sur la route nationale. Pas mal, pas mal du tout. Prévoyance. Maintenant, s'il pouvait seulement se glisser à gauche jusqu'à la moitié de chaussée qui était normalement la voie descendante, ils auraient dépassé le goulot de Santa Barbara sur le coup de deux heures.

— « L'électricité ! » s'exclama soudain Molly, « les robinets ! »

« Oh ! *non...* » pensa Mr. Jimmon, « pas *ça* par-dessus le marché ! C'est bon dans les dessins humoristiques... »

— « Ne t'en fais pas, » conseilla Jir. « L'électricité et l'eau sont coupées... tu sais bien. »

— « Je ne suis pas encore tout à fait folle, Jir. Je sais fort bien que tout a été coupé. Je pensais au moment où on les rétablirait. »

— « Bon sang, m'man, tu te tracasses pour les factures du mois prochain, au point où on en est? »

Mr. Jimmon, obliquant de plus en plus sur sa gauche, forma mentalement la phrase : « Ce n'est pas toi qui te tracasserais pour les factures, jeune homme, parce que tu n'as jamais à en payer. » Au lieu d'exprimer cette pensée à voix haute, il forma une autre phrase intérieure : « Molly, tu as pour soulever des questions hors de propos un don qui confine au génie. » Les deux phrases lui causèrent une douce satisfaction.

Comme par miracle, l'allure s'accéléra un court instant et il profita de cette échappée pour gagner le couloir de gauche et se caler confortablement contre la longue bande de ciment séparant la voie montante de la voie descendante.

— « Bravo, papa, tu te défends bien, » approuva Wendell.

Même si l'approbation de son fils pouvait lui faire un certain plaisir, elle ne suffisait pas à dissiper son exaspération. Wendell, comme Jir, tenait plus des Manville que des Jimmon ; tous deux portaient l'empreinte de Molly sur leur visage et dans leur esprit. Seule, Erika était une vraie Jimmon. « Faite à ma propre image, » songea-t-il d'un cœur dépourvu d'orgueil.

— « Je ne peux pas m'empêcher de penser que ç'eût été la plus élémentaire des politesses que de joindre Pearl et Dan, tout au moins d'*essayer*. Et les Warbinn... »

La brèche dans la séparation en ciment se présenta plus tôt qu'il ne s'y attendait et il se trouva sur la voie descendante, relativement libre. Son pied appuya sur l'accélérateur et la limousine répondit avec un grondement empressé. Pour la première fois, il prit conscience de la force avec laquelle il serrait le volant, de la rigidité des muscles de ses bras, de ses épaules et de son cou. Il se détendit un peu tandis qu'il réglait sa vitesse sur celle des voitures qui le précédaient et que l'aiguille du compteur stationnait juste au-dessous de 70, mais l'irritation qu'il ressentait à l'égard de Molly (*...la plus élémentaire des politesses...*), de Jir (*...pas le moment de faire des chichis...*) et de Wendell (*...envie d'aller...*), donnait un goût amer à la salive qui lui montait à la bouche. Tous à sa charge. Fardeau accablant. Tout retombait sur lui. Parasites.

De temps en temps. Erika mettait la radio en marche. Des nouvelles devaient toujours être données d'un moment à l'autre, mais en fait on n'entendait guère que de vagues communiqués par lesquels les autorités visiblement nerveuses cherchaient à atténuer l'impression causée par l'étendue du désastre et à rassurer les auditeurs par des allusions à l'efficacité de la défense civile, aux opérations militaires sur un front qui progressait sans cesse et par des comparaisons avec la destruction de Pittsburgh, tellement plus terrible que l'explosion *relativement* inoffensive de Los Angeles. Pas brillant, pensa Mr. Jimmon ; effort de guerre paralysé...

— « J'ai faim, » dit Wendell.

Molly commença à s'agiter, donnant à Jir des indications sur l'endroit où trouver les sandwiches. Mr. Jimmon pensa à la nécessité cruelle dans laquelle ils allaient être de se passer des bonnes choses courantes en pays civilisé : pain, mayonnaise, viande cuisinée. Se nourrir de lapins de garenne, d'écureuils, de coquillages, de poisson. Quand Wendell aurait faim, il serait obligé de partir lui-même à la recherche de sa nourriture. Chacun pour soi. Pas de sentiment.

A Oxnard, ils durent ralentir à cause d'un embouteillage et, de nouveau, ils n'avancèrent plus qu'au pas. Plus loin, la jonction avec la route principale menant vers le nord ne leur permit pas de dépasser cette allure déprimante. Il était beaucoup plus de deux heures quand ils atteignirent Ventura et quand Wendell, qui depuis une heure ne cessait de se trémousser et de sauter sur son siège, proclama :

— « Je suis fatigué. »

Mr. Jimmon serra les lèvres. Molly suggéra, sans grand effort de persuasion :

— « Pourquoi ne te couches-tu pas, mon chéri ? »

— « Je ne peux pas. De la façon dont cette bagnole est bourrée, il n'y aurait pas de place pour une sauterelle. »

— « *Très* drôle. Oh ! *très* drôle, » dit Jir.

— « Allons, Jir, laisse-le tranquille ! Ce n'est qu'un enfant. »

A Carpenteria, le soleil fit son apparition. On aurait pu penser que le brouillard se dissipait normalement, à cela près que c'était presque l'heure où, au contraire, il avait coutume de tomber... Essaierait-il la Passe de San Marcos, au-delà de Santa Barbara, ou ferait-il le détour par la bonne route? Plans modifiables à volonté. « Attendons, on verra bien. »

Il était quatre heures quand, en vue de Santa Barbara. Mr. Jimmon se trouva en présence d'une rébellion concertée, encore qu'inorganisée. Wendell hurlait déjà depuis un moment qu'il avait des crampes et s'ennuyait ; Jir fit négligemment remarquer, sans s'adresser à personne en particulier, que c'était à Santa Barbara qu'ils devaient stopper pour casser la graine, ouais, parlons-en ! Molly dit : « Arrête-toi au premier poste d'essence proprement tenu. » Et Erika elle-même crut devoir ajouter : « Oui, papa, il faudrait vraiment que tu t'arrêtes. »

Mr. Jimmon était épouvanté. Alors que chaque seconde comptait et que des hordes de réfugiés pris de panique se pressaient dans leur dos, ils allaient le priver de tous les précieux gains accumulés grâce à son habileté, son audace, son jugement. Stupidité et courte vue. Inimaginable. Pour leur petit confort ridicule... Grand Dieu ! est-ce qu'ils s'imaginaient avoir le monopole des défaillances physiques? Il n'avait pas plus qu'eux la libre disposition de ses mouvements et il lui eût plu autant qu'à eux de descendre. Du temps et de l'espace qui ne pourraient jamais se rattraper. Qu'ils perdent cette demi-heure et il était plus que probable qu'ils ne sortiraient jamais de Santa Barbara.

— « Si nous perdons une demi-heure maintenant, nous ne sortirons jamais d'ici. »

— « Oh ! tu sais, David, ce ne serait pas un désastre irréparable. Il y a des hôtels tout à fait comme il faut ici et je suis sûre que ce serait beaucoup plus agréable pour chacun de nous que ton idée de camper dans les bois et d'aller à la chasse et à la pêche... »

Il quitta la route nationale. (« Impossible de me rappeler le nom de la voie parallèle, mais il y a sûrement moins de circulation. ») Il conserva son sang-froid au prix d'un effort terrible, sinon héroïque.

— « Puis-je te demander *combien de temps* tu envisageais de séjourner dans un de ces hôtels tout à fait comme il faut?... »

— « Mais jusqu'à ce que nous puissions rentrer chez nous. »

— « Ma chère Molly... ! »

Que pouvait-il lui dire? *Ma chère Molly, nous ne rentrerons jamais chez nous, si c'est à Malibu que tu penses?* Ou bien : *Ma chère Molly, tu ne comprends strictement rien à ce qui se passe?*

L'inutilité de chercher à lui faire entrevoir le tableau clair et précis qui était en son esprit. Ou n'importe quel tableau. Si elle ne pouvait se représenter d'elle-même la multitude infinie de fuyards qui sortaient à flots de Los Angeles, cherchant avec affolement une issue et un refuge, dévorant la substance de la campagne environnante selon un cercle qui s'élargissait sans cesse, emplissant, bloquant, submergeant chaque hôtel, pension de famille, maison meublée ou particulière où ils parvenaient à s'infiltrer, pratiquant une surenchère désespérée sur toutes choses jusqu'à ce que le chaos qu'ils apportaient avec eux ne pût plus être distingué de celui qu'ils fuyaient — si elle ne pouvait se représenter cela instantanément et automatiquement, on aurait beau faire, elle ne comprendrait jamais la situation. Pas plus que ne pouvaient la comprendre les autres fugitifs désorientés, irrésolus et imprévoyants.

Donc, ma chère Molly : rien à dire.

Son silence ne pouvait qu'encourager son épouse à persévérer dans ses reproches.

— « David, est-ce que *vraiment* tu n'aurais *pas* l'intention de t'arrêter ? »

Etait-il nécessaire de lui répliquer : *Non, justement?* Il serra les lèvres encore plus fort et compara de nouveau les avantages de la Passe de San Marcos et ceux de la route qui longeait la côte. (« Il faut que je me décide maintenant. »)

« Pourtant , vois le temps qu'on perd ici, à attendre simplement que les voitures qui sont devant nous repartent. Ça suffirait. »

Pouvait-on la qualifier de stupide? Il pesa la question posément et équitablement sans cesser de guetter le moment où s'ébranlerait la masse solide des voitures dans laquelle il était pris. Le raisonnement de sa femme était admissible et logique si les lois de la physique et de la géométrie n'avaient plus cours. (Etait-ce bien cela : la physique et la géométrie? Un corps occupant deux positions différentes en même temps?) C'étaient les faits qui étaient illogiques — et non Molly. Molly n'était qu'exaspérante.

Quand ils furent à mi-chemin de Gaviota ou de Goleta — Mr. Jimmon ne pouvait jamais distinguer ces deux villes l'une de l'autre — sa prévoyance et son inflexible rigueur commencèrent à donner des résultats. Ceux qui avaient quitté Los Angeles sans préparatifs et sous l'effet de la panique ralentissaient ou se détachaient de la colonne pour se ravitailler en essence ou en huile, réparer des pneus, acheter des provisions, chercher des chambres où se reposer. Mais la limousine poursuivait méthodiquement son chemin.

Il se risqua à choisir l'ancienne route à la sortie de Santa Barbara. Le moindre accident en bloquerait les deux couloirs, mais si la chance voulait qu'il n'y en eût pas, il devancerait de loin les légions de voitures qui se traînaient sur la nouvelle route, plus large et plus droite. Il rencontrait maintenant des passages où il pouvait atteindre le 80 ; à un certain moment, il eut la joie de parcourir un kilomètre à 110.

Mais l'insubordination qui couvait autour de lui menaçait de donner naissance à une explosion commune.

— « Vraiment, je... » commença Molly, qui dédaigna cette entrée en matières pour une autre plus ferme. « David, je ne comprends pas comment tu peux être égoïste et incompréhensif à ce point. »

Mr. Jimmon sentit se gonfler les veines de son front, mais c'était une de ces rages qui ne se voient pas.

— « Ecoute, papa, est-ce qu'un arrêt de dix minutes aurait des conséquences catastrophiques? » demanda Erika.

— « Monomanie, » murmura Jir. « Idée fixe. Comme Hitler. »

— « Je veux mon chien ! » brailla Wendell. « Espèce de vieux tueur de chiens ! »

— « N'as-tu jamais entendu parler d'accumulation de... » Erika avait gardé, pour lui parler, un ton raisonnable; il pourrait sûrement, elle, l'amener à comprendre. « N'as-tu jamais entendu parler d'accumulation de... » Quel était le mot? Il avait dans l'esprit l'image d'une boule de neige descendant une pente. « Oh ! et puis à quoi bon? »

L'ancienne route rejoignait la nouvelle ; une fois encore, la limousine s'emboîta dans la colonne de véhicules comme une pièce de marqueterie. Mr. Jimmon, encore sous le coup de la griserie qu'il avait éprouvée à rouler librement — ou presque — à 110, se trouva emprisonné dans un cortège qui n'avançait plus qu'à 60. Il se raisonna : « Garde ton calme ; tu n'y peux rien. Tu as besoin de tout ton sang-froid et de toute ton énergie. Probablement des accidents par-devant. » (Puis, retrouvant un motif de satisfaction : « Si je n'avais pas employé la bonne tactique là-bas, nous nous serions trouvés avec ceux qui marchaient à 40. A 40 en s'arrêtant sans cesse. »)

— « C'est effrayant, » s'exclama Molly. « J'en viendrais à croire que Jir a raison et que tu as perdu la tête. »

Mr. Jimmon sourit. C'était la première fois que Molly témoignait ouvertement d'un manque de loyauté devant les enfants, ou qu'elle prenait leur parti en leur présence. Elle apparaissait sous son véritable jour. Elle cédait sous la pression. Non pas la pression des événements ; par son incroyable attitude à Santa Barbara, elle avait démontré son incapacité à en saisir la portée. Seule la pression sur sa vessie était en cause.

— « Il est sans aucun doute que lorsqu'ils vivront leurs derniers instants, ceux qui sont restés derrière pourront se consoler à l'idée qu'ils n'ont pas perdu la tête, eux. » La phrase sortit parfaitement formée, sans aucune de ces pauses fâcheuses ou de ces « euh » et « hum » intercalés qui étaient capables, il le savait, hélas ! par expérience, de gâcher les reparties les plus cinglantes.

— « Oh ! la fin justifie toujours les moyens pour ceux qui voient les choses comme ça. »

— « Est-ce qu'ils empêchent aussi les gens...? »

— « Ça suffit, Jir ! »

On pouvait faire crédit à Molly pour retomber sans tarder dans son

hypocrisie fondamentale ; la réaction automatique — l'esprit de Mr. Jimmon saisit à propos l'expression « réflexes conditionnés » — à l'excitant habituel. Elle avait pris explicitement position contre le bon sens de son mari, mais son code rigide — *honore ton père ; repasse la rayonne à l'envers ; fais-toi inscrire et vote ; évite les scènes ; sers toujours du vin blanc avec le poisson ; ne réemploie jamais un domestique congédié* — substituait aussitôt la formule stéréotypée à la réponse spontanée. Dix-sept ans de cela !...

La route s'éloignait de l'océan. Elle s'enfonça en serpentant à l'intérieur des terres et se mit à monter pendant plusieurs kilomètres au cours desquels la vitesse décrut encore. Puis elle s'élargit tout à coup en une grande route à quatre voies de circulation, avec une séparation au milieu. Sans hésiter, Mr. Jimmon s'engagea à rebours dans la voie descendante. Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté Rambla Catalina, son pied écrasa l'accélérateur et, avec un soupir de soulagement, la limousine bondit et se mit à dévorer l'espace à une vitesse qui plongea Mr. Jimmon dans le ravissement.

Improvisation et tactique encore. Et, il le reconnaissait volontiers, l'exemple hardi de ceux qui, le matin, avaient fait de même au départ de Malibu. Maintenant, par la force de l'habitude, les autres voitures se tenaient sur la voie montante, bien qu'il n'y eût aucune circulation sur l'autre voie, en direction du sud. Timidité, routine, inertie. Ils ne mettraient pas longtemps à s'apercevoir, tout confus, qu'il n'y avait ni trafic ni police de la route pour les empêcher de rouler sur cette piste déserte, mais ils seraient des kilomètres et des kilomètres avant de rencontrer une jonction transversale pour pouvoir passer d'un côté à l'autre. D'ici-là, il aurait, lui, atteint la section relativement décongestionnée.

— « C'est dangereux, David. »

Obéir aux lois. *Défense de fumer. Défense de marcher sur le gazon. Veuillez vérifier votre tenue avant de sortir. Les contrevenants seront... Il est interdit de cueillir des fleurs sauvages et de toucher aux arbustes. Stationnement limité à quarante-cinq minutes. Défense de...*

Elle n'avait pas exprimé sa protestation sous la forme habituelle d'une question. Cette manière de faire eût-elle été plus irritante? *N'est-ce pas* dan*gereux,* Da-*vid?* Calme conclusion de Mr. Jimmon : aucune importance.

— « Pas le moment de s'embarrasser de subtilités, » fit Jir d'un ton léger.

Mr. Jimmon s'efforça de se remémorer Jir enfant. Tous les romans bon marché qu'il avait lus du temps où ses lectures comprenaient tout sauf « *Time* » et le « *New Yorker* », tous les films qu'il avait vus avant d'avoir un poste de télévision, prescrivaient toujours de se reporter ainsi au passé pour trouver des motifs de consolation dans le présent. S'il pouvait se rappeler David Alonzo Jimmon junior à six mois, petit être faible et adorable, peut-être parviendrait-il à trouver Jir plus acceptable en découvrant de l'un quelques traces ténues dans l'autre?

Mais s'il lui était facile de faire défiler en détail les mois interminables, écœurants et angoissants de cette première grossesse (avait-il réellement *craint* de la perdre?) il était totalement incapable de recréer l'apparence de son premier-né avant l'âge de... Ce devait être à six ans que Jir avait emmené promener sa jeune sœur et qu'il l'avait perdue. (Molly l'avait-elle autorisé? Il ne l'avait jamais su exactement.) Erika n'avait été retrouvée qu'au bout de quatre heures.

Un hurlement modulé de sirènes envahit et détruisit ses pensées. Bon Dieu !... La pression de son pied sur la pédale se relâcha tandis qu'il obliquait sur la droite, le respect enraciné de l'autorité remontant simultanément à la surface.

— « Je te l'avais dit que ce n'était pas prudent ! Tu veux donc tous nous tuer ? »

Surgies du sommet de la côte, devant eux, deux motos fonçaient à leur rencontre en pétaradant, précédant une longue file de véhicules divers, voitures de pompiers et ambulances principalement, avec, de place en place, des camions militaires uniformément vert olive. La caravane chevauchait la ligne blanche de séparation, une roue dans chaque couloir de la voie descendante. Mr. Jimmon serra sur la droite du plus qu'il put ; la limousine occupait encore trop de place pour permettre le libre passage de la ruée motorisée si celle-ci n'y mettait du sien.

En voyant les policemen écarter largement les genoux et les coudes sur leurs motocyclettes. Mr. Jimmon ne put s'empêcher de penser à des sauterelles. Celui qui roulait à l'intérieur piquait droit sur l'aile gauche de la limousine ; un instant, Mr. Jimmon ferma les yeux, dessinant mentalement le trajet rectiligne du bolide, le voyant déjà découper son passage dans la carapace de tôle, bondir légèrement sur ses pneus et continuer sans plus s'émouvoir. Il rouvrit les yeux pour voir l'autre motard passer en trombe, tournant la tête dans sa direction, la bouche déformée par un rictus de colère, tandis que celui qui venait droit sur lui stoppait dans un froissement de pneus.

— « Ce coup-là, on n'y coupe pas, » dit Wendell, triomphant méchamment.

Un père d'une époque révolue, un de ces horribles exemples offerts à la réprobation des parents modernes, aurait allongé le bras et se serait soulagé en gratifiant sa progéniture d'une bonne gifle. Mr. Jimmon se borna à couper les gaz.

Le policeman dédaigna d'exécuter le numéro habituel, inquiétant à souhait, qui eût consisté à descendre de sa machine avec une lenteur calculée et à marcher sur sa victime d'un pas de plus en plus menaçant. Au lieu de cela, il mit prestement pied à terre et couvrit les quelques mètres qui le séparaient de Mr. Jimmon d'un pas parfaitement naturel.

Ses yeux étaient abrités derrière d'énormes lunettes et son visage mal rasé était enduit d'une couche de poussière.

— « Votre permis ! »

Mr. Jimmon comprit ce qu'il disait, mais les sirènes et le grondement

continuel du convoi empêchaient le son de sa voix de lui parvenir. De nouveau, le policeman dérogea à la coutume ; il ne s'empara pas de la carte qui lui était tendue pour l'examiner d'un air incrédule avant de tirer son carnet et son crayon, mais rédigea immédiatement le procès-verbal, jetant les yeux par intervalles sur le document que Mr. Jimmon tenait à la main.

Cependant, le dernier véhicule passa avant que le policeman eût présenté le papier par la portière en réclamant une signature.

— « Faites demi-tour jusqu'à la jonction et continuez du bon côté, » ordonna-t-il sèchement, remettant son carnet dans sa poche et boutonnant rapidement sa vareuse.

Mr. Jimmon fit oui de la tête. Le représentant de l'autorité hésita, comme s'il attendait une vague excuse. Mr. Jimmon ne dit rien.

— « N'essayez pas de tricher, » dit le policeman par-dessus son épaule. « Faites demi-tour jusqu'à la jonction et continuez du bon côté. »

Il courut presque jusqu'à sa moto et démarra dans un fracas assourdissant, tournant la tête au passage avec un dernier regard farouche, sirène mugissante. Mr. Jimmon attendit que sa silhouette ne fût plus qu'une tache minuscule dans le rétroviseur, puis il mit le moteur en marche.

— « Tu vas perdre plus de temps que tu n'en as gagné, » commenta Jir.

Mr. Jimmon jeta encore un coup d'œil au rétroviseur, démarra et passa en seconde.

— « David ! » s'écria Molly horrifiée, « tu ne fais *pas* demi-tour ! »

— « Docilité ! » murmura Mr. Jimmon entre ses dents.

— « Papa, ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça, » dit Jir d'un ton sentencieux.

Pour toute réponse. Mr. Jimmon appuya sur l'accélérateur avec rage. La route absolument vide s'étendait devant lui, comme douée d'un pouvoir hypnotique. A quelques centaines de mètres sur leur droite, ils apercevaient la voie montante encombrée de véhicules qui progressaient dans la même direction qu'eux comme un cortège de fourmis. L'air souleva le procès-verbal posé sur les genoux de Mr. Jimmon et le fit tomber sur le plancher de la voiture. Erika se pencha en avant et le ramassa.

— « Jette-le, » ordonna Mr. Jimmon.

Molly sursauta.

— « Tu as perdu la raison? »

— « Tu es stupide, » déclara calmement Mr. Jimmon. « Pourquoi garderais-je ce bout de papier? »

— « Ce n'est pas ce que tu as dit au flic. » Jir se moquait ouvertement à présent.

— « J'aurais aussi bien pu le lui dire, si j'avais voulu gaspiller ma salive. Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une famille si stupide? »

— « Il y a peut-être du vrai dans cette théorie de l'hérédité, après tout. »

Si Jir avait prononcé ces mots à haute voix, réfléchit Mr. Jimmon, ils auraient pu passer pour une repartie domestique normale, assez méchante peut-être, assurément juvénile et usée, mais non pas provocante. Murmurés, à peine perceptibles, ils avaient la résonance d'un défi caractérisé. Il avait lu qu'aux temps lointains de la préhistoire, quand les jeunes gens prenaient conscience de leur force, ils cherchaient à anéantir l'autorité du Patriarche et à usurper sa place. Ils devaient sans nul doute pousser un grognement ou un cri préliminaire en guise de défi. Ils n'étaient pas très intelligents, mais leurs actes découlaient d'un plan. Un plan que Jir suivait apparemment.

Soulagé d'avoir placé Jir dans un cadre approprié en le reportant à l'âge du Néanderthal, Mr. Jimmon poursuivit :

— « Aucun de vous ne semble avoir la moindre initiative, ni la moindre disposition à comprendre la réalité. Contraventions, policemen, juges, jurys n'ont plus de signification. Il n'y a plus de lois hormis la loi de survie. »

— « Est-ce que tu ne dramatises pas, David? » Molly adoptait délibérément le ton supérieur d'une grande personne s'adressant à un enfant agité.

— « Avec quel accent vengeur tu as fait cette énumération, papa ! » dit Erika, mais il sentit qu'il n'y avait pas de méchanceté dans sa raillerie.

— « Tu veux dire qu'on est libre de faire ce qu'on veut maintenant? Tuer les gens? Voler des autos et tout? » demanda Wendell.

— « Voilà, David ! Tu vois? »

« *Oui,* je vois. Mieux que toi. Un petit sauvage. Le voilà, le plan. A quoi ressemblera Wendell — à quoi ressembleront les milliers d'autres Wendell (car il serait injuste de supposer que Molly, l'hérédité qu'elle transmet et l'influence maternelle qu'elle exerce sont uniques en leur genre) — après six mois d'anarchie? Ou après six ans?

» Des survivants, oui. Et ce sera à peu près tout : des sauvages nus, primitifs, féroces, superstitieux. Wendell sait lire et écrire (mais pas avec la même facilité que moi ou ceux de ma génération à son âge) ; combien de temps gardera-t-il en mémoire les bribes de connaissances qui lui ont été communiquées par des méthodes d'enseignement révolutionnaires? »

Et Jir? Avec détachement, Mr. Jimmon envisagea le sort de Jir. A la différence de Wendell, qui s'adapterait aux conditions nouvelles, Jir tournerait mal d'une autre façon. Les valeurs qu'il reconnaissait, c'était la télévision, les flirts de collège, les bandes dessinées des quotidiens, et par l'habitude acquise la loi et l'ordre. Une fois libéré des contraintes de la civilisation, il aurait devant lui un bref avenir plein de viols et de pillages qui prendrait fin quand il tomberait victime d'un autre adolescent ou d'un gang ayant les mêmes tendances.

Molly, elle, se désagrégerait moralement et ne survivrait pas longtemps.

Erika...

La limousine filait à toute allure sur la route à peu près libre. Comme ils venaient de dépasser une voie de jonction, ils n'étaient plus seuls sur la piste descendante, mais même sur la piste montante la circulation devenait moins dense.

Avec une détermination farouche, Mr. Jimmon se promit de préserver chez Erika tout ce qu'elle avait reçu de la civilisation. Il lui enseignerait tout ce qu'il connaissait (y compris les affaires d'assurances?) Ah! si seulement il était homme de science, maintenant — non pas un homme de science dans le genre de Dan Davisson, dont les spéculations abstraites semblaient tendre uniquement à préparer la voie à une nouvelle méthode de destruction, mais un... Franklin? Jefferson? Watt?

La protéger jour et nuit contre les réfugiés qui rôderaient sur les collines au sud de Monterey. Utilisées à bon escient — et il veillerait à ce que lui seul les utilisât — les munitions pour les fusils dureraient des années. Quand elles seraient épuisées — dans l'hypothèse que les morceaux épars d'un monde acharné à se détruire ne se recolleraient pas par miracle pour offrir un endroit où retourner — il resterait les deux arcs de chasse dont les flèches terminées par une pointe en acier pouvaient arrêter un homme aussi facilement qu'un daim ou un lion d'Amérique. Il se souvint d'avoir longtemps hésité, quand il avait commencé ses préparatifs en vue de l'*Evénement*, sur le nombre d'arcs à commander, calculant leur poids et leur encombrement par rapport à tous les autres biens précieux et décidant finalement que deux était le nombre minimum satisfaisant. L'idée qu'Erika était la seule autre personne de la famille à qui l'on pût confier un arc avait dû être présente dans son subconscient durant tout ce temps.

— « Il y aura des gens, » dit-il avec un accent posé et solennel, s'adressant non pas à Wendell, dont la question était restée loin derrière, flottant dans l'air empuanti d'essence et d'huile d'un vallon couvert de chênes, mais à une assistance plus nombreuse et impalpable, « il y aura des gens pour penser que parce qu'il n'y a plus ni loi ni système pénal... »

— « Tu es tout simplement grotesque! » Il ne l'avait jamais entendue prendre un ton aussi vif devant les enfants. « Tout ça parce qu'il y en a eu *une* sur Los Angeles... »

— « Et sur Pittsburgh. »

— « D'accord, et sur Pittsburgh. Ce qui ne signifie pas que les Etats-Unis se soient effondrés et que toute la population fuie éperdument pour se mettre en sûreté. »

— « Pour l'instant,» ajouta Mr. Jimmon d'un ton ferme. « Pour l'instant. Crois-tu qu'ils vont s'en tenir à Los Angeles et Pittsburgh et laisser debout Gary et Seattle? Ou même New-York et Chicago? Ou crois-tu que Washington va demander l'armistice tant qu'il restera le moindre signe de vie organisée dans le pays? »

— « Nous les exterminerons avant, » dit Jir avec force, blessé dans ses sentiments patriotiques. Wendell l'appuya du « tac-tac-tac » d'une mitrailleuse imaginaire.

— « Admettons. Mais il nous en coûtera jusqu'à notre dernier souffle. Quoi qu'il en soit, il faudra des années, à supposer que je vive assez longtemps pour en être le témoin, avant qu'une société stable soit rétablie... »

— « David, tu déraisonnes. »

— « Rétablie, » répéta-t-il. « Et c'est pour cela qu'il y aura beaucoup de gens pour croire que la mise en sommeil des lois et le manque d'autorité équivalent à la liberté de tuer les gens et de voler des autos « et tout ». La force brutale et la ruse seront les seuls moyens dont on disposera pour assurer sa conservation personnelle. C'est pourquoi j'ai choisi un endroit où j'ai pensé qu'il serait plus facile qu'autre part de survivre ; non seulement parce que le gibier et le poisson abondent dans les bois et les cours d'eau, mais aussi parce qu'il est éloigné de toute grande voie de communication et peu susceptible d'être repéré par beaucoup. »

— « Je voudrais bien que tu cesses de ruminer cette idée insensée. Tu es quand même un peu vieux et un peu empâté pour jouer au trappeur. Même étant jeune, tu n'étais guère le type de garçon endurci par la vie au grand air. »

« Non, » pensa Mr. Jimmon, « j'étais le type de la poire. Je serais arrivé à quelque chose si j'étais resté à la banque, mais tu as fait comme ces putains qui attendrissent le juge en exhibant leur ventre plein. Les affaires d'assurances, c'était tout de suite un gain suffisant pour te permettre de quitter ton emploi, d'avoir Jir et une maison à ton goût. Au lieu de te débarrasser du gosse selon mes conseils. Empâté, *empâté !* Tu crois donc que ta maigreur est si tentante? »

Il se domina et dit tout haut :

— « Nous avons déjà discuté de tout cela il y a des mois. La constitution physique n'a rien à voir là-dedans ; ce qui importe, c'est de sauver sa peau. »

— « Ridicule. Parfaitement ridicule. Les gens bien placés, qui *en* connaissent les effets... Il était peut-être prudent de quitter Malibu pendant quelques jours ou même quelques semaines. Et il est peut-être raisonnable de se tenir loin des grandes agglomérations. Mais une petite ville ou un village, ou même un de ces ranches où on prend des pensionnaires... »

— « Oh ! m'man, tu étais d'accord. Tu le sais bien. Qu'est-ce qui te prend alors? Pourquoi gâcher le plaisir? »

— « Je veux aller tuer des lapins et des ours comme papa a dit, » insista Wendell.

Erika ne disait rien, mais Mr. Jimmon sentait que sa sympathie lui était acquise ; l'approbation de Jir était spécieuse. Dégoûté, il délibéra pour savoir s'il valait la peine de reprendre une fois encore toute la discussion, de faire remarquer que ce qu'affirmait Molly était à la rigueur concevable dans les deux Dakotas ou dans les Appalaches (1),

(1) C'est-à-dire à l'extrémité opposée du continent par rapport au lieu du récit.

mais n'était guère applicable en un quelconque des points accessibles aux réfugiés de la côte du Pacifique. Il avait expliqué tout cela bien des fois, ainsi que surtout l'impossibilité quasi certaine de trouver à se procurer assez d'essence pour les emmener dans une des zones relativement sûres. C'est pourquoi ils étaient tombés d'accord pour choisir comme seule destination logique la région au sud de Monterey, sur la Grande Route numéro 1 traversant la Californie.

Une voiture isolée qui venait à sa rencontre, filant vers le sud dans son bon droit, interrompit le fil de ses pensées. « Ou c'est un maboul ou une affaire importante l'appelle par là, » conclut-il. La voiure le croisa avec un coup de klaxon réprobateur, serrant la bordure droite de la route.

Comme ils traversaient Buellton, il fut de nouveau invité avec véhémence à faire halte à un poste d'essence. Il reconnut intérieurement qu'il pourrait s'arrêter dix ou quinze minutes sans que sa stratégie eût à en souffrir, puisqu'ils devaient se trouver maintenant tout à fait en tête de l'exode ; devant eux la circulation était à peine plus intense qu'en temps normal. Cependant, à force de se sentir continuellement contrecarré, sans aucune raison valable, estimait-il, il en était arrivé à un tel état d'irritation qu'il était prêt à s'imposer personnellement une gêne inutile afin de leur infliger une plus longue attente. A vrai dire, sa propre gêne était atténuée par le fait qu'il savait que cette attente était superflue, que lui seul en était responsable et qu'elle constituait une punition méritée, encore que bien légère.

— « Nous nous arrêterons à l'entrée de Santa Maria, » dit-il. « J'y ferai de l'essence. »

Il triomphait ; sa prévoyance, ses calculs, sa tactique portaient leurs fruits. A moins d'une panne mécanique peu probable (la limousine familiale était en parfait état de marche) ou d'un accident (et le plus grand danger en était certainement passé), leur salut était maintenant à peu près assuré. Pour la première fois, il se permit de considérer à quel point le projet qu'il avait formé était chimérique et rocambolesque à l'origine. Comme doit l'être toute tentative d'échapper au sort réservé à la multitude. La masse docile périt ; l'individu obstiné (mais intelligent) survit.

A son triomphe s'ajoutait une extension de sa vision prophétique de la vie après leur arrivée à destination. Il avait pris soin de ne pas charger la voiture à la limite de sa capacité en y entassant des objets d'une utilité provisoire ; il n'y avait pas dedans de tente, de conserves fines, de sacs de couchage, de lanternes, de bougies ni d'autres articles de camping à mi-chemin entre la vie urbaine et la vie nomade. Mais par contre, outre les armes, attirails et ustensiles, il y avait en miniature la « liste des objets indispensables sur une île déserte » : balles et cartouches, appâts, hameçons, filets, lignes et crins, briquets à silex, graines, pièges, aiguilles et fil, brochures du gouvernement sur le séchage et le tannage des peaux, sur les moyens de reconnaître les racines et les champignons comestibles, limes, clous, une provision judicieusement constituée des médicaments les plus usuels. Une paire de jumelles pour repérer les

intrus. Pas de café, de sucre ni de farine ; ils commenceraient à vivre tout de suite comme il leur faudrait vivre au bout d'un mois environ de toute façon, en faisant appel à cette bonne vieille faculté de débrouillardise à demi oubliée.

— « Débrouillardise, » dit-il tout haut.

— « Quoi ? »

— « Rien. Rien. »

— « Je persiste à penser que tu aurais dû faire un effort pour toucher Pearl et Dan. »

— « Le téléphone était coupé, maman. »

— « Momentanément, Erika. Tu sais fort bien que les lignes ont été jetées à terre maintes fois auparavant et qu'il ne faut jamais plus d'une demi-heure avant qu'elles soient remises en service. »

— « Maman, Dan Davisson est parfaitement capable de se tirer d'embarras sans l'aide de personne. »

Mr. Jimmon opposa au reste de la conversation une barrière si efficace qu'il ne sut pas si elle se poursuivait ou non. Il bannit ce sujet d'intense préoccupation en s'appliquant uniquement à conduire, à faire de la vitesse et à calculer les gains de temps réalisables. Et au plus profond de lui-même, complètement détaché de tout ce qui l'entourait, il examinait et s'émerveillait.

Erika. Ce ton de grande personne, froid et inflexible. Presque indulgent, mais si totalement dépourvu de passion. On aurait pu penser qu'exaspérée par la stupidité de Molly, elle aurait répondu avec impatience ou gardé le silence.

Maman. Jamais, si loin qu'il se souvînt, les enfants ne l'avaient appelée autrement que « m'man ». Ce « *maman* » supposait... oh ! il supposait une multitude de choses. Des rapports d'une nature entièrement nouvelle, pour commencer. Des rapports caractérisés par de la réserve, un respect de commande, l'absence d'émotion. Le reste du cordon ombilical, noirci et desséché, s'était détaché sans douleur.

Elle ne s'était pas fatiguée à discuter au sujet du téléphone ou à lui faire remarquer l'abîme qui séparait « auparavant » de « maintenant ». Elle n'avait même pas essayé d'attaquer le refus de plus en plus net de Molly d'accepter la réalité. Elle avait été... *indulgente.*

Pas d' « oncle Dan », parenté de fantaisie à admettre sur une intonation puérile, mais un coup frappé directement (perçant la façade de « *Pearl et* ») et rétablissant les distances (*quand j'étais une enfant, peut-être... mais maintenant je me suis défaite des enfantillages*) — richesse de l'affirmation implicite. *Ah ! oui, maman, nous connaissons tous la faiblesse et la vanité qui méritent indulgence, nous te pardonnons tes constantes recommandations, mais, maman, malgré toute notre déférence, nous nous refusons à participer plus longtemps aux désirs nostalgiques d'amour ressentis sur le tard.* On en aurait presque éprouvé de la pitié pour Molly.

...désirs nostalgiques d'amour ressentis sur le tard...

...*nostalgiques*...

Métaphoriquement, Mr. Jimmon se redressa soudain. Le fait qu'il se tenait déjà physiquement le buste droit n'en rendit pas la transition moins brusque, pour invisible qu'elle fût. Les désirs nostalgiques d'amour évoquaient — pouvaient évoquer — le souvenir de quelque chose de plus que la simple coquetterie. Molly et Dan...

Tout s'accordait si bien qu'il était impossible de rejeter l'idée comme invraisemblable. Les jeunes amoureux impécunieux, sacrifiant tout à la carrière de Dan, comprenant que le mariage était hors de question (il n'avait jamais mis en doute la sagacité de Molly ; quant au manque de sens pratique de Dan, eh bien, il n'était pas nécessairement uniforme : Dan avait eu assez de sens pratique pour épouser Pearl et l'argent de Pearl), pouvaient très bien avoir renoncé...

Ou n'avoir nullement renoncé?

Mr. Jimmon sourit ; cette pensée ne le troublait pas. *Coucou! Coucou!* Comme c'était vulgaire et absurde. Supposer que Jir ne fût pas de lui, mais de Dan? Considération réconfortante.

A regret, il admit l'obstacle insurmontable du respect de Molly pour les convenances. Jir était bien né de ses œuvres. Mais n'existait-il pas une vieille superstition au sujet de l'image présente dans l'esprit de la femme au moment de la conception? Ainsi, il était fondé à considérer que Jir n'était pas de lui. Non plus que Wendy, d'ailleurs. Seule Erika, par suite de quelque accident... Mr. Jimmon se sentit l'esprit libre et le cœur léger.

— « Je prendrai de l'essence au prochain poste, » fit-il sur le ton d'un communiqué.

— « Le prochain qui ait une salle de repos bien tenue, » rectifia Molly.

Invincible. La Mère dans tout ce qu'elle a de plus organique, utilisant les hommes pour satisfaire ses desseins : reproduction, salles de repos bien tenues, nourriture, fredaines, maison de campagne. « La banque était ma vie ; j'aurais pu aller loin, mais : *Voyons, David... ils te paient moins que le portier! C'est ridicule.* Et : *Je ne comprends pas pourquoi tu hésites ; ce n'est pas comme s'il s'agissait d'un travail entièrement différent.* »

Non. Pas différent. Simplement plus rémunérateur. Pourquoi n'avait-elle pas dit à Dan Davisson de se faire comptable ; c'était le même genre de travail, simplement plus rémunérateur? Peut-être l'avait-elle fait et Dan s'était-il révélé moins sensible aux défis lancés à son amour-propre. Ou moins docile. Ou plus ferme dans ses intentions? Mr. Jimmon analysa son orgueil à fond et avec objectivité sans éprouver le moindre pincement de jalousie rétrospective. Rien de tout cela n'avait plus d'importance maintenant. Et n'en avait plus depuis des années, admit-il.

Deux collines serrées l'une contre l'autre engloutirent le soleil. Il caressa l'idée de regagner la voie montante maintenant qu'elle était dégagée et qu'il rencontrait de temps à autre des voitures filant vers le sud. Avant qu'il se fût décidé, les deux voies se rejoignirent.

— « J'espère que tu n'envisages pas de nous faire passer la nuit dans quelque horrible *motel* (1), » dit Molly. « Je veux un bain convenable et un bon dîner. »

Passer la nuit. Bain. Dîner. De nouveau, des phrases se formèrent calmement dans son cerveau, mais pour être aussitôt disloquées, pulvérisées par l'incroyable, la monumentale stupidité de... Comment lui dire : *Il est absolument essentiel de continuer à rouler jusqu'à ce que nous arrivions là-bas?* Alors que les concepts d' « absolu », d' « essentiel » lui étaient étrangers? Ma chère Molly, je...

— « Non, » dit-il, allumant les phares.

Wendy, il le savait, serait le prochain à faire des histoires. Jusqu'au moment où il voudrait bien s'endormir. S'il s'endormait. Jir était probablement occupé à comparer les agréments relatifs d'un voyage de nuit et d'un arrêt dans une ville inconnue. Sa voix se ferait bientôt entendre.

Les lumières du magasin auquel était adjoint un poste d'essence, en bordure de la route, brillaient sans efficacité, illuminant vivement la façade en stuc émaillé pour laisser les pompes dans l'obscurité. Avalant le regret d'avoir à capituler finalement devant les besoins mécaniques et humains, ce qui entraînait la perte d'une position difficilement conquise, et relâchant, bien que pour un temps très court, la tension tenace qui lui avait fait surmonter jusqu'à ce point toutes les circonstances défavorables, il arrêta la limousine devant les pompes et coupa le moteur. A peu près la moitié du chemin — la plus mauvaise moitié, de beaucoup — d'ici le but de leur voyage. Pas si mal que ça.

Avec raideur et dignité, Molly ouvrit sa portière et dit :

— « Il ne me viendrait certainement pas à l'idée d'appeler cela un poste d'essence *bien tenu.* » Elle attendit un moment, gardant la main sur la portière comme si elle espérait recevoir une réponse.

— « Tu parles d'une boîte ! » s'exclama Wendell, se dégageant avec difficulté pour mettre pied à terre.

— « Qu'est-ce que ça peut te foutre? » demanda Jir. « Tu le sais bien, *ce n'est pas le moment de faire des chichis.* »

Il passa devant sa mère qui se dirigeait lentement vers la zone d'ombre.

— « Erika, » commença Mr. Jimmon presque dans un murmure.

— « Oui, papa? »

— « Oh !... ça ne fait rien. Plus tard. »

Il n'était pas tout à fait sûr lui-même de ce qu'il avait voulu lui dire, de la nature du message exclusif et urgent qu'il avait à lui communiquer. Sans raison particulière, il alluma la lampe intérieure et jeta un coup d'œil sur la cargaison dont le parfait arrimage n'avait pas souffert. Puis il descendit de voiture.

Pas d'employé en vue, mais la maison n'était sûrement pas fermée. Pas avec les lumières allumées et les tuyaux à essence tout prêts. Il

---

(1) Les *motels* (contraction de « *motorist's hotel* ») sont des groupes de pavillons avec confort et garage individuel, situés au bord des routes et permettant aux automobilistes de faire étape en dehors des villes.

s'étira et, d'un pas lent, goûtant la douleur confortable que ses muscles lui causaient en reprenant leur élasticité, il se dirigea vers la grossière cabane marquée HOMMES. « Molly, » pensa-t-il, « doit être furieuse. »

Quand il revint, un homme était appuyé contre la voiture.

— « Donnez-lui à boire, » dit plaisamment Mr. Jimmon, « et vérifiez l'huile et l'eau. »

L'homme ne fit pas un mouvement.

— « Ce sera cinq dollars le gallon, » dit-il. Mr. Jimmon crut remarquer que sa voix, mal assurée, tremblait.

— « Ça ne prend pas. J'ai suffisamment de tickets. »

— « O.K. » Sa nervosité avait disparu pour faire place à une violence mauvaise. « Mâchez-les et crachez-les dans votre réservoir. Vous verrez jusqu'où vous pourrez rouler avec. »

La situation n'avait rien pour surprendre. A vrai dire, Mr. Jimmon pensa avec satisfaction qu'elle devait être autrement plus grave plus près de Los Angeles et que cet extorqueur se montrerait encore plus féroce pour ceux qui viendraient le supplier quand son stock d'essence commencerait à s'épuiser.

— « Ecoutez-moi, » dit-il, et il y avait dans sa voix un accent raisonnable plutôt qu'irrité, « nous ne sommes pas encore à sec. J'en ai assez pour aller jusqu'à Santa Maria, et même jusqu'à San Luis Obispo. »

— « O.K. Allez-y, alors. C'est pas moi qui vous en empêche. »

— « Ecoutez. Je comprends votre point de vue. Vous avez le droit de faire un bénéfice malgré les ordonnances des ronds-de-cuir du gouvernement. »

La nervosité de l'homme reparut dans ses paroles.

— « Dites voir, pourquoi est-ce que vous continuez pas? Il manque pas d'autres distributeurs d'essence sur la route. »

L'intraitable filou. Mr. Jimmon se piquait au jeu. Il avait eu la ferme intention de marchander, d'offrir deux dollars par gallon, voire de menacer avec le pistolet qui se trouvait dans le compartiment à gants. Maintenant, le simple fait de protester lui semblait mesquin. A quoi servirait l'argent désormais?

— « C'est bon, » dit-il. « Je vous paye cinq dollars le gallon. »

L'autre ne se décidait toujours pas à bouger.

— « D'avance, » dit-il simplement.

Pour la première fois, Mr. Jimmon éprouva de la contrariété : il perdait du temps.

— « Comment diable puis-je vous payer d'avance alors que je ne sais pas combien de gallons il faudra pour faire le plein? »

L'homme haussa les épaules.

« Tenez, voilà ce que je vais faire, » reprit Mr. Jimmon. « Je vais vous payer chaque gallon au fur et à mesure que vous le pomperez. A l'avance. » Il exhiba une poignée de billets ; la majeure partie de son argent se trouvait dans son portefeuille, mais il avait mis dans sa poche les billets d'usage courant. Il en tendit un de cinq dollars. « Versez le premier gallon par terre ou dans un bidon si vous en avez un. »

— « Qu'est-ce que ça veut dire? »

(« Pourquoi le lui dirais-je? Pour lui donner des idées? Comme s'il n'en avait pas déjà suffisamment. »)

— « Traitez-moi d'excentrique si vous voulez, » dit-il. « Je ne veux pas du premier gallon sorti de la pompe. Qu'est-ce que cela peut vous faire? C'est cinq dollars que vous encaissez de toute façon. »

Un instant, Mr. Jimmon pensa que l'homme allait refuser et il éprouva une nouvelle admiration pour sa propre prévoyance. Puis l'homme sortit de derrière le distributeur un bidon plat dans lequel il introduisit l'extrémité flexible du tuyau. Mr. Jimmon lui remit le billet ; l'homme tourna la manivelle dans un sens puis aussitôt en sens inverse — c'était une pompe d'un modèle ancien, Mr. Jimmon n'en avait pas vu de semblable depuis des années — puis il enleva du récipient l'orifice du tuyau d'où coulait un mince filet de liquide.

— « Minute, » dit Mr. Jimmon.

Il plongea prestement et délicatement deux doigts dans le goulot du bidon et les porta à ses narines. C'était bien de l'essence et non de l'eau. Il tendit un billet de cinq dollars.

— « Commencez à remplir. »

Jir et Wendell émergèrent de la pénombre.

— « On ne pourrait pas s'arrêter dans une ville où il y ait du cinéma ce soir? »

La manivelle tourna, une tige garnie de dents se souleva et redescendit, l'essence gargouilla dans le réservoir. Cinéma, pensa Mr. Jimmon, tendant un autre billet ; cinéma, salles de repos, bains, restaurants. Presser le citron avec la crainte qu'une scène n'éclate et que la bienséance n'en souffre. Dans une rêverie surréaliste, il se vit écrasé sous les roues dentées, tandis que Molly tournait la manivelle et versait sa substance dans un Jir et un Wendell insatiables. Il tendit de nouveau un billet à l'homme.

Douze gallons avaient été pompés dans le réservoir quand Molly reparut.

— « Vous avez le téléphone ici? » demanda Mr. Jimmon d'un ton indifférent. Il connaissait la réponse pour l'avoir vue sur la plaque émaillée bleue qui n'était pas tout à fait perdue parmi d'autres moins solides célébrant les mérites de boissons gazeuses et de cigarettes.

— « Vous voulez appeler les flics? » L'homme continuait néanmoins de pomper.

— « Non. Savez-vous si les lignes avec Los Angeles fonctionnent encore? » Il lui mit dans la main un autre billet.

— « Comment est-ce que je pourrais le savoir? »

Mr. Jimmon fit signe à sa femme de passer de l'autre côté de la voiture, de manière à être hors de vue. Rapidement, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance, il tira le contenu de son portefeuille. Les deux cents billets de cent dollars faisaient un matelas impressionnant.

— « Mets ça dans ton sac, » dit-il. « Je te dirai pourquoi plus tard.

En attendant, pourquoi n'essaierais-tu pas d'avoir Pearl et Dan au téléphone? Voir si ça marche chez eux au cas où ils seraient restés? »

Il devina l'expression perplexe peinte sur son visage. « Vas-y, » dit-il avec insistance. « Nous avons une minute devant nous, pendant qu'il vérifie l'huile. »

Il crut discerner un peu d'indécision dans la démarche de Molly quand elle se dirigea vers la boutique. Erika se joignit à ses frères. Le réservoir émit un glouglou ; de l'essence se répandit sur le ciment.

— « Ça doit y être. »

Sortant soudain de son inertie, l'homme raccrocha le tuyau et revissa le capuchon du réservoir avec des gestes rapides. Mr. Jimmon avait déjà relevé le capot. L'homme envoya une giclée d'eau dans le radiateur, tira la jauge d'huile, l'essuya, la replongea dans le liquide, la regarda à la lumière en louchant légèrement et annonça :

— « Ça va pour l'huile. »

— « Parfait, » dit Mr. Jimmon. « Monte, Erika. »

La lumière diffuse éclaira le visage de sa fille. Une fois de plus, la maturité et l'assurance que reflétait ce visage le frappèrent. Erika survivrait — et, il en avait la certitude, pas comme une sauvage. L'homme se mit à essuyer le pare-brise.

— « Oh ! Jir, » dit négligemment Mr. Jimmon, « va donc voir si ta mère peut avoir sa communication. Dis-lui que nous l'attendrons. »

— « Oh ! zut ! Je ne vois pas pourquoi il faut toujours que je... »

— « Et demande-lui d'acheter deux boîtes de chocolats à la crème s'ils en ont. Wendell, va avec Jir, veux-tu? »

Les deux garçons disparurent à l'intérieur. Il se mit au volant et referma doucement sa portière. Starter. Le moteur tourna sans un bruit. Comme il appuyait sur la pédale d'embrayage et passait en première, il lui sembla qu'Erika à ses côtés se tournait vers lui avec un regard alarmé. Quand la voiture eut démarré, il n'en douta plus.

— « Ne t'inquiète pas, Erika, » prononça-t-il. « Je t'expliquerai, plus tard. »

Il allait en avoir tout le temps.

Vous lirez le mois prochain dans « Fiction » : « Les nouveaux jours », *récit complémentaire de celui-ci.*



La disparition d'Honoré Subrac

par GUILLAUME APOLLINAIRE

Le conte fantastique que vous allez lire est extrait de « L'hérésiarque et Cie », *recueil d'étranges histoires qui est un des meilleurs ouvrages en prose d'Apollinaire, et où nous avons déjà sélectionné naguère cette remarquable nouvelle criminelle qu'est* « Le matelot d'Amsterdam » (1). *Nous signalons à nos lecteurs la belle réédition qu'en a faite il y a un an le Club Français du Livre, avec une préface et des notes de Pascal Pia. Les quelques lignes reproduites ci-dessous sont tirées de la présentation du livre dans* « Liens », *bulletin de ce Club (numéro de décembre* 1954).

Carrousel fantastique, comme seul pouvait l'écrire le poète de « *Calligrammes* », il y a bien autre chose dans ces étranges récits que les caprices d'un cosmopolitisme bariolé ; derrière la verroterie dont se parent les héros d'Apollinaire, s'ouvrent à qui veut bien les voir des chemins inconnus qui mènent au plus profond de cette âme inquiète. Sans vouloir invoquer ici le pesant appareil de la psychanalyse, il faut convenir que « *L'hérésiarque* » ouvre de saisissants aperçus sur l'univers intérieur de Guillaume Apollinaire.

On trouve ici, presque à l'état brut, les matériaux qui serviront à édifier cette œuvre à nulle autre pareille : le mystère malsain des rêveries de Byzance, les inquiétudes d'un catholicisme décadent, la nostalgie d'un judaïsme où résonnent encore les appels obscurs de la Kabbale, les reflets troubles des vieux mythes rhénans et le souffle sauvage des chants qui courent sur les plaines de Hongrie ; c'est l'essence même de la magie apollinairienne qui pénètre toutes ces pages.

Cauchemars, récits fantastiques, « philtres de phantase », comme les appelait lui-même Apollinaire, tous ces morceaux d'une truculence extraordinaire, où la gauloiserie côtoie la féerie et le satanisme, évoquent les meilleures pages d'Hoffmann, de Villiers de l'Isle-Adam, de Barbey d'Aurevilly et d'Edgar Poe, et frappent par leur style d'une rigueur et d'une pureté rares.



(1) Voir « *Mystère-Magazine* » n° 75.

En dépit des recherches les plus minutieuses, la police n'est pas arrivée à élucider le mystère de la disparition d'Honoré Subrac.

Il était mon ami, et comme je connaissais la vérité sur son cas, je me fis un devoir de mettre la justice au courant de ce qui s'était passé. Le juge qui recueillit mes déclarations prit avec moi, après avoir écouté mon récit, un ton de politesse si épouvantée que je n'eus aucune peine à comprendre qu'il me prenait pour un fou. Je le lui dis. Il devint plus poli encore, puis, se levant, il me poussa vers la porte, et je vis son greffier, debout, les poings serrés, prêt à sauter sur moi si je faisais le forcené.

Je n'insistai pas. Le cas d'Honoré Subrac est, en effet, si étrange que la vérité paraît incroyable. On a appris par les récits des journaux que Subrac passait pour un original. L'hiver comme l'été, il n'était vêtu que d'une houppelande et n'avait aux pieds que des pantoufles. Il était fort riche, et comme sa tenue m'étonnait, je lui en demandai un jour la raison :

— « C'est pour être plus vite dévêtu, en cas de nécessité, » me répondit-il. « Au demeurant, on s'accoutume vite à sortir peu vêtu. On se passe fort bien de linge, de bas et de chapeau. Je vis ainsi depuis l'âge de vingt-cinq ans et je n'ai jamais été malade. »

Ces paroles, au lieu de m'éclairer, aiguisèrent ma curiosité.

« Pourquoi donc, » pensai-je, « Honoré Subrac a-t-il besoin de se dévêtir si vite? »

Et je faisais un grand nombre de suppositions...

* * *

Une nuit que je rentrais chez moi — il pouvait être une heure, une heure un quart — j'entendis mon nom prononcé à voix basse. Il me parut venir de la muraille que je frôlais. Je m'arrêtai, désagréablement surpris.

— « N'y a-t-il plus personne dans la rue? » reprit la voix. « C'est moi, Honoré Subrac. »

— « Où êtes-vous donc? » m'écriai-je, en regardant de tous côtés sans parvenir à me faire une idée de l'endroit où mon ami pouvait se cacher.

Je découvris seulement sa fameuse houppelande gisant sur le trottoir, à côté de ses non moins fameuses pantoufles.

« Voilà un cas, » pensai-je, « où la nécessité a forcé Honoré Subrac à se dévêtir en un clin d'œil. Je vais enfin connaître un beau mystère. »

Et je dis à haute voix :

— « La rue est déserte, cher ami, vous pouvez apparaître. »

Brusquement, Honoré Subrac se détacha en quelque sorte de la muraille contre laquelle je ne l'avais pas aperçu. Il était complètement nu et, avant tout, il s'empara de sa houppelande qu'il endossa et boutonna le plus vite qu'il put. Il se chaussa ensuite et, délibérément, me parla en m'accompagnant jusqu'à ma porte.

— « Vous avez été étonné ! » dit-il, « mais vous comprenez maintenant la raison pour laquelle je m'habille avec tant de bizarrerie. Et cependant vous n'avez pas compris comment j'ai pu échapper aussi complètement à vos regards. C'est bien simple. Il ne faut voir là qu'un phénomène de mimétisme... La nature est une bonne mère. Elle a départi à ceux de ses enfants que des dangers menacent, et qui sont trop faibles pour se défendre, le don de se confondre avec ce qui les entoure... Mais vous connaissez tout cela. Vous savez que les papillons ressemblent aux fleurs, que certains insectes sont semblables à des feuilles, que le caméléon peut prendre la couleur qui le dissimule le mieux, que le lièvre polaire est devenu blanc comme les glaciales contrées où, couard autant que celui de nos guérets, il détale presque invisible.

C'est ainsi que ces faibles animaux échappent à leurs ennemis par une ingéniosité instinctive qui modifie leur aspect.

Et moi, qu'un ennemi poursuit sans cesse, moi, qui suis peureux et qui me sens incapable de me défendre dans une lutte, je suis semblable à ces bêtes : je me confonds à volonté et par terreur avec le milieu ambiant.

J'ai exercé pour la première fois cette faculté instinctive, il y a un certain nombre d'années déjà. J'avais vingt-cinq ans et, généralement, les femmes me trouvaient avenant et bien fait. L'une d'elles, qui était mariée, me témoigna tant d'amitié que je ne sus point résister. Fatale liaison !... Une nuit, j'étais chez ma maîtresse. Son mari, soi-disant, était parti pour plusieurs jours. Nous étions nus comme des divinités, lorsque la porte s'ouvrit soudain, et le mari apparut un revolver à la main. Ma terreur fut indicible, et je n'eus qu'une envie, lâche que j'étais et que je suis encore : celle de disparaître. M'adossant au mur, je souhaitai me confondre avec lui. Et l'événement imprévu se réalisa aussitôt. Je devins de la couleur du papier de tenture, et mes membres, s'aplatissant dans un étirement volontaire et inconcevable, il me parut que je faisais corps avec le mur et que personne désormais ne me voyait. C'était vrai. Le mari me cherchait pour me faire mourir. Il m'avait vu, et il était impossible que je me fusse enfui. Il devint comme un fou, et, tournant sa rage contre sa femme, il la tua sauvagement en lui tirant six coups de revolver dans la tête. Il s'en alla ensuite, pleurant désespérément. Après son départ, instinctivement, mon corps reprit sa forme normale et sa couleur naturelle. Je m'habillai, et parvins à m'en aller avant que personne fût venu... Cette bienheureuse faculté, qui ressortit au mimétisme, je l'ai conservée depuis. Le mari, ne m'ayant pas tué, a consacré son existence à l'accomplissement de cette tâche. Il me poursuit depuis longtemps à travers le monde, et je pensais lui avoir échappé en venant habiter à Paris. Mais j'ai aperçu cet homme, quelques instants avant votre passage. La terreur me faisait claquer les dents. Je n'ai eu que le temps de me dévêtir et de me confondre avec la muraille. Il a passé près de moi, regardant curieusement cette houppelande et ces pantoufles abandonnées sur le trottoir. Vous voyez combien j'ai raison de m'habiller sommairement. Ma faculté mimétique ne pourrait pas s'exercer si j'étais vêtu

comme tout le monde. Je ne pourrais pas me déshabiller assez vite pour échapper à mon bourreau, et il importe, avant tout, que je sois nu, afin que mes vêtements, aplatis contre la muraille, ne rendent pas inutile ma disparition défensive. »

Je félicitai Subrac d'une faculté dont j'avais les preuves et que je lui enviais...

***

Les jours suivants, je ne pensai qu'à cela et je me surprenais, à tout propos, tendant ma volonté dans le but de modifier ma forme et ma couleur. Je tentai de me changer en autobus, en tour Eiffel, en Académicien, en gagnant du gros lot. Mes efforts furent vains. Je n'y étais pas. Ma volonté n'avait pas assez de force, et puis il me manquait cette sainte terreur, ce formidable danger qui avait réveillé les instincts d'Honoré Subrac...

Je ne l'avais point vu depuis quelque temps, lorsqu'un jour il arriva, affolé :

— « Cet homme, mon ennemi, » me dit-il, « me guette partout. J'ai pu lui échapper trois fois en exerçant ma faculté, mais j'ai peur, j'ai peur, cher ami. »

Je vis qu'il avait maigri, mais je me gardai de le lui dire.

— « Il ne vous reste qu'une chose à faire, » déclarai-je. « Pour échapper à un ennemi aussi impitoyable, partez ! Cachez-vous dans un village. Laissez-moi le soin de vos affaires et dirigez-vous vers la gare la plus proche. »

Il me serra la main en disant :

— « Accompagnez-moi, je vous en supplie, j'ai peur ! »

***

Dans la rue, nous marchâmes en silence. Honoré Subrac tournait constamment la tête, d'un air inquiet. Tout à coup, il poussa un cri et se mit à fuir en se débarrassant de sa houppelande et de ses pantoufles. Et je vis qu'un homme arrivait derrière nous en courant. J'essayai de l'arrêter. Mais il m'échappa. Il tenait un revolver qu'il braquait dans la direction d'Honoré Subrac. Celui-ci venait d'atteindre un long mur de caserne et disparut comme par enchantement.

L'homme au revolver s'arrêta stupéfait, poussant une exclamation de rage, et, comme pour se venger du mur qui semblait lui avoir ravi sa victime, il déchargea son revolver sur le point où Honoré Subrac avait disparu. Il s'en alla ensuite, en courant...

Des gens se rassemblèrent, des sergents de ville vinrent les disperser. Alors, j'appelai mon ami. Mais il ne me répondit pas.

Je tâtai la muraille, *elle était encore tiède ;* et je remarquai que, des six balles de revolver, trois avaient frappé à la hauteur *d'un cœur d'homme,* tandis que les autres avaient éraflé le plâtre plus haut, là où il me sembla distinguer vaguement, vaguement, les contours d'un visage.

Les Cloches Chantantes

(*The Singing Bell*)

par ISAAC ASIMOV

Après Ray Bradbury, Fredric Brown et Clifford D. Simak, voici un autre grand nom de la « science-fiction » américaine au sommaire de « Fiction *». Isaac Asimov est un des plus féconds, un des plus riches en imagination, un des plus prodigues en talent parmi les meilleurs auteurs du genre. Les lecteurs français ont pu le juger par «* Cailloux dans le ciel *» (« Rayon Fantastique »), un bon roman, anticonformiste par le choix de son héros, attrayant par son thème, mais qui n'a pas l'envergure et la classe des meilleurs Asimov. Deux autres romans plus « commerciaux » ont été traduits de lui, mais sous un autre nom, car le prolifique Asimov emploie un pseudonyme pour la partie de sa production destinée au plus large public. Il s'agit de «* Sur la planète rouge *» (Fleuve Noir) et de «* La bataille des astres *» (Presses de la Cité), signés « Paul French ». Ils appartiennent à la catégorie de ce que notre critique des livres de S. F. nomme « westerns de l'espace », mais même dans ce genre facile, Asimov fait montre d'un métier bien séduisant* (1).

Cet auteur éclectique a traité la « science-fiction » dans tous ses domaines, entre autres dans celui, expérimenté avec passion par de nombreux américains, de la S. F. à structure policière. *Mêler deux formes littéraires aussi fameuses, et en apparence aussi incompatibles, que S. F. et roman policier est une gageure qui devait tenter des écrivains amateurs de prouesses. L'un d'eux s'en est même fait une spécialité : c'est Alfred Bester, dont le fameux roman «* L'homme démoli *» va enfin paraître chez Denoël (« Présence du Futur ») et de qui «* Fiction *» publiera le mois prochain un extraordinaire récit dont le titre seul est un programme :* « L'androïde assassin ». *Incidemment, aussi, nous rappellerons que «* Mystère-Magazine *», avant encore l'introduction de la S. F. en France, avait déjà publié deux nouvelles à thème policier et contexte d'anticipation* (2).

Isaac Asimov, pour lui, a réussi la fusion presque parfaite des deux genres dans son roman de 1954 « Caves of steel *» (paru malheureusement en feuilleton seulement, dans une revue voisine de la nôtre, sous le titre «* Les villes d'acier *»). Mais il a voulu pousser encore plus loin la difficulté, et maintenant, dans la première d'une série d'histoires dont nos lecteurs auront l'exclusivité, il tente une formule*

---

(1) Le second de ces romans est d'ailleurs en fait un « *juvenile book* », s'adressant à des lecteurs adolescents.

(2) Voir « *Mystère-Magazine* » n° 53 : « *Le président des Etats-Unis, détective* » par H. F. Heard ; n° 62 : « *La dernière enquête de Bela Joad* » par Fredric Brown.

inédite jusqu'à présent : la nouvelle policière inversée *de « science-fiction » ! Rappelons brièvement la méthode de l'histoire policière inversée, en citant son créateur R. Austin Freeman lui-même : « La première partie est une description minutieuse et détaillée du crime. Le lecteur a vu commettre celui-ci, il sait tout du criminel et est en possession de tous les faits. Il semblerait qu'il n'y ait plus rien à raconter. Et cependant la seconde partie, qui décrit l'enquête à propos du crime, continue à tenir le lecteur en haleine. Car si tous les faits étaient connus, ce qu'ils* prouvaient *restait à être établi. »*

Austin Freeman inaugura cette méthode singulière en publiant, en 1912, les révolutionnaires exploits de son héros le Dr Thorndyke, dans le recueil « The singing bone ». *Depuis, son plus brillant disciple est resté Roy Vickers, dont les enquêtes du « Service des Affaires Classées » passionnent depuis des années les lecteurs de* « Mystère-Magazine ». *Ceux qui, parmi ces derniers, nous lisent, vont retrouver dans les grandes lignes chez Asimov l'équivalent « science-fiction » d'une histoire de Vickers, où l'astuce n'est pas de savoir* « qui *est l'assassin », mais* « comment *il sera démasqué » — grâce à un indice à la portée de tous les lecteurs. Mais le procédé d'Asimov est plus rusé encore que ceux de Freeman et de Vickers, car il joue le « jeu S.F. », et la clé de son énigme est un indice qui ne peut exister que* seulement *dans le futur... tout en étant susceptible, cependant, d'être interprété par chaque lecteur sur la base de la science d'aujourd'hui !*

Voici donc « Les Cloches Chantantes » *(dont le titre américain est un hommage analogique au recueil d'Austin Freeman). Vous y ferez la connaissance du Dr Wendell Urth, extraterrologiste et détective, dans la première de ses enquêtes. Elle nous met l'eau à la bouche pour l'avenir !*



I

Louis Peyton n'avait jamais exposé en public les méthodes grâce auxquelles il avait triomphé de la police de la Terre en une douzaine d'assauts de ruse et de bluff, tandis que la psychosonde le menaçait sans cesse et qu'il trouvait chaque fois le moyen de l'esquiver. C'eût été absurde, évidemment, mais il lui arrivait pourtant, à ses moments de détente, de caresser l'idée de rédiger un testament à n'ouvrir qu'après son décès, lequel ferait bien comprendre que ses succès répétés étaient dûs, non à la chance, mais à son habileté.

Dans ce testament, il aurait pu affirmer : « Il est impossible de créer un schéma de vie artificiel en vue de camoufler un crime sans qu'il

conserve dans une certaine mesure l'empreinte de son créateur. Il vaut donc mieux rechercher dans les événements eux-mêmes un schéma préexistant et y adapter ses actes. »

Ce fut sur la base de ce principe que Peyton dressa les plans de l'assassinat d'Albert Cornwell.

Cornwell, revendeur sans envergure d'objets dérobés, accosta pour la première fois Peyton à la table pour une personne que ce dernier se faisait régulièrement réserver chez Grinnell. Le complet bleu de Cornwell semblait avoir un éclat particulier, son visage ridé un sourire spécial et sa terne moustache un hérissement insolite.

— « Mr. Peyton, » dit-il en abordant son futur assassin sans la moindre appréhension de l'au-delà, « je suis heureux de vous rencontrer enfin. J'en avais presque abandonné l'espoir, en vérité, presque abandonné l'espoir. »

Peyton, qui n'aimait guère être dérangé quand il lisait son journal en prenant son dessert chez Grinnell, lui répondit :

— « Si vous avez une affaire à me proposer, Cornwell, vous savez où me trouver. Elle peut attendre. »

Peyton avait dépassé la quarantaine et ses cheveux n'avaient plus leur noirceur de naguère, mais il conservait un dos droit, une allure jeune, des yeux sombres et une voix d'autant plus tranchante qu'elle avait eu une longue pratique.

— « Pas celle-ci, Mr. Peyton, » fit Cornwell, « pas celle-ci. Je connais une cachette... une cachette de... vous savez bien. » Son index droit s'agita doucement comme un marteau qui frapperait quelque chose d'invisible, et sa main gauche se porta un instant en cornet à son oreille.

Peyton tourna la page de son journal encore un peu humide, fraîchement sorti du télé-distributeur, le replia et demanda :

— « Des Cloches Chantantes? »

— « Oh ! chut, Mr. Peyton ! » murmura Cornwell, angoissé.

Peyton lui dit : « Suivez-moi. »

Ils se promenèrent dans le parc. C'était encore une des maximes de Peyton que pour s'assurer le secret, rien ne valait une conversation en plein air, à voix basse. N'importe quel local peut être soumis à la radio-écoute, mais personne n'avait encore trouvé le moyen de radio-écouter la voûte des cieux.

Cornwell murmura : « Une cachette de Cloches Chantantes ; une cachette où sont *entassées* des Cloches Chantantes. A l'état brut, mais d'une parfaite beauté, Mr. Peyton. »

— « Vous les avez vues vous-même? »

— « Non, mais j'ai parlé à quelqu'un qui les avait vues. Il avait des preuves suffisantes pour me convaincre. Il y en a suffisamment pour nous permettre à vous et à moi de prendre notre retraite dans l'opulence. Dans une opulence absolue, Mr. Peyton. »

— « Qui était cette autre personne? »

Une lueur rusée illumina le visage de Cornwell, comme celle d'une

torche fumeuse, l'estompant plutôt qu'elle ne le révélait en lui conférant un aspect visqueux et répugnant.

— « Cet homme était un écumeur de Lune qui avait une méthode particulière pour découvrir les Cloches au flanc des cratères. Je ne connais pas son procédé ; il ne me l'a jamais expliqué. Mais il en a ramassé par douzaines, les a cachées sur la Lune, puis est revenu sur la Terre pour prendre ses dispositions en vue de leur écoulement. »

— « Et il est mort, j'imagine? »

— « Oui. Un accident tout à fait surprenant, Mr. Peyton. Il est tombé d'une certaine hauteur. C'est navrant. Bien entendu, son activité sur la Lune était tout à fait illégale. Le Dominion se montre très dur envers les chercheurs de Cloches non accrédités. Aussi était-ce peut-être un juste châtiment, après tout... De toute façon, c'est moi qui ai sa carte. »

Peyton, le visage calme et indifférent, reprit :

— « Je ne tiens nullement à connaître les détails de votre petite transaction. Ce que je désire savoir, c'est pourquoi vous vous adressez à moi. »

— « Eh bien, en résumé, il y en a suffisamment pour nous deux, Mr. Peyton, et nous pouvons nous partager la tâche. De mon côté, je connais l'emplacement de la cachette et je puis me procurer un astronef. Quant à vous... »

— « Oui? »

— « Vous savez piloter un astronef et vous avez des relations tout à fait appropriées pour écouler les Cloches. Ce qui constitue une répartition très légitime du travail, Mr. Peyton. Ne le trouvez-vous pas, voyons? »

Peyton réfléchit au schéma de son existence — le schéma déjà construit — et l'affaire lui parut s'y adapter.

— « Nous partirons pour la Lune le 10 août, » dit-il.

Cornwell s'immobilisa et s'écria : « Mais, Mr. Peyton! Nous ne sommes encore qu'en avril! »

Peyton maintint son allure et Cornwell dut se hâter de le rattraper. « Vous m'entendez, Mr. Peyton? »

— « Le 10 août. Je me mettrai en rapport avec vous au moment voulu et je vous dirai où faire amener votre astronef. Ne tentez pas de me revoir en personne d'ici là. Au revoir, Cornwell. »

— « Moitié-moitié? » s'enquit Cornwell.

— « Tout à fait d'accord, » répondit Peyton, « adieu. »

Peyton poursuivit seul sa promenade et scruta de nouveau le schéma qui réglait le rythme de son existence. A l'âge de vingt-sept ans, il avait acheté un lopin de terre dans les Montagnes Rocheuses, où quelque propriétaire des temps révolus s'était fait construire une maison conçue comme un abri contre la menace de guerre atomique, deux siècles auparavant — ces guerres qui, en définitive, n'avaient jamais eu lieu. La maison subsistait néanmoins comme un monument élevé au désir de survivre d'un être saisi de frayeur.

Elle était bâtie d'acier et de ciment, en un lieu aussi isolé qu'il était possible sur la Terre, très haut au-dessus du niveau de la mer, et protégée de presque tous les côtés par des pics montagneux encore plus altiers. Elle était munie d'un générateur autonome, l'eau lui était fournie par les torrents de montagne. Dans ses chambres froides on aurait pu suspendre à l'aise une dizaine de quartiers de bœuf, et la cave était équipée, à l'instar d'une forteresse, de tout un arsenal d'armements destinés à maintenir à distance les hordes affamées en proie à la panique... qui ne s'étaient jamais présentées. Elle disposait de son propre système de climatisation, capable de nettoyer et de purifier l'air jusqu'à ce que toute impureté, *à l'exception* toutefois de la radio-activité (ô fragilité des choses humaines !) en eût été exclue.

C'est dans cette antique maison que Peyton avait passé le mois d'août de toutes les années consécutives de sa vie d'éternel célibataire. Il en avait éliminé les moyens de communication, la télévision et le télédistributeur de journaux. Il avait fait installer une clôture à champ électrique autour de sa propriété et laissé subsister, à l'endroit où la clôture franchissait l'unique sentier qui serpentait à travers les montagnes, un mécanisme de signalisation à courte distance, relié à la maison.

Pendant un mois, chaque année, il pouvait ainsi vivre totalement seul. Personne ne le voyait, personne ne pouvait parvenir jusqu'à lui. Dans cette solitude absolue, il pouvait jouir des seules vacances qu'il appréciât après onze mois de relations avec une humanité envers laquelle il n'éprouvait guère que froid mépris.

Même la police (Peyton sourit) était au courant de son observance du rite du mois d'août. Une fois même, il avait préféré forfaire sa caution et risquer la psychosonde plutôt que de s'en priver.

Peyton songea à un nouvel axiome suscpetible de trouver place dans son testament : rien ne confère mieux l'apparence de l'innocence que l'absence triomphale de tout alibi.

Le 30 juillet, comme le 30 juillet de toutes les autres années, Louis Peyton quitta New-York à 9 heures 15 du matin, par le strato-réacteur à gravité compensée, et arriva à Denver à 12 heures 30. Il y déjeuna et prit à 1 heure 45 l'aérobus à gravité semi-compensée jusqu'à Hump's Point, d'où Sam Leibman l'emmena dans son antique voiture à roues (à gravité totale !) sur la piste qui grimpait jusqu'en bordure de sa propriété. Sam Leibman accepta d'un air grave son habituel pourboire de dix dollars et porta la main à son chapeau comme il le faisait, tous les 30 juillet, depuis quinze ans.

Le 31 juillet, comme le 31 juillet de toutes les années, Peyton retourna à Hump's Point dans son aéro-jeep à gravité compensée et passa commande au Magasin Général de Hump's Point de toutes les fournitures dont il aurait besoin au cours du mois. Cette commande n'avait rien d'insolite. Elle était pratiquement identique aux commandes antérieures.

MacIntyre, le directeur du Magasin, vérifia soigneusement la liste,

la transmit à l'Entrepôt Central (District des Montagnes) de Denver, et toute la commande arriva en moins d'une heure, par la radiation porteuse de matière. Peyton, aidé de MacIntyre, chargea ses approvisionnements à bord de son aéro-jeep, laissa son traditionnel pourboire de dix dollars et retourna chez lui.

Le 1er août, à 12 heures 1 minute, le champ d'énergie ceinturant sa propriété était rétabli à pleine puissance et Peyton se trouvait plongé dans l'isolement.

Alors, le schéma habituel se modifia. De propos délibéré, il s'accorda huit jours. Pendant cette période, il détruisit lentement et méticuleusement juste ce qu'il fallait de ses provisions pour couvrir les besoins de tout le mois d'août. Il utilisa à cet effet les chambres de dépoussiérage qui tenaient lieu de vide-ordures dans la maison. Elles étaient d'un médèle perfectionné et permettaient de réduire toutes matières, y compris les métaux et les silices, en une poussière moléculaire, impalpable et impossible à déceler. L'énergie superflue dégagée par l'opération se trouva absorbée par le cours d'eau de montagne qui traversait la propriété. La température de l'eau s'éleva de cinq degrés au-dessus de la normale pendant une semaine.

Le 9 août, son aéro-jeep le transporta en un point du Wyoming où l'attendaient Albert Cornwell et l'astronef. L'astronef en lui-même constituait un point faible, évidemment, puisque des hommes étaient intervenus pour le vendre, et d'autres pour le transporter et aider à le mettre en état de marche. Cependant, tous ces hommes même ne permettaient de remonter qu'à Cornwell, et Cornwell, songea Peyton (avec un pâle sourire sur ses lèvres froides), ce serait pour ainsi dire un point final. Un point tout ce qu'il y avait de final.

Le 10 août, l'astronef, avec Peyton aux commandes et Cornwell (avec sa carte) comme passager, quitta le sol terrestre. Le champ d'annulation de gravité était excellent. A pleine puissance, le poids de l'astronef se réduisait à moins de trente grammes. Les micropiles débitaient leur énergie efficacement et silencieusement. Sans une flamme, sans un bruit, l'engin s'éleva dans l'atmosphère, s'amenuisa jusqu'à n'être plus qu'un point et disparut.

Il était fort improbable qu'il y eût eu des témoins de l'envol. En réalité, il n'y en eut point.

*
* *

Deux journées dans l'espace ; et à présent, deux semaines sur la Lune. Presque d'instinct, Peyton avait, dès l'abord, tenu compte de ces deux semaines. Il ne se faisait aucune illusion quant à la qualité des cartes bricolées par des non-spécialistes de la cartographie. Peut-être pouvaient-elles servir à la personne même qui les dessinait, car celle-ci avait l'avantage de s'appuyer sur ses souvenirs. Mais aux yeux d'un étranger, elles ne pouvaient guère constituer autre chose qu'un cryptogramme.

Ce ne fut qu'après l'envol que Cornwell montra la carte à Peyton pour la première fois. Il eut un sourire obséquieux.

— « Après tout, Monsieur, c'était mon seul atout. »

— « L'avez-vous vérifiée par rapport aux cartes de la Lune? »

— « Je ne saurais trop comment m'y prendre, Mr. Peyton. Je m'en rapporte à vous. »

Peyton le regarda froidement en lui rendant la carte. Le seul point précis qu'elle indiquait, c'était le cratère de Tycho, emplacement de la ville souterraine de Luna City.

D'un point de vue particulier au moins, l'astronomie était en leur faveur. Tycho se trouvait pour le moment sur la face éclairée de la Lune. Cela signifiait que les fusées de patrouille auraient moins de chance de se trouver dans les parages, et qu'eux-mêmes risqueraient moins d'être découverts.

Peyton abattit l'astronef en un atterrissage rapide et dangereux au sein des ténèbres froides mais sûres, dans l'ombre intérieure d'un cratère. Le soleil avait dépassé le zénith et par conséquent l'ombre ne risquait pas de raccourcir.

Cornwell fit grise mine.

— « Mon Dieu, mon Dieu, Mr. Peyton. Nous ne pouvons pourtant pas nous livrer à des recherches en plein jour ! »

— « Le jour lunaire n'est pas sans fin, » dit sèchement Peyton. « Il reste encore à peu près une centaine d'heures de soleil. Ce temps nous servira à nous acclimater et à rectifier la carte. »

La réponse se présenta promptement, mais elle était multiple. Peyton étudia les cartes lunaires maintes et maintes fois, prenant méticuleusement des mesures et s'efforçant de découvrir l'agglomération de cratères qu'indiquait ce dessin maladroit qui constituait la clef de... quoi?

Finalement, Peyton dit :

— « Le cratère que nous cherchons peut être l'un ou l'autre de ces trois-ci : GC-3, GC-5 et MT-10. »

— « Alors, que fait-on, Mr. Peyton? » demanda Cornwell, d'une voix inquiète.

— « Nous les essayons tous, » dit Peyton, « en commençant par le plus proche. »

La ligne terminatrice progressa et ils se trouvèrent dans l'ombre de la nuit. Par la suite, ils passèrent des moments de plus en plus longs à la surface de la Lune, pour s'habituer aux ténèbres et à l'éternel silence, à l'éclat dur des étoiles et à la frange de lumière que dessinait la Terre à la bordure du cratère, au-dessus d'eux. Leurs pas laissaient des empreintes profondes mais sans traits distinctifs dans la poussière sèche, immobile et immuable. Peyton les remarqua pour la première fois quand ils sortirent du cratère pour émerger dans la pleine clarté de la Terre protubérante. C'était le huitième jour depuis leur arrivée sur la Lune.

Le froid lunaire imposait chaque fois des limites à la durée de leur séjour hors de l'astronef. Cependant, jour après jour, ils parvenaient à

tenir plus longtemps. Dès le onzième jour après leur arrivée, ils avaient éliminé GC-5 en tant que cachette possible des Cloches Chantantes.

Au quinzième jour, le sang-froid de Peyton commençait à s'échauffer sous l'effet du désespoir. Il fallait que se soit GC-3. MT-10 était trop éloigné. Ils n'auraient pas le temps d'y parvenir et de l'explorer pour pouvoir encore retourner sur la Terre avant le 31 août.

En cette même quinzième journée, toutefois, le désespoir le quitta à jamais, car ils découvrirent les Cloches.

Elles n'étaient pas belles. C'étaient tout simplement des masses irrégulières de roc grisâtre, grosses comme les deux poings, vides à l'intérieur et légères comme des plumes sous la faible gravité de la Lune. Il y en avait deux douzaines et chacune d'elles, une fois soigneusement polie, se vendrait au moins cent mille dollars.

Précautionneusement, les mains pleines, ils transportèrent les Cloches dans l'astronef, les déposèrent soigneusement dans des copeaux d'emballage, puis retournèrent en chercher d'autres. Par trois fois, ils accomplirent le voyage dans les deux sens sur un terrain qui les aurait épuisés sur la Terre, mais qui, étant donné la gravité lilliputienne de la Lune, constituait à peine un obstacle.

Cornwell passa les dernières Cloches à Peyton qui les posa délicatement derrière l'écoutille externe.

— « Dégagez-les du passage, Mr. Peyton, » dit-il, de sa voix que la radio rendait brutale à l'oreille de son interlocuteur. « Je monte. »

Il s'accroupit pour accomplir un saut lent mais ample contre la gravité de la Lune, leva les yeux et s'immobilisa, pris de panique. Son visage, bien visible à travers la lusilite incurvée et dure de son casque, se figea en une ultime grimace de terreur :

— « Non, Mr. Peyton. Ne... »

Les doigts de Peyton se contractèrent sur la crosse du désintégrateur qu'il tenait. Il tira. Il y eut un éclair d'un éclat insoutenable et Cornwell ne fut plus qu'un débris humain sans vie, étalé parmi les restes d'un scaphandre, et moucheté de sang qui se congelait.

Peyton prit le temps de fixer sombrement le mort, mais cela ne dura qu'une seconde. Ensuite, il transporta les dernières Cloches dans les caisses spécialement aménagées, ôta son scaphandre, mit d'abord en circuit le champ d'annulation de gravité, puis les micropiles, et, virtuellement plus riche d'un million ou deux qu'il ne l'était deux semaines auparavant, entreprit le voyage de retour vers la Terre.

*
**

Le 29 août, l'astronef de Peyton s'abaissa silencieusement, la poupe la première, jusqu'à l'endroit du Wyoming d'où il avait pris son essor le 10 août. Le soin que Peyton avait apporté à choisir cet endroit n'était certes pas perdu. Son aéro-jeep était encore là, poussée à l'abri dans une faille profonde du terrain rocheux et tourmenté.

Il transporta une fois de plus les Cloches Chantantes, dans leurs

caisses, jusqu'au plus profond de la faille, et les recouvrit légèrement de terre. Il retourna ensuite à l'astronef pour ajuster les commandes et procéder aux derniers réglages. Il en ressortit, et deux minutes plus tard les appareils de navigation automatique se mirent en marche.

Avec une hâte silencieuse, l'astronef bondit à la verticale, semblant ensuite virer légèrement vers l'ouest, comme la Terre tournait au-dessous de lui. Peyton l'observa, en s'abritant les yeux de la main. A l'extrême limite de sa vision, il y eut un vif petit éclair, puis une faible tache nuageuse contre le bleu du ciel.

La bouche de Peyton se tordit en un sourire. Il avait bien calculé. Les bielles de sûreté au cadmium une fois tordues au point d'être inutilisables, l'énergie des micropiles avait dépassé le niveau de sécurité nécessaire au moteur et l'astronef s'était anéanti sous l'effet de la chaleur dégagée par l'explosion nucléaire qui s'en était suivie.

Vingt minutes après, il était de retour dans sa propriété. Il était fatigué et ses muscles le faisaient souffrir sous l'effet de la gravité terrestre. Il dormit bien.

Douze heures plus tard, au point du jour, la police arrivait chez lui.

II

L'homme qui avait ouvert la porte se joignit les mains sur la panse et inclina deux ou trois fois son visage souriant en signe d'accueil. Le visiteur qui entra, H. Seton Davenport, du Bureau d'Enquêtes de la Terre, jeta autour de lui un regard mal assuré.

La pièce où il avait pénétré était vaste et plongée dans une demi-obscurité, à l'exception de la visionneuse brillante braquée sur un fauteuil-bureau combiné. Les murs étaient recouverts de rangées de livres filmés. Une série de cartes de la Galaxie occupait un coin de la pièce et une Lentille Galactique luisait doucement sur son support, dans un autre coin.

— « Vous êtes bien le Dr. Wendell Urth ? » demanda Davenport, d'un ton qui faisait entendre qu'il avait du mal à le croire. Davenport était un homme trapu aux cheveux noirs, au nez mince et proéminent, avec une cicatrice en forme d'étoile sur une joue, à l'endroit où un fouet neuronique l'avait une fois frappé trop près.

— « C'est bien moi, » dit le Dr. Urth, d'une voix ténue, « et vous êtes l'inspecteur Davenport. »

L'inspecteur lui présenta sa carte et déclara :

— « L'université vous a recommandé à moi en qualité d'extraterrologiste. »

— « C'est ce que vous m'avez dit au téléphone, il y a une demi-heure, » répondit Urth, aimablement. Il avait les traits lourds, le nez comme un petit bouton, et ses yeux s'abritaient derrière des verres épais.

— « J'irai droit au but, Dr. Urth. Je présume que vous êtes allé sur la Lune... »

Le Dr. Urth, qui venait d'extirper une bouteille remplie d'un liquide

rougeâtre et deux verres tant soit peu poussiéreux de derrière une pile branlante de livres filmés, dit avec une brusquerie soudaine : « Je n'ai jamais mis les pieds sur la Lune, inspecteur ! Et je n'en ai nullement l'intention ! Les voyages dans l'espace, c'est de la folie. Je n'y crois pas. » Il reprit, d'un ton radouci : « Asseyez-vous, inspecteur, asseyez-vous. Et acceptez un verre. »

L'inspecteur Davenport obéit et reprit :

— « Mais vous êtes bien... »

— « Extraterrologiste? Oui. Je m'intéresse aux autres mondes... ce qui ne signifie pas que je doive m'y rendre. Grand Dieu, je ne suis pas forcé de voyager dans le temps pour devenir historien, non? » Il s'assit et son visage rond s'illumina de nouveau d'un large sourire. « Et maintenant, si vous me racontiez ce qui vous tracasse? »

— « Je suis venu vous consulter pour une affaire de meurtre, » dit l'inspecteur, les sourcils froncés.

— « De meurtre? En quoi suis-je mêlé à un meurtre? »

— « Dr. Urth, ce meurtre a été commis sur la Lune. »

— « C'est renversant ! »

— « C'est plus que renversant. C'est sans précédent, Dr. Urth. Depuis cinquante ans que le Dominion Lunaire a été fondé, il est arrivé que des astronefs fassent explosion et que des scaphandres spatiaux aient des fuites. Des hommes ont été grillés à mort sur la face exposée au soleil, d'autres congelés sur la face non éclairée, d'autres encore sont morts asphyxiés des deux côtés. Il y a même eu des morts par suite de chutes, ce qui, en tenant compte de la gravité lunaire, constitue vraiment un exploit. Mais pendant tout ce temps-là, pas un seul homme n'avait péri sur la Lune du fait de violences volontaires de la part d'un autre homme... jusqu'à maintenant. »

— « Comment le meurtre a-t-il été commis? » demanda Urth.

— « Avec un désintégrateur. Les autorités étaient sur les lieux en moins d'une heure, grâce à un concours favorable de circonstances. Un patrouilleur a remarqué un éclair lumineux à la surface de la Lune. Vous savez à quelle distance on peut percevoir une lueur contre la face sombre. Il a averti Luna City et a atterri. Il jure qu'en décrivant son orbite d'approche il a pu entrevoir dans la lumière réfléchie par la Terre un objet qui ressemblait à une fusée prenant son essor. Après avoir atterri, il a découvert un cadavre carbonisé et des empreintes de pas. »

— « Et cet éclair lumineux, » dit le Dr. Urth, « vous pensez que c'était la déflagration de l'arme? »

— « Sans aucun doute. Le cadavre était encore frais. Les parties internes du corps n'étaient pas encore congelées. Les empreintes de pas étaient celles de deux personnes différentes. Des mesures soigneusement prises ont permis d'établir que les traces se partagaient en deux groupes de dimensions différentes, ce qui suggère des bottes de pointure différente. Dans l'ensemble, elles aboutissaient aux cratères GC-3 et GC-5. Ce sont deux... »

— « Je suis au courant du code officiel de désignation des cratères lunaires, » fit le Dr. Urth avec aménité.

— « Heu... Enfin, on a relevé dans GC-3 des empreintes aboutissant à une fissure de la paroi du cratère, à l'intérieur de laquelle on a trouvé des débris de lave durcie. Les spectres de diffraction aux rayons X démontrent... »

— « Des Cloches Chantantes ! » coupa l'extraterrologiste d'une voix agitée. « Vous n'allez pas me dire que votre meurtre a pour mobile des Cloches Chantantes ! »

— « Et s'il en était ainsi? » demanda impassiblement Davenport.

— « Je possède une de ces Cloches. C'est une expédition universitaire qui l'a découverte et qui me l'a offerte pour me remercier de... Venez donc, Inspecteur, il faut que je vous la montre. »

Ils pénétrèrent dans une seconde pièce, plus vaste que la première, plus sombre encore et beaucoup plus encombrée. Davenport contempla avec étonnement la masse d'objets hétéroclites entassés les uns sur les autres, sans la moindre apparence d'ordre.

Il reconnut un petit morceau d' « émail bleu » de Mars, que certains esprits romanesques estimaient provenir de l'artisanat de Martiens éteints depuis longtemps ; une petite météorite ; un modèle réduit d'astronef primitif ; une bouteille cachetée remplie de liquide et étiquetée à la main « *Océan de Vénus* ».

D'un ton allègre, le Dr. Urth expliqua :

— « J'ai transformé toute ma maison en musée. C'est l'un des avantages de la vie de célibataire. Evidemment, je n'ai pas encore terminé l'aménagement. Un jour ou l'autre, quand je disposerai d'une semaine ou... »

Pendant un instant, il promena les yeux autour de lui, l'air intrigué, puis, se rappelant soudain ce qu'il cherchait, il poussa de côté une planche exposant le processus d'évolution des invertébrés marins qui constituaient les formes de vie les plus organisées sur Arcturus V et dit :

« La voici. Mais elle a une paille, malheureusement. »

La Cloche était suspendue par un mince fil métallique auquel elle était délicatement soudée. Il était évident qu'elle avait un défaut. Elle présentait une ligne de contraction vers son milieu, qui la faisait ressembler à deux petits globes solidement, mais imparfaitement, amalgamés. En dépit de quoi on l'avait amoureusement polie jusqu'à lui donner un sombre éclat, d'un gris atténué, un aspect velouté faiblement moucheté de trous, aspect que les laboratoires n'étaient jamais parvenus à imiter malgré tous leurs vains efforts en vue de fabriquer des Cloches synthétiques.

— « J'ai procédé à de nombreuses expériences, » dit le Dr. Urth, « avant de trouver un battant convenable. Une Cloche défectueuse est assez fantasque. Mais un os convient assez bien. J'en ai un ici... » (il montra quelque chose qui ressemblait à une cuiller épaisse et courte

façonnée dans une substance d'un blanc grisâtre) « que j'ai taillé dans un fémur de bœuf... Ecoutez. »

Avec une délicatesse surprenante, ses doigts boudinés tripotèrent la Cloche, à la recherche du point le plus favorable. Il l'ajusta, l'immobilisant méticuleusement. Puis, la laissant pendre librement, il abaissa le bout le plus épais de la cuiller d'os et en caressa doucement la Cloche.

C'était comme la musique d'un million de harpes résonnant à un kilomètre de distance. Le son s'enfla, diminua, puis reprit. Il ne venait d'aucun point spécifique. Il résonnait dans la tête, incroyablement doux, pathétique et frémissant à la fois.

Il mourut lentement et les deux hommes restèrent silencieux pendant une bonne minute.

— « Pas mal, hein? » fit le Dr. Urth qui, d'un geste de la main, fit balancer la Cloche au bout de son fil.

Davenport s'agita.

— « Attention ! Ne la cassez pas. »

La fragilité des bonnes Cloches Chantantes était proverbiale.

— « Les géologues prétendent que les Cloches ne sont que de la lave durcie à haute pression et englobant du vide, à l'exception de quelques petits fragments de pierre qui s'y déplacent librement. C'est ce qu'ils *prétendent*. Mais si ce n'est rien de plus, comment se fait-il que nous ne parvenions pas à reproduire le phénomène? D'autre part, une Cloche sans défaut ramènerait celle-ci au niveau d'un harmonica d'enfant. »

— « C'est exact, » dit Davenport, « et il n'y a pas une douzaine de personnes sur la Terre à posséder des Cloches sans défaut. Une centaine d'individus et d'institutions sont prêts à en acheter une à n'importe quel prix, sans poser de questions. Une certaine quantité de Cloches vaudrait bien la peine de commettre un meurtre. »

L'extraterrologiste se tourna vers Davenport et, d'un index boudiné, remonta ses lunettes sur son nez insignifiant.

— « Je n'ai pas oublié votre histoire de crime. Je vous en prie, continuez. »

— « Une phrase suffira : je connais l'identité du meurtrier. »

Ils avaient regagné leurs fauteuils dans la bibliothèque et le Dr. Urth avait recroisé les mains sur son abdomen proéminent.

— « Vraiment? Dans ce cas, vous ne sauriez avoir de difficulté, inspecteur. »

— « Savoir et prouver sont choses différentes, Dr. Urth. Malheureusement, il n'a pas d'alibi. »

— « Vous voulez dire : malheureusement il *a* un alibi, non? »

— « Je veux bien dire ce que je dis. S'il avait un alibi, je trouverais le moyen de le démolir, parce qu'il serait faux. S'il y avait des témoins pour affirmer l'avoir vu sur la Terre au moment du crime, on pourrait les amener à se couper dans leurs récits. S'il en avait une preuve tangible, on pourrait prouver qu'elle serait falsifiée ou qu'il s'agirait d'un stratagème quelconque. Malheureusement, il n'a rien de tout cela. »

— « Et qu'a-t-il donc? »

L'inspecteur fit une description minutieuse de la propriété de Peyton au Colorado. Il conclut :

— « Il y passe tous ses mois d'août dans la solitude la plus absolue. Même le Bureau d'Enquêtes serait dans l'obligation d'en témoigner. Le jury serait forcé de présumer qu'il se trouvait sur ses terres également ce mois-ci, à moins que nous ne puissions produire une preuve positive de sa présence sur la Lune. »

— « Qu'est-ce qui vous donne à penser qu'il *était* sur la Lune? Peut-être est-il innocent. »

— « Non ! » Le ton de Davenport était presque violent. « Depuis quinze ans, je m'efforce de recueillir suffisamment de preuves contre lui, sans jamais le moindre succès. Mais je suis devenu capable de *flairer* les actes criminels de Peyton. Je vous affirme que personne sinon lui, personne sur Terre n'aurait l'impudence, et plus, les relations d'affaires voulues pour essayer d'écouler des Cloches Chantantes de contrebande. Il est connu pour son habileté de pilote interspatial. On sait qu'il a été en rapports avec la victime, bien qu'on doive admettre qu'il ne l'a pas rencontrée depuis plusieurs mois. Malheureusement, rien de tout cela ne constitue une preuve. »

— « Ne serait-il pas plus simple de recourir à la psychosonde, maintenant que l'emploi en est devenu légal? »

Davenport fronça les sourcils et la cicatrice de sa joue devint livide.

— « Connaissez-vous la loi de Konski-Hiakawa, Dr. Urth? »

— « Non. »

— « J'ai l'impression que personne ne la connaît. Selon le Gouvernement, le droit à l'intégrité mentale est primordial. Bon. Mais qu'arrive-t-il? L'homme qu'on a soumis à la psychosonde et qui s'est avéré innocent du crime qu'on lui imputait a droit à des dommages illimités dans la mesure de sa force de persuasion vis-à-vis des tribunaux. Dans une affaire récente, un caissier de banque a obtenu vingt-cinq mille dollars pour avoir été soumis à la psychosonde parce qu'on le soupçonnait à tort de vol. Il paraît que les apparences qui semblaient indiquer un vol ne dissimulaient en réalité qu'un petit adultère. Il a porté plainte parce qu'il avait perdu son emploi, qu'il était menacé par le mari en cause et donc vivait dans la crainte et enfin parce qu'on l'avait ridiculisé et couvert de honte, un journaliste ayant appris les résultats du sondage. La Cour a donné droit à sa requête. »

— « Je comprends le point de vue de cet homme. »

— « Nous le comprenons tous. C'est là l'ennui. Encore un point à garder en mémoire : tout homme soumis une fois à la psychosonde pour une raison quelconque ne peut plus jamais y être soumis de nouveau, pour quelque raison que ce soit. Aux termes de la loi, aucun homme ne sera mis en péril mental par deux fois au cours de sa vie. »

— « C'est dommage. »

— « Tout à fait. Depuis deux ans que la psychosonde est devenue légale, je serais incapable de dénombrer les bandits et les escrocs qui ont essayé de se faire psychosonder pour avoir chipé un sac à main, afin

de pouvoir se livrer ensuite à toutes les combines profitables, en toute impunité. Vous comprenez donc pourquoi la police ne permettra pas de soumettre Peyton à la psychosonde avant de posséder la preuve irréfutable de sa culpabilité. Peut-être pas une preuve légale, mais une preuve assez solide pour convaincre mon chef. Le pire, Dr. Urth, c'est que si nous nous présentons devant le tribunal sans un dossier de psychosonde, nous ne pouvons pas gagner. Dans une affaire aussi grave qu'un meurtre, ne pas avoir utilisé la psychosonde constitue aux yeux mêmes du juré le plus stupide la preuve que l'accusation n'est pas sûre de son fait. »

— « Et alors que désirez-vous que je fasse? »

— « Que vous fassiez la preuve qu'il se trouvait sur la Lune à un moment quelconque du mois d'août. Il faut que ce soit vite fait. Je ne peux pas le retenir beaucoup plus longtemps sur un simple soupçon. Et si la nouvelle de l'assassinat se répand, la presse mondiale va exploser comme un astéroïde au contact de l'atmosphère de Jupiter. C'est un crime sensationnel, voyez-vous : le premier assassinat commis sur la Lune... »

— « A quel moment exactement le meurtre a-t-il été commis? » demanda Urth, procédant soudain à un rapide interrogatoire.

— « Le 27 août. »

— « Et quand a eu lieu l'arrestation? »

— « Hier, 30 août. »

— « Par conséquent, si Peyton était l'assassin, il aurait eu le temps de revenir sur la Terre. »

— « A peine. Tout juste à peine. » Les lèvres de Davenport se pincèrent. « Si j'étais arrivé un jour plus tôt... si j'avais trouvé sa maison vide... »

— « Et combien de temps pensez-vous que les deux hommes, la victime et le meurtrier, aient passé ensemble sur la Lune? »

— « A en juger par les parcours indiqués par les empreintes de pas, un certain nombre de jours. Une semaine au moins. »

— « A-t-on retrouvé l'astronef dont ils se sont servis? »

— « Non, et on ne le retrouvera sans doute jamais. Il y a une dizaine d'heures, l'Université de Denver a signalé une élévation de la radio-activité générale qui a commencé avant-hier à six heures du soir et s'est maintenue pendant un certain nombre d'heures. Il est assez facile, Dr. Urth, de régler les commandes d'un astronef de façon qu'il décolle sans équipage et qu'il éclate à quatre-vingts kilomètres d'altitude, à la suite d'un court-circuit des micropiles. »

— « Si j'avais été Peyton, » fit pensivement le Dr. Urth, « j'aurais tué l'homme à bord même de l'astronef et fait disparaître les deux d'un seul coup. »

— « Vous ne connaissez pas Peyton, » dit sombrement Davenport. « Il jouit de ses triomphes sur la police. Il les chérit. Abandonner le cadavre sur la Lune, c'est un défi qu'il nous lance. »

— « Je vois. » Le Dr. Urth se caressa l'estomac d'un mouvement circulaire. « Eh bien, il y a encore une chance. »

— « Que vous parveniez à prouver qu'il était sur la Lune? »
— « Que je sois en mesure de vous donner mon opinion. »
— « Dès maintenant? »
— « Le plus tôt sera le mieux. A condition, bien entendu, que j'aie l'occasion de m'entretenir avec Mr. Peyton. »
— « Cela peut s'arranger. J'ai un réacteur à gravité nulle qui m'attend. Nous pouvons être à Washington dans vingt minutes. »

Mais une expression de terreur profonde passa sur le visage gras de l'extraterrologiste. Il se leva et s'éloigna de l'inspecteur jusque dans le coin le plus sombre de la pièce encombrée.

— « *Non!* »
— « Qu'est-ce qui ne va pas, docteur Urth? »
— « Je me refuse à utiliser un réacteur à gravité nulle. Je n'y crois pas. »

Davenport regarda avec ahurissement le Docteur. Il balbutia :

— « Préféreriez-vous un monorail? »

Le Dr. Urth fit sèchement :

— « Je me méfie de tous les moyens de transport. Je n'y crois pas. A part la marche. Marcher ne me déplaît pas. » Il s'anima soudain. « Pourriez-vous faire venir Mr. Peyton dans notre ville, en un endroit où l'on puisse aller à pied? L'Hôtel de Ville, par exemple? Je suis souvent allé à pied jusqu'à l'Hôtel de Ville. »

Davenport, pris de désarroi, jeta un coup d'œil autour de la pièce. Il voyait des myriades de volumes embrassant l'espace et ses confins. Par la porte ouverte, il distinguait l'autre pièce avec ses témoignages rapportés des mondes d'outre-ciel. Il reporta enfin les yeux sur le Dr. Urth, devenu livide à la seule pensée d'un réacteur à gravité nulle, et haussa les épaules.

— « J'amènerai Peyton ici. Dans cette pièce même. Cela vous satisfait-il? »

Le Dr. Urth laissa échapper un profond soupir.

— « Parfaitement. »
— « J'espère que vous réussirez, Dr. Urth. »
— « Je ferai de mon mieux, Mr. Davenport. »

*
* *

Louis Peyton examina avec dégoût le lieu où il se trouvait, puis avec mépris le gros bonhomme qui inclinait la tête pour le saluer. Il regarda le siège qu'on lui offrait et le balaya de la main avant de s'y poser. Davenport s'installa près de lui, son étui à désintégrateur bien en vue.

Le gros bonhomme sourit tout en s'asseyant et se caressa la panse tout comme s'il venait d'achever un bon repas et tenait à le faire savoir au monde entier.

— « Bonsoir, Mr. Peyton, » dit-il, « je suis le Dr. Wendell Urth, extraterrologiste. »

Peyton le regarda de nouveau.

— « Et que me voulez-vous? »

— « Je voudrais savoir si vous vous êtes rendu sur la Lune à un moment quelconque du mois d'août. »

— « Je n'y ai pas mis les pieds. »

— « Cependant, personne ne vous a vu sur la Terre entre le 1er et le 30 août. »

— « J'ai vécu le mois d'août à mon ordinaire. On ne me voit jamais pendant ce mois. Il peut vous le dire. » Il désigna Davenport d'un geste brusque de la tête.

Le Dr. Urth gloussa.

— « Ce serait bien agréable de pouvoir s'en assurer par un test. Si seulement il y avait quelque moyen physique de distinguer la Lune de la Terre. Si, par exemple, nous pouvions analyser la poussière dans votre chevelure et dire : « Ah ! ah ! roche lunaire. » Malheureusement, nous ne le pouvons pas. Les minéraux de la Lune sont fort semblables à ceux de la Terre. Et même s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas de poussière dans vos cheveux, à moins que vous ne vous soyez promené sur le sol lunaire sans scaphandre, ce qui est fort improbable. »

Peyton demeurait impassible.

Le Dr. Urth poursuivit, avec un sourire bienveillant, en levant la main pour assurer ses verres dangereusement perchés sur le bulbe de son nez :

« L'homme qui voyage dans l'espace ou sur la Lune respire de l'air terrestre et mange des aliments terrestres. Il transporte avec lui, au contact de sa peau, le milieu terrestre, qu'il soit à l'intérieur de sa fusée ou revêtu de son scaphandre. Nous cherchons actuellement un homme qui a passé deux jours dans l'espace pour se rendre sur la Lune, une semaine au moins sur la Lune, et deux jours pour en revenir. Pendant tout ce temps-là, il a emporté l'atmosphère terrestre avec lui, ce qui rend les choses difficiles. »

— « J'aimerais vous suggérer, » dit Peyton, « que vous pourriez simplifier la situation en me relâchant et en cherchant le véritable meurtrier. »

— « Il se peut que nous en venions là, » répondit le Dr. Urth. « Avez-vous jamais vu quelque chose de semblable à ceci? » Sa main grassouillette s'abaissa jusqu'au plancher, près de son fauteuil, et se releva chargée d'une sphère grise où s'accrochaient de sourds reflets de lumière.

Peyton sourit.

— « A mon avis, cela ressemble à une Cloche Chantante. »

— « *C'en est une*. Le meurtre a été commis à cause de plusieurs Cloches Chantantes... Que pensez-vous de celle-ci? »

— « Je pense qu'elle a un vilain défaut. »

— « Oui, mais examinez-la donc, » dit le Dr. Urth, qui d'un mouvement rapide l'envoya à Peyton, à deux mètres de distance.

Davenport poussa un cri et se leva à demi. Peyton leva les bras avec

difficulté, mais assez promptement cependant pour parvenir à attraper la Cloche au vol.

— « Espèce d'imbécile, » fit Peyton. « Cela ne s'envoie pas ainsi ! »

— « Vous avez donc du respect pour les Cloches Chantantes? »

— « Beaucoup trop pour risquer d'en briser une. En tout cas, ce n'est pas un crime. » Peyton caressa légèrement la Cloche, puis la porta à son oreille en l'agitant doucement, pour écouter le doux entrechoquement des Lunolithes, ces particules de lave ballottant dans le vide.

Ensuite, tenant la Cloche en l'air par le fil d'acier qui y était encore attaché, il promena l'ongle de son pouce à la surface de l'objet, en un geste arrondi d'expert. Elle résonna ! La note était très douce, semblable à celle d'une flûte ; elle vibrait faiblement, s'évanouissait lentement et évoquait l'image d'un crépuscule d'été.

Pendant un bref instant, les trois hommes demeurèrent sous le charme du son.

Puis le Dr. Urth dit :

— « Rendez-la-moi, Mr. Peyton. Envoyez-la-moi ! » Il tendit la main d'un geste péremptoire.

Machinalement, Louis Peyton envoya la Cloche. Elle décrivit une brève trajectoire, parcourut le tiers de la distance qui le séparait de la main tendue du Dr. Urth, retomba et éclata sur le plancher avec une plainte discordante et pitoyable.

Également incapables de parler, Davenport et Peyton contemplaient les éclats grisâtres. Ils entendirent à peine la voix tranquille du Dr. Urth :

— « Quand on aura découvert la cachette de Cloches brutes du criminel, je demanderai qu'on m'en donne une, sans défaut et bien polie, à titre de dédommagement et d'honoraires. »

— « D'honoraires? Pourquoi? » s'enquit Davenport d'un ton irrité.

— « La réponse n'offre pas de difficultés. En dépit de mon petit discours, il y a un instant, il existe une partie du milieu terrestre qu'aucun voyageur interspatial n'emporte avec lui... et c'est *la gravité à la surface de la Terre*. Le fait que Mr. Peyton ait pu si remarquablement sous-estimer l'effort nécessaire pour lancer un objet qu'il estime si hautement ne peut signifier qu'une chose : ses muscles ne se sont pas encore réadaptés à la force de l'attraction terrestre. A mon avis de professionnel, inspecteur, votre prisonnier s'est absenté de la Terre au cours des derniers jours. Il est allé soit dans l'espace soit sur quelque corps planétaire de masse beaucoup moins considérable que la Terre... sur la Lune, par exemple. »

Davenport se leva triomphalement.

— « Donnez-moi votre opinion par écrit, » dit-il, la main sur son arme, « cela me suffira pour obtenir l'autorisation d'utiliser la psychosonde. »

Louis Peyton, ahuri, incapable de résister, songeait vaguement à une seule chose : s'il laissait un testament, celui-ci devrait désormais comporter l'aveu d'un échec définitif.

Les habitants de la ville jouet

(*Transformer*)

par CHAD OLIVER

En moins de cinq ans, Chad Oliver est devenu un des plus originaux créateurs de S. F. et de fantastique aux Etats-Unis. La principale raison de son succès a été son refus d'écrire des récits qui fussent la réplique de ses précédents, son dédain pour les veines à exploiter, son éclectisme soigneusement préservé. Aucune des histoires d'Oliver ne ressemble à n'importe laquelle des autres! Vous avez déjà pu en lire une dans « Fiction » (1). *En voici une seconde qui est donc, comme de juste, complètement différente* (2).

Dans notre numéro 20, Alain Dorémieux, parlant du caricaturiste américain Chas Addams, citait ce dessin étonnant où « des voyageurs dans un train aperçoivent avec effarement par les vitres du wagon le bas du corps d'un petit garçon gigantesque, faisant marcher le train qui à son échelle est un jouet ». Est-ce ce dessin qui donna à l'auteur l'idée de son extraordinaire nouvelle? Il se peut également qu'il se range parmi les fanatiques du train électrique jouet. On compte plus d'adultes que d'enfants dans les rangs des passionnés de ce... sport! A l'exposition permanente de ces trains à Paris, les adultes sont en grande majorité. Et en Amérique, bien des businessmen *fort sérieux s'adonnent aux joies de la mécanique miniature!*

Le détail de ces installations, avec leurs passages à niveau, leurs villages, leurs gares de triage, fait comprendre l'idée de Chad Oliver : « Et si une telle ville réduite était habitée par des êtres minuscules? » Sur ce thème, il a brodé un récit à la fois fantasque et touchant, où il parvient à tout nous faire admettre. Pourquoi des personnages-jouets ne vivraient-ils pas? Et s'ils vivent, pourquoi ne penseraient-ils pas? Et pourquoi l'un d'eux même ne raconterait-il pas ses pensées à un enfant imaginaire (ou absent) choisi comme confident? Chad Oliver, « dans le civil », est anthropologue professionnel. On en viendrait à croire que, par quelque miracle microcosmique, il a étudié de visu *les mœurs de la cité format réduit de son histoire!...*



(1) Voir n° 15 : « *Le conseiller technique* ».

(2) Chad Oliver est aussi l'auteur de deux romans qu'on espère voir un jour traduits en français : « *Mists of dawn* » et surtout « *Shadows in the sun* ».

NOTRE ville est éteinte, maintenant, toute noire et oisive ; c'est pourquoi il me semble que c'est un moment favorable pour commencer.

Je ne me fais pas d'illusions, Clyde — je sais ce que tu en penses. Tu penses qu'il n'y a rien d'un mur à l'autre d'aussi complètement et parfaitement ennuyeux qu'une vieille bonne femme qui pérore sur sa ville natale. Un vrai somnifère, c'est ce que tu penses. Un monologue sur une note. Et si nous mettions les choses au clair, depuis le début?

Peut-être ai-je l'air d'une de ces charmantes vieilles petites dames qui passent tout leur temps dans la cuisine à gaver des enfants aux yeux torves de compote de pommes, mais je ne peux rien changer à mon air, et toi non plus. Je n'ai jamais mis les pieds dans une cuisine de ma vie et, naturellement, il n'y a pas de gosses dans notre ville — pas physiquement, en tout cas.

Je ne prétends pas être la femme la plus intéressante que tu aies jamais vue, Clyde, mais je peux te dire que sûrement tu n'as encore jamais parlé à quelqu'un comme *moi*.

Maintenant, prends voir notre ville. En un mot, c'est le pire endroit dont tu aies jamais pu entendre parler. Elle est pourrie, mais nous ne pouvons pas en sortir. Sapinville, c'est ce qu'il y a sur l'écriteau de la gare ; c'est comme cela qu'on doit l'appeler, mais le nom est aussi cinglé que le reste de l'endroit. Sapinville, ça ne veut rien dire, et les seuls arbres que j'aie jamais vus ici sont en caoutchouc mousse.

Reste donc ici une minute, et écoute — vois-tu, ça pourrait devenir intéressant.

Encore une seule chose à mettre au point pendant que nous y sommes. Je t'entends penser, avec ton cerveau compliqué : « A qui est-elle censée raconter son histoire? C'est ça l'ennui avec ces récits à la première personne. » Eh bien, Clyde, c'est une question idiote si tu veux le savoir. La vérité toute pure, c'est que je m'énerve quand la ville reste longtemps éteinte. Je ne peux pas dormir. Je parle toute seule. Je m'ennuie à en pleurer, et tu en ferais autant si tu étais obligé de passer toute ta vie ici. Mais je sais que tu es là, Clyde, sans quoi je ne pourrais pas m'adresser à toi.

Tout ceci n'est encore que du hors-d'œuvre.

Bon, quelques détails maintenant. J'habite une ville qui fait partie du décor d'un modèle de chemin de fer. Peut-être crois-tu que c'est amusant, mais as-tu jamais habité le métro? Je tiens à être absolument claire dans mes explications — tu es parfois un peu obtus, Clyde. Je ne veux pas dire que Sapinville est une ville située sur une grosse voie ferrée administrée de façon exemplaire, *modèle*. Non, je veux dire que je vis sur un *modèle réduit* de chemin de fer, un machin de quatre sous installé dans le grenier d'un gosse. Le nom du gosse est Willy Roberts, il a treize ans, et nous ne le prenons pas pour le dieu qui a créé notre monde. En fait, si tu veux mon avis, Willy est un minus habens de bas étage et un sadique avec ça.

Ainsi, mon univers se trouve sur une grande table de contre-plaqué

dans un grenier. Ma ville, c'est une atmosphère, un décor pour un train électrique miteux. Je ne sais pas ce que je suis censée être. Une vieille grand-mère qu'on aperçoit par la fenêtre d'une maison, je suppose. Et, entre nous, ça me fait mal.

Si tu crois vraiment que c'est amusant de vivre dans une ville sur un chemin de fer modèle réduit, c'est que tu as une tête de bois.

Regarde-la de notre point de vue. En premier lieu, Sapinville n'est pas une *vraie* ville, c'est un assemblage de bâtiments bizarres dont Willy Roberts et son père se sont entichés, et qu'ils pouvaient s'offrir. Ce n'est même pas astucieux comme ville modèle réduit ; le tout pue la bourgeoisie.

Essaie de l'imaginer : il y a un puits au milieu de la table, le trou où se place Willy Roberts quand il fait marcher le transformateur et les commutateurs électriques. Tout le côté sud de la table est recouvert par une montagne qui s'affaisse ; elle est faite de grillage de poulailler et de serviettes de papier humide. Le côté ouest est muni d'un de ces groupes d'arbres en caoutchouc mousse dont je te parlais tout à l'heure, et juste après, il y a un espace vide appelé Texas. Là, il y a quelques vaches muettes et deux citoyens louches qui viennent dans notre ville tous les samedis soir et essaient de tout mettre à feu et à sang. L'Ohio prend sa source dans le coin nord-ouest de la table et coule vers le sud-ouest où sans doute il tombe en cascade sur le plancher (personne n'a jamais été y voir).

Notre ville et une montagne occupent le nord de la table et une partie du côté est. C'est là que j'habite, tiens, dans le côté est, entre l'Ohio et le château d'eau.

Maintenant, voyons l'inventaire des édifices, Clyde... ça va te renverser. Nous avons un commissariat et une caserne de pompiers dans le district nord, sur le bord de la montagne, là où le tunnel débouche. Il y a une grande gare de fer-blanc avec un toit rouge. Il y a un vieil hôtel bizarre à poutres apparentes ayant survécu à l'incendie de Chicago, et juste derrière il y a cette baraque-restaurant qui est censée ressembler à un vieux tramway. Il y a une station-service avec trois pompes, mais pas de voitures. Il y a un gros projecteur double sur une tour de fer-blanc juste en face de ma maison ; je dois porter des lunettes de soleil tout le temps. Il y a sept maisons à poutres, plus modestes, avec des rideaux blanc sale aux fenêtres ; Humphrey et moi vivons dans l'une de ces maisons. Humphrey — c'est mon mari, où plutôt il le serait si Willy Roberts avait mis un curé dans ce trou — travaille dans le poste d'aiguillage au bout des voies. Chaque fois qu'un de ces sacrés trains passe, il doit sortir en faisant le pas de l'oie et agiter sa ridicule lanterne rouge. Il déteste ça. Et aussi, il y a un parc à bétail sur une voie de garage, et pas de vent pour chasser l'odeur, si tu vois ce que je veux dire.

C'est à peu près tout — un vrai paradis.

Willy a deux trains sur la table maintenant. L'un est un train de voyageurs étincelant, bourré d'aristocrates collet-monté — tu sais, de

ceux qui sont toujours en train de lire le « *Times* » quand ils traversent votre ville. L'autre est un train de marchandises qui ne transporte rien ; il tourne sur la voie comme un robot fou et son seul travail, autant que je sache, est de se ranger sur une voie de garage et prendre un air respectueux quand le train de voyageurs rempli de citadins chics passe en sifflant. Et comme si tout ce vacarme ne suffisait pas, Willy a une locomotive de manœuvre, qu'il range dans notre cour. Et elle a une cloche.

Et ce n'est pas tout, mais nous y viendrons plus tard.

Notre ville te plaît-elle, Clyde? Intéressante? Je vais te dire autre chose : notre ville médite un meurtre.

Devine qui?

Attends encore un peu.

Tu sais, notre ville est toute noire et oisive quand le courant n'est pas mis, comme je te l'ai déjà dit. Personne n'a beaucoup d'énergie ; si ça se trouve, je suis la seule personne éveillée à Sapinville la nuit. On se sent assez seul à force.

Mais la porte du grenier s'ouvre maintenant et voici Willy, le gosse. Reste, Clyde, tout l'enfer va se déchaîner dans un instant. Excuse-moi une minute : il faut que je réveille Humphrey et l'envoie à sa maison de fer-blanc. C'est terrible, je dois presque cabosser Humphrey à le réveiller comme ceci. Et pourquoi? Chaque fois qu'il se réveille, il faut qu'il aille à ce sacré poste d'aiguillage agiter la lanterne rouge.

Ah ! c'est du beau ! Bon, à tout à l'heure. Dis donc, Clyde, si jamais tu vois ce Willy, dis-lui de ne pas secouer toute cette fichue table quand il se glisse dans le puits, veux-tu?

*
* *

Willy Roberts regardait son chemin de fer modèle réduit sans plaisir. Il se rappelait l'époque où ce train l'avait vraiment passionné, mais après tout, il avait treize ans maintenant. Il avait un peu honte d'avoir encore envie de s'en occuper, mais ça valait mieux que de se faire esquinter au football par tous les grands types du quartier. Et Sally lui avait dit qu'elle allait au ciné avec Dave Toney, la sale punaise !

Willy alluma le rhéostat du transformateur et regarda s'allumer les lumières. Il frappa du poing le toit bleu en fer-blanc du poste d'aiguillage. « Au travail, mon vieux Humphrey, » dit-il. Il appelait toujours l'aiguilleur Humphrey — il l'avait toujours fait, depuis qu'il était petit — et avait de longues conversations amicales avec lui. Quel fichu paresseux c'était !

— « Allons, Humph, je vais t'arracher le bras. Qu'est-ce que tu veux, mon vieux, une demi-journée pour tes heures supplémentaires? Un syndicat? En piste, voilà l'Express Noir, plein d'agents secrets du F. B. I. à la poursuite des espions atomiques...

Il appuya sur le bouton « Départ », et le train de voyageurs s'ébranla sur les rails et prit de la vitesse. Il passa comme l'éclair près de la cahute

de l'aiguilleur et Humphrey en sortit avec sa lanterne rouge, juste à la seconde prévue. « Mon vieux, t'es un génie, » fit Willy. Il accéléra l'allure du train de voyageurs et l'envoya par le tunnel jusqu'à Sapinville. Il le fit siffler. Il fit sortir de la fumée artificielle noire de la cheminée de la locomotive.

Willy attendit que l'Express Noir fût passé près de la voie de garage et se fût enfoncé dans le tunnel de montagne le plus éloigné, puis il fit sortir son train de marchandises du parc à bétail et l'envoya sur la voie principale. Il lui fit traverser Sapinville avec fracas, tira sur la casquette du vieil Humphrey quand celui-ci sortit brusquement avec sa lanterne, et arrêta le train sur le pont au-dessus de l'Ohio. Il battit des mains.

Pendant ce temps, l'Express Noir fonçait à toute vapeur à travers le Texas; il renversa une vache sur la voie, et finalement heurta de plein fouet le train de marchandises arrêté sur le pont. Les deux locomotives déraillèrent et atterrirent sur la cellophane de l'Ohio. Un petit homme tomba de la cabine et fut coincé sous une roue.

Willy grimaça un sourire.

« Pas mal, hein, Humphrey? » dit-il. Il coupa le courant une seconde, remit en place les trains et leur fit faire marche arrière pour voir à quelle vitesse ils iraient. Puis il dirigea le train de marchandises sur une voie de garage, et se mit à faire fonctionner l'Express Noir alternativement en arrière et en avant sur la plaque tournante, si bien qu'il pouvait voir Humphrey sortir et rentrer sans arrêt comme une flèche, en agitant sa lanterne, comme un diable. « Vas-y, Humphrey, » s'écria Willy. « On ne vit qu'une fois. » Humphrey ne disait rien, remarqua-t-il. Trop occupé, sans doute.

***

— « Et maintenant, tu as fait connaissance de notre seigneur et maître, Clyde. Un vrai Jeune Américain Moyen. Je te le dis, Sapinville est un asile de fous quand ce gosse est dans le grenier. C'est déjà assez terrible pour nous autres, mais quant à Humphrey, ça le tue.

C'est un peu plus calme en ce moment. Le train de marchandises est rangé sur la voie de garage près du parc à vaches, et Willy laisse le train de voyageurs manœuvrer automatiquement.

Toutes les quarante-sept secondes, il passe dans ma courette en hurlant et fumant, et cinq secondes plus tard, le pauvre Humphrey doit sortir en trébuchant faire signe avec sa lanterne aux snobs dans leur wagon-club.

Les projecteurs aussi sont allumés maintenant, mais Willy n'a pas éteint la lampe du plafond, si bien que c'est encore supportable. Willy est assis dans le puits, il lit un illustré pornographique : à mon avis, il ne va pas faire dérailler d'autres trains d'ici un moment.

Peut-être te demandes-tu ce qu'il adviendra de l'homme tombé de la locomotive dans la catastrophe? Très probablement, tu t'en fiches. Mais, je vais te dire son nom : Charles. Aucun d'entre nous n'a de nom de

famille. Charles est trop abîmé maintenant pour être réparé et Willy le jettera au panier. Il est tendre, n'est-ce pas? Cela vous étreint d'émotion. Nous ferons une sorte d'enterrement à Charles, quand la ville sera de nouveau éteinte, si du moins nous pouvons rester éveillés, et sais-tu ce que nous nous dirons? Nous nous dirons que c'est ça le sort final pour tous ici ! La corbeille à papiers.

C'est une belle vie. Tu aimerais notre ville, Clyde. Laisse-moi te parler d'elle. Elle est différente quand le courant est mis. On reconnaîtrait à peine ce vieux trou, crois-moi.

Chacun doit faire les gestes appropriés, tu comprends? Comme le pauvre Humphrey avec sa lanterne. Il y a Patrick, le flic, dehors devant le commissariat. Il est là, et il souffle dans son sifflet de fer-blanc comme s'il était au moins Benny Goodman. A l'intérieur, ils ont ce seul prisonnier, du nom de Lefty. Il n'est jamais sorti de sa cellule; je ne sais ce qu'il est censé avoir fait. Puis il y a ce type de la caserne des pompiers. Tout ce qu'il fait depuis sept ans, c'est descendre et remonter le long de cette stupide perche. Penses-tu qu'il soit *heureux* le soir ?

Tous ceux qui le peuvent se précipitent comme des fous quand le courant est mis. C'est la seule occasion où nous sommes vraiment actifs et satisfaits de nous-mêmes, vois-tu? Nous ne pouvons rien ajouter à ce qui se trouve déjà ici à Sapinville, mais nous pouvons employer ce que nous avons tant que Willy ne nous voit pas. Certains d'entre nous, comme ce pauvre Humphrey ou l'agent, doivent travailler quand le courant est mis, parce que c'est leur rôle. Mais d'autres, les personnages de second plan, peuvent se défiler pour se rencontrer ailleurs, de temps en temps. L'endroit favori est l'intérieur de la montagne creuse. Tu serais surpris de savoir ce qui s'y passe, Clyde.

Le seul lieu de repos de la ville est dans la station-service et c'est là sa seule utilité. C'est ridicule. Dans la baraque-restaurant, ils ne savent servir qu'un menu, parce que c'est tout ce qu'il y a sur le comptoir. Du bacon, des œufs sur le plat et du café. Penses-y, Clyde. Ça fait beaucoup de bacon et d'œufs. On s'en dégoûte au bout d'un temps.

Le train passe juste à côté de l'hôtel, à deux centimètres seulement. Il secoue tout au point de le faire s'écrouler, et chaque fois il déverse de la fumée noire dans la fenêtre du haut. Il y a un locataire là-haut, il s'appelle Martin. On dirait qu'il est fait de suie.

Dans toute la ville, on enfonce jusqu'aux genoux dans la poussière. As-tu jamais vu un gosse nettoyer ce qui lui appartenait? Et il n'y a pas d'eau non plus. Cette cellophane sur l'Ohio peut faire de l'effet de l'endroit où tu te trouves, mais elle est aussi humide que l'or du Fort Knox.

Et ce n'est pas tout, elle fait des bruits de froissement sous les ponts. C'est assez pour vous rendre timbré.

Tu commences à voir ce qu'il en est, Clyde. La ville est mûre pour servir de champ d'action à un de ces reporters patibulaires qui n'ont peur de rien — tu sais, le type qui porte le chapeau au bord rabattu, la pipe, et qui dit toujours au rédacteur en chef d'arrêter les presses pour une

dernière nouvelle sensationnelle — mais Willy a oublié de nous donner un journal.

Ça n'est pas une vie extraordinaire, à mon avis. On fait de son mieux, on se lève chaque fois qu'un crétin de gosse appuie sur un bouton, et puis on vous jette au panier. Ça semble un peu dépourvu de sens.

Tu ne peux vraiment nous en vouloir d'avoir décidé de le tuer, dis, Clyde? Que pouvons-nous faire d'autre? Après nous être débarrassés de lui, impossible de dire ce qui nous arrivera. Mais c'est comme vivre dans une cage à lion, tu comprends — un mouvement dans n'importe quelle direction est forcé d'apporter une amélioration.

Sais-tu ce que nous allons faire, Clyde?

Nous allons *électrocuter* Willy.

Avec son propre train électrique.

Jolie idée, à ce que nous croyons.

*
**

Je ne veux pas que tu me prennes pour une vieille femme aigrie, Clyde — une sorte de délinquante juvénile, mais avec arthrite. Je n'en suis pas une, crois-moi. Tu sais, il y a longtemps, quand Willy était plus jeune, Sapinville n'était pas si désagréable.

Humphrey ne travaillait pas si dur alors, et le soir, quand notre ville était toute noire et oisive, j'essayais d'écrire de la poésie ; tu penses sans doute que ça, c'est un peu dur à avaler, et je reconnais que ce n'était pas de la très bonne poésie. Peut-être te demandes-tu de quoi je pouvais bien parler dans ce trou. Eh bien, un soir, ils avaient laissé la fenêtre du grenier ouverte et j'ai entendu un *vrai* train, tout au loin. J'ai écrit un poème là-dessus. Tu te moques probablement de la poésie, Clyde. En tout cas, si tu es comme les pauvres types qui vivent ici, même si tu l'aimais, tu ne l'admettrais pas.

Pourtant, écoute — c'est drôle. Quelquefois, il y a bien longtemps, j'allais m'asseoir près de ce stupide fleuve de cellophane et j'en arrivais presque à me plaire ici.

Si seulement il n'y avait pas eu ce sacré train toutes les quarante-sept secondes, quand le courant est mis...

C'est dommage que Willy ait dû changer, hein, Clyde? Il n'était pas si méchant avant — seulement un peu crétin, avec ses yeux en billes de loto. Lui et Humphrey s'entendaient vraiment bien, mais, je t'ai dit, il y a bien longtemps de ça.

Je vois que je t'embête, à parler du passé et de tout ça. Tu penses que c'est morbide. Tu as peut-être raison ; je n'aurais pas dû commencer.

Voici le pauvre vieil Humphrey qui revient de l'aiguillage en traînant les pieds. Regarde-le. Mon Dieu, il est vraiment fourbu. Il peut à peine mettre un pied devant l'autre. Il est vieilli avant l'âge, Humphrey.

Tu m'excuses un instant, n'est-ce pas? Humphrey et moi allons à la baraque-restaurant prendre une tasse de café. Peut-être aussi du bacon et

des œufs, si nous pouvons les supporter encore une fois. Je ne m'étais pas rendu compte comme il se faisait tard.

Nous allons travailler sur le transformateur cette nuit, quelques-uns d'entre nous arrivent à rester éveillés. Il faut que ça marche, tu ne crois pas?

A bientôt, Clyde.

***

Beaucoup d'eau a coulé sous le pont depuis notre dernière entrevue, Clyde — ou plutôt il en *aurait* coulé s'il y en avait eu dans cet infect Ohio. Mais il ne fait rien d'autre que ses horribles bruits de froissement.

Notre ville est à nouveau éteinte, toute noire et oisive. Je sais que j'emploie cette expression trop souvent, mais j'ai peur d'avoir un esprit trop littéral, si tu vois ce que je veux dire. Sapinville est *vraiment* noire, et oisive, quand le courant est coupé, je dis ce qu'elle est.

Je crois être réaliste, Clyde.

Je ne suis pas la seule éveillée cette nuit, pourtant, tu peux me croire. Je te jure que je n'ai jamais vu autant de monde dehors la nuit dans cette ville. Même Smokey — c'est le type qui doit descendre et remonter le long de cette perche, à la caserne de pompiers — se dandine dans les rues. Il en a les jambes arquées, tu sais.

A vrai dire, nous sommes tous assez nerveux.

Quelques types ont fait ce qu'ils ont pu au transformateur placé dans le puits du gosse. Ce n'était pas facile de descendre, mais ils y sont arrivés en se servant d'un des wagons-grue du train de marchandises.

Tout est terriblement calme dans la ville ce soir, même avec tous les gens dehors. Je ne me rappelle pas l'avoir vue si calme. Tu penses sans doute que nous avons la frousse. Que nous sommes terrorisés.

Tu as raison.

Je me demande comment tu te sentirais, toi. As-tu jamais agi en étant « *débranché* »?

Nous avons une chance, à notre avis. Si seulement nous pouvons nous débarrasser de Willy, peut-être nous laissera-t-on tranquilles un moment. Nous aurions assez de force pour envoyer une équipe dans le puits brancher la ville de temps en temps, quand il n'y aurait personne dans le coin. Ce serait si merveilleux, tu n'as pas idée. Ce n'est pas beaucoup demander, hein?

Naturellement, ça ne pourra pas durer longtemps. Peut-être nous fourrera-t-on dans une boîte au bout de quelque temps. Peut-être nous fera-t-on fondre. Peut-être, si nous avons de la chance, nous donnera-t-on, et irons-nous habiter une autre ville.

Mais si nous pouvions vivre seulement une semaine comme des êtres humains, ça vaudrait la peine. Je crois que je deviens larmoyante. Pardon, Clyde, tu sais ce que c'est quand on vieillit.

Bien sûr que nous sommes terrorisés. Gagner ou perdre, quelles sont les chances? Je te le demande. Tout vaut mieux que la corbeille à papiers, c'est notre avis à tous.

La porte du grenier s'ouvre, Clyde. De la lumière entre, venant de l'escalier...

Je me sens dans un état effrayant.

Voilà Willy.

*
* *

Willy Roberts se faufila sous la table et apparut dans le puits de contrôle. Le train n'était pas aussi marrant que la machine à sous, sans discussion, mais du moins ça revenait moins cher. Et il y avait un mois qu'il n'avait pas gagné de partie gratuite.

Il frappa du poing le toit de fer-blanc du poste d'aiguillage. « Au boulot, Humphrey, » dit-il. « Dérouille-toi les jambes et allume la lampe rouge. »

Willy examina la table d'un œil méchant. Voyons, quelles étaient les possibilités? S'il opérait bien, il y aurait *tout juste* moyen de mettre la locomotive de manœuvre sur la voie de garage près du parc à vaches, et puis de faire partir l'Express Noir de l'usine à gaz et le train de marchandises du Texas. Ainsi, il aurait un triple déraillement.

Ce ne serait pas facile, malgré tout. Cela demanderait pas mal d'habileté.

Il frappa encore le toit de fer-blanc de la cahute et tambourina dessus avec ses ongles. « Qu'est-ce que tu en penses, Humphrey, » dit-il.

La situation, songea-t-il, promettait.

Willy saisit le rhéostat du transformateur entre le pouce et l'index et le mit en marche.

Puis il appuya sur le bouton « *Départ* » avec le troisième doigt de la main droite.

Il y eut une petite étincelle jaune et une légère odeur de caoutchouc brûlé. Willy enleva vivement son doigt parcouru d'élancements et se redressa, fixant son chemin de fer modèle réduit d'un œil accusateur.

« Bon sang, » dit-il, « ça m'a fait *mal*. »

Il étendit le bras résolument et arracha le transformateur et les fils des voies. Il retira la prise du mur en tirant sur le fil d'un coup sec. Puis, visant soigneusement, il lança le transformateur aussi fort qu'il put vers le coin où les murs du grenier convergeaient.

Le transformateur frappa le mur avec un bruit sourd, éraflant le plâtre. Il rebondit, retomba sur le sommet de la montagne et rebondit de nouveau pour venir s'écraser sur le commissariat. L'agent de matière plastique avec son sifflet de fer-blanc se trouva dessous au moment de la chute.

Willy, d'une chiquenaude, renversa presque le poste d'aiguillage. « Tu te crois malin, hein, mon vieux Humphrey? » demanda-t-il en frottant son doigt qui le cuisait. « Après tout ce que j'ai fait pour toi, en plus. »

Il étudia son train électrique pensivement pendant longtemps. Enfin, Willy se décida. Il devenait trop vieux pour ce fourbi-là, d'ailleurs, raisonna-t-il. Il lui fallait autre chose.

Il sourit à son chemin de fer. « Tu sais ce que je vais faire de toi? » dit-il à voix haute. « Je vais te convertir en argent. Ça te plaît? »

Il éteignit la lumière et sortit du grenier.

*
* *

Il n'y a plus du tout de courant et notre ville est noire.

Qu'en penses-tu, Clyde? Tout notre travail sur ce transformateur, et qu'est-ce que nous obtenons? Une malheureuse étincelle. Comme de mettre le doigt sur un ver luisant. Aussi mortel qu'un pistolet à eau.

Ça ne me surprend pas trop, à vrai dire. Patrick, le flic, nous l'avait dit ; il était dans une autre ville avant que Willy l'achète, et ils avaient essayé le même truc. Il n'y a pas assez de volts pour causer rien de plus qu'un léger choc. Peut-être que toi aussi tu as déjà reçu une décharge avec un chemin de fer modèle réduit, Clyde. Réfléchis-y un peu.

Bien sûr, nous savions que ça ne marcherait pas. Et puis après? Il faut croire à quelque chose, Clyde, même quand on sait qu'on se dupe soi-même. Que pouvons-nous faire d'autre? Et peut-être pouvions-nous espérer que par quelque hasard, justement cette fois-ci...

Mais c'est fini maintenant, il y a une semaine de ça. C'est la première fois que j'ai envie de parler. Tu comprends. Il ne restait pas grand-chose de Patrick après que le transformateur l'eût atteint. Lefty a dû aussi avoir son compte, dans la prison — personne n'a eu l'énergie suffisante pour déblayer et aller voir.

Le pauvre vieil Humphrey a tout juste sa tête à lui maintenant ; il a été bien secoué quand Willy a donné des coups dans sa cahute. Mais je crois que le pire de tout, c'est le moral. Je ne vois pas comment les choses pourraient être pires à Sapinville.

Connais-tu un bon psychiatre, Clyde? Je dois avoir l'air d'une de ces vieilles taupes qui passent leurs journées à raconter leurs douleurs et leurs peines, et leurs nuits à rêver d'hommes cachés sous leur lit.

Ça ne devient pas drôle de parler avec moi. Mais ça m'est *difficile* de parler maintenant. Autrefois, quand le transformateur était éteint, un peu de courant passait quand même, mais plus maintenant. Il n'y a même plus de fil à la prise du mur. Ce patelin est comme une morgue dans une mine de charbon.

J'entends des pas dans l'escalier.

La porte s'ouvre — la lumière me blesse les yeux.

Les voici, Clyde, il y en a tout un *troupeau*.

*
* *

Willy Roberts se frotta les mains plein d'espoir. Presque tous les gosses du voisinage étaient venus, et certains d'entre eux avaient pas mal de fric.

— « Doucement, Mac, » dit-il. « Un à la fois. Ne mets pas la table en désordre, mon vieux, c'est un train de valeur. »

Pas mal, se dit-il. Bien, même. Sans discussion possible, il avait le génie des affaires.

— « Combien pour la station-service, Willy? » demanda Bruce Bolder, qui habitait au bout de la rue.

— « Qu'est-ce que tu en donnes? »

— « Cinquante *cents*. »

— « Cinquante *cents*? »

— « Cinquante. »

— « Adjugé. Vendu. »

Willy empocha l'argent : ça n'était pas désagréable.

— « Et l'aiguilleur, Willy? » dit Eddie Upman, le gosse riche qui habitait sur la colline.

Willy hésita à peine une seconde. Il y avait longtemps que lui et Humphrey étaient ensemble. Mais bon sang, il n'était plus un gosse. Humphrey, neuf, lui avait coûté cinq dollars et les prix avaient monté depuis.

— « Deux dollars quatre *cents*, » annonça-t-il en se croisant les doigts.

— « Deux dollars tout ronds, » dit Eddie Upman, sortant son portefeuille.

Willy regarda tout autour, mais personne ne surenchérissait. « Vendu, » dit-il, et Eddie Upman prit Humphrey et le mit dans un sac.

— « Liquidons les maisons avant de commencer les voies et tout le matériel, » dit Willy. « Qui les veut? »

Personne ne souffla mot.

« Ce sont de bonnes maisons, » insista Willy. « Avec des gens à l'intérieur et tout. Regardez. »

Silence.

« Allez-y, quoi ! Un dollar pour le tout. »

Pas de preneurs.

« Cinquante *cents*. C'est votre dernière occasion, les copains. Je les brûlerai plutôt que de les donner pour rien. »

Mark Borden fouilla lentement dans ses poches et en sortit un *quarter*, quatre *nickels* et cinq *pennies*. « Je les prends, » dit-il, « elles pourront toujours me servir. »

— « Vendu, » dit Willy, empochant l'argent. « Maintenant, combien pour cette belle montagne? Je ne vais pas me montrer exigeant avec vous. Voyons, un dollar devrait aller. »

Willy Roberts était satisfait. La table se débarrassait plus vite qu'il n'avait espéré, et cette table elle-même devait lui rapporter pas mal de fric. Il eut un large sourire quand Bruce Golder acheta la montagne.

Willy savait que maintenant il était un vrai homme.

***

Me revoici, Clyde.

Tu as sans doute vu comme ils se sont *battus* pour moi... J'ai vu le

moment où Willy allait devoir me jeter au feu. Je suis une vraie reine, moi, je rends les hommes fous.

J'aimerais mieux qu'il m'ait brûlée, vraiment.

Je suis résolue à ne pas devenir morbide et lugubre, aussi tu n'entendras plus parler de moi. Je ne durerai guère, et si je dois avoir le cafard, je l'aurai seule.

Peut-être te demanderas-tu ce que je suis devenue, où je suis, ce que je fais. Mais probablement que tu t'en fiches. Tu es bien comme tous les autres, n'est-ce pas? Mais enfin, juste au cas où...

Je vais te parler de notre nouvelle ville, Clyde. Cela va te renverser.

Tu vois, la ville, c'est moi. Ou tout comme.

C'est comme je le dis. Sapinville a l'air d'une utopie, vue de l'endroit où je me trouve. Mark Borden, celui qui m'a achetée, n'a pas de quoi avoir un vrai modèle réduit de chemin de fer, et sa maison n'a *même* pas de grenier. Alors, environ une fois par semaine, il nous sort de son placard sale, monte sa minable voie circulaire et fait marcher son train de marchandises poussif à quatre wagons. Ce n'est même pas un modèle réduit à notre échelle. Quel luxe !

Il prend quatre maisons qu'il espace le long de la voie quand il fait marcher le train ; il n'aime pas beaucoup les trois autres achetées à Willy, et il les laisse dans le placard *tout* le temps. C'est tout ce qu'il y a, Clyde. Rien que moi et le train. Les autres maisons ne sont même pas occupées, et le chef du train de marchandises est tellement aigri qu'il ne fait plus de signaux.

Je reste assise dans mon fauteuil à bascule branlant, et je regarde par la fenêtre. Oh ! c'est vraiment merveilleux ! Je vois un vieux tapis bleu, une armoire avec des initiales découpées dessus, une pile de vêtements sales dans le coin, et un lit qui n'est jamais fait.

De temps en temps, Mark, le petit ange, sort des soldats de plomb et joue à la guerre. D'abord, il construit un fort à environ trente centimètres de ma maison. Puis il place tous ces types patibulaires armés de fusils le long des murs, et puis il recule de trois mètres et installe son canon de défense côtière. Ça te plairait, Clyde. Le canon de défense côtière est un immense machin bleu actionné par un gros ressort. Mark met des billes dans la culasse, il bande le ressort et il se met à hurler « Feu ! » comme un fou. L'immonde canon tout entier est secoué sur ses deux supports pliants et projette toutes les billes sur le fort de bois près de ma maison.

Le résultat? Un cataclysme.

Des éclats de bois volent partout. Des billes passent dans l'air en sifflant et vont rouler sous le lit avec un bruit de tonnerre. Ma maison a deux gros trous, et je ne peux rien faire que rester assise dans ce vieux fauteuil à bascule et prier. Je ne sais s'il faut prier pour que je sois touchée ou non. Régulièrement, une des billes frappe un soldat en plein visage et lui enlève la tête.

Charmant.

Et il y a un autre détail secondaire. Les fourmis. Car nous avons des fourmis. Je ne vais pas t'en parler, pourtant. Mais penses-y un instant seulement.

C'est à peu près tout. Tu vois ce que c'est, Clyde. Ça m'a fait plaisir de te parler, mais maintenant je crois qu'il ne reste plus grand-chose à dire. Je ne vais pas t'ennuyer plus longtemps.

Une chose encore, Clyde. Je ne devrais même pas te le demander, mais je deviens vieille et gâteuse. C'est à propos d'Humphrey. Celui qui s'appelle Eddie Upman l'a acheté, et il a beaucoup d'argent. J'ai entendu Willy le dire. Cela signifie probablement une grande table et une autre ville, et peut-être des arbres et des rivières.

Je ne veux pas que ça te dérange, Clyde. Mais si jamais tu vas chez Eddie Upman, peut-être pourrais-tu monter dans le grenier une minute. Peut-être verrais-tu Humphrey. Tu n'aurais pas besoin de rien faire d'émouvant ni de sentimental, je sais que tu ne le supporterais pas. Mais peut-être pourrais-tu laisser le courant en veilleuse, comme par hasard, en t'en allant, sans faire marcher les trains.

Le vieil Humphrey serait heureux.

Le ferais-tu, Clyde — pour moi?



Le grom

(The grom)

par ARTHUR PORGES

Arthur Porges est un habile homme. Nous ayant donné naguère le plus inoubliable des monstres mécaniques : le ruum (1)*, il ne pouvait récidiver dans le style « monstre » sans risquer, aux yeux de ses lecteurs, de sembler se répéter... sauf à une seule condition : celle consistant à prendre le contre-pied de sa précédente histoire. Et c'est ainsi qu'est né le grom, qui réussit à être tout aussi terrifiant que son prédécesseur sans souffrir de la comparaison. Mais, alors que la terreur, dans «* Le ruum *», se situait au stade physiologique, celle du présent conte n'est que psychologique, donc plus subtile encore, n'agissant que par suggestion.*

Le grom a comme ancêtres spirituels le « horla » de Maupassant et les « invisibles » d'Eric Frank Russel (2)*. Les êtres invisibles dont nous serions les animaux domestiques... Deux hommes aux antipodes l'un de l'autre ont médité sur cette idée étrange : André Breton, le « pape » du surréalisme, qui a parlé des « grands transparents » dominant secrètement l'homme, et l'essayiste américain Charles Fort qui écrivit, dans «* Le livre des damnés *»* (3) *: « Nous sommes la propriété de quelqu'un! » Eric Frank Russell supposait que les « invisibles » se nourrissaient de nos* émotions. *Arthur Porges est parti de ce thème pour bâtir un concept singulier, prétexte à des implications finales inattendues et terribles.*



TAMERLAN, le gros matou, s'ennuyait rarement. Il pouvait rester couché des heures sous un soleil torride, le menton sur les pattes, un regard contemplatif filtrant par l'étroite fente de ses yeux. Les humains étaient toujours intéressants, et en dix ans il en avait appris beaucoup sur leur étrange psychologie. De son poste d'observation favori, sur le rebord extérieur de la fenêtre de la banque, il étudiait le monde qui l'entourait. Parfois ses yeux se fermaient un court instant, cependant ses oreilles exercées restaient en éveil, épiant chacun des sons variés et significatifs qui composaient le rythme de la Grande Rue.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 5 : « *Le ruum* ».

(2) « *Guerre aux invisibles* », d'Éric Frank Russell (« Rayon Fantastique »). Aux lecteurs de « *Fiction* » qui, par extraordinaire, n'auraient pas encore lu ce remarquable roman, nous le recommandons particulièrement : c'est un grand classique américain que tout amateur de S. F. se doit de connaître.

(3) Ce livre sera prochainement publié en langue française par les Éditions des Deux-Rives.

Mais tout blasé qu'il était des simples humains et de leurs curieuses habitudes, Tamerlan ne pouvait s'empêcher de vibrer d'émotion à la vue d'un grom.

Celui qui descendait la rue en ce moment était d'une grosseur exceptionnelle, presque de la taille d'un homme. Trapu, arrogant, capricieux dans ses mouvements, le grom à l'aspect vaporeux avançait en se pavanant sur le trottoir inondé de soleil, comme un empereur fantasque paradant devant ses sujets.

Tamerlan le considéra de son regard vert, sans un clignement de paupière, le bout de sa queue balayant le sol par saccades. Un grom aussi volumineux ne pouvait manquer de causer de l'agitation quelque part sur son passage. Le chat comprenait les groms encore mieux que les humains. Il avait découvert depuis longtemps que les gens ne s'apercevaient jamais de la présence d'un grom auprès d'eux. D'abord, il avait pensé que les humains montraient simplement de l'indifférence à leur égard, comme certains faisaient pour les chats, mais il s'était bientôt instruit par l'expérience. Il aurait compris les groms plus tôt, n'eût été la rareté de leurs apparitions pendant si longtemps. Dans cette bourgade, ce n'était qu'au cours des deux ou trois dernières années que les groms avaient commencé à se montrer en nombre important. La venue de spécimens gros et agressifs, à la place de sujets petits d'un naturel plutôt nonchalant, était un phénomène plus récent. Tamerlan n'aurait plus témoigné le moindre intérêt pour de petits groms. Il était trop vieux, il aimait trop sa vie de sybarite et son confortable rebord de fenêtre pour courir au-devant d'hypothétiques distractions.

Mais le grom qu'il voyait là était un géant de l'espèce, et en ce moment il était clair que sa promenade avait un but bien défini. Et cela signifiait presque à coup sûr un spectacle palpitant pour un observateur discret. Un ronronnement enroué fit vibrer la gorge de Tamerlan.

Puis une lueur d'amusement, subtile et féline, apparut dans ses pupilles verticales. Le grom avait repéré l'échelle en face du magasin de quincaillerie. Peu de groms étaient capables de résister à une échelle dressée en travers du trottoir contre le mur d'une maison. Tamerlan croyait vaguement que les échelles étaient comme une sorte de valériane pour les groms, du moins dans cette position. Quand elles étaient placées autrement, les groms n'y faisaient même pas attention.

Celui-ci bondit joyeusement, tandis que des taches rougeâtres apparaissaient de place en place sur sa masse sombre. Le grom s'élança sous l'échelle, y adhéra, puis se mit à se balancer avec ardeur, fixé au dixième barreau. Comme un tourbillon brumeux et huileux à la fois, il se livrait à une gymnastique effrénée, par-devant, par-derrière, sur les côtés, tournant tout autour des montants usés par les intempéries. Ah ! Tamerlan se raidit soudain et sa queue s'immobilisa. Voilà qu'arrivait un homme, grand, plein d'assurance, apparemment certain de sa place dans l'univers. Passerait-il sous l'échelle? Dans ce cas, le grom pourrait l'atteindre très facilement. Sinon, s'il hésitait et, comme tant

d'autres hommes, faisait un large détour, le grom pourrait ne pas s'occuper de lui.

Oui, il allait passer dessous, sans aucun doute. Il avait regardé en l'air pour voir si personne n'était juché là-haut, et, ayant trouvé l'échelle inoccupée, il s'avançait tout droit, redressant la tête un peu comme s'il relevait un défi. Tamerlan se leva, allongeant le cou. Cette partie du spectacle le fascinait toujours, d'autant plus qu'il n'avait jamais très bien compris les mobiles des groms ni leur subtile technique. La scène pouvait se répéter à l'infini, le vieux chat semblait incapable de discerner clairement ce qui... Là, ça y était !

Comme l'homme passait sous l'échelle, le grom s'était laissé tomber en plein sur ses épaules et, d'un seul mouvement prompt comme l'éclair, il enfonça une patte nébuleuse dans la tête de sa victime. Pendant peut-être un dixième de seconde, Tamerlan vit le crâne de l'homme prendre une transparence laiteuse tandis que le grom donnait de petits coups de patte dans le tendre tissu cérébral.

En même temps, le chat, vivement intéressé, voyait se matérialiser les images mentales suscitées par ces légers coups. Il y eut, pour commencer, le visage bienveillant et placide d'une femme d'âge moyen. Mais presque immédiatement il céda la place à celui, fort joli encore qu'inexpressif, d'une jeune fille aux yeux provocants. Quand le visage de la femme plus âgée se reforma un instant après, il s'était fripé en une horrible figure de sorcière, avide et tyrannique. Toute cette scène s'était déroulée en un clin d'œil.

Comme à toutes les occasions précédentes, le chat s'était raidi involontairement quand s'était produite l'attaque du grom, s'attendant à voir l'homme réagir devant cette liberté prise avec sa propre personne. Puis il se laissa retomber et se détendit. Toujours la même histoire : l'homme continuait de marcher avec une joyeuse insouciance, totalement inconscient de l'existence du grom — qui avait repris sa place sur l'échelle — et de son audace. Bien au contraire, il semblait assez fier de lui, pour une raison qui échappait à la compréhension de Tamerlan. Il était difficile de concevoir une telle indifférence de la part d'un représentant d'une espèce si arrogante. C'étaient des incidents comme celui-ci qui donnaient à Tamerlan la conviction que les humains ne pouvaient percevoir la présence d'un grom. Il savait cependant que l'homme réagirait à ces manœuvres plus tard, et de façon fort peu plaisante. Les humains ne sortaient jamais indemnes de telles rencontres. Un grom géant comme celui-ci avait un pouvoir énorme qu'il utilisait sans pitié quand il lui en prenait envie.

Mais maintenant, comme quelqu'un qui se souvient qu'une course plus urgente l'appelle autre part, le grom quittait à regret son échelle et se remettait en mouvement, capricant et onduleux, allant d'un côté à l'autre de la rue. Les oreilles aplaties, Tamerlan bondit avec légèreté de son perchoir et le suivit à quelque distance, progressant par petits élans successifs d'un point de refuge à un autre sans jamais risquer une

avance prolongée en terrain découvert. Le grom montrait de façon détournée, par une progression légèrement oblique, qu'il le savait à sa suite, mais hormis ce détail il ne s'en occupait nullement. C'était là un trait de caractère que Tamerlan approuvait. Comme la plupart des chats, il tenait à conserver ses distances, préférant chercher à capter l'attention au moment choisi par lui plutôt que d'en être l'objet au gré des caprices d'autrui.

A une allure de plus en plus rapide, comme s'il eût craint d'être en retard, le grom avançait par tressautements le long de la rue poussiéreuse, suivi de Tamerlan, démarche élastique et tête basse. Une fois, le grom s'arrêta net et le chat le rejoignit, l'échine arquée, avec un ronronnement rauque. Un fluide caressant, titillant, effleura sa fourrure épaisse et Tamerlan se frotta à cette masse vaporeuse d'une exquise nature. Mais soudain, avec un miaulement aigu et indigné, il fit un bond à la verticale, la queue hérissée comme un goupillon à bouteilles, le grom ayant malignement traversé son corps d'un mince pseudopode. Un passant éclata de rire en voyant les contorsions de Tamerlan et l'appela d'un ton cajoleur, mais le chat lui opposa un dédain ostensible et blessant. C'était une plaisanterie typique de grom et, bien qu'intrigué et scandalisé, Tamerlan pardonna bientôt à l'offenseur. Après tout, cela n'avait rien de comparable au vilain jeu qui, sous l'instigation du grom, venait de se dérouler dans la tête d'un homme, au cours de la scène de l'échelle, un instant plus tôt. Jamais un grom ne se livrait à de telles manœuvres sur un chat. Tamerlan ronronnait de nouveau quand le grom reprit sa course à la destination déterminée.

Ils parvinrent enfin au but du grom : un terrain vague envahi par les mauvaises herbes et jonché d'immondices. Il y avait là un gros homme vêtu de bleu et portant sur la poitrine une étoile de métal qui luisait sous le soleil implacable. Il était en train de boucler des cercles en acier autour des poignets d'un jeune garçon dodu, haletant, pâle de terreur, dont les vêtement en désordre étaient couverts de poussière. Autour d'eux s'étaient assemblés d'autres hommes — ainsi qu'une femme dans une robe vert vif sur laquelle tranchait une ceinture de cuir rouge — qui regardaient avec un air farouche. Quelques-uns formaient subrepticement un petit groupe entre le policeman et la borne de l'avertisseur téléphonique. Tout en enfermant les poignets du captif, l'agent de l'autorité ne cessait de jeter aux badauds qui l'entouraient des regards de côté où se lisait une certaine inquiétude.

Bondissant avec allégresse, le grom s'élança d'une personne à une autre, surmontant les épaules, criant silencieusement dans les oreilles, passant devant les yeux des doigts sans forme. Tamerlan pouvait distinguer les images qu'il brassait dans les cerveaux. Pour un grom de la taille de celui-là, rien n'était plus simple que de fabriquer des visions — des images étranges, sombres, incompréhensibles, qui poussaient les humains à une fureur sans bornes. Elles draguaient pour ainsi dire la colère dont le sang lui-même était chargé. Tamerlan ne comprenait pas toujours les tableaux que les groms faisaient naître dans

les esprits. Ce grom-ci, par exemple, montrait l'adolescent grassouillet et effrayé dans une sombre cave, un local repoussant de saleté et tapissé de toiles d'araignées; il se penchait sur une fillette dont le visage était horriblement tuméfié et dont la robe étriquée était en haillons. Seulement le garçon n'était pas tout à fait le même que maintenant; la violence se peignait sur ses traits et sa bouche molle était humide de salive. Tamerlan eut du mal à croire qu'il s'agissait du même personnage jusqu'à ce que le grom eût réglé la mise au point du tableau en l'inondant d'une clarté d'un rouge chaud. Alors, de façon inexplicable, le visage de l'adolescent perdit son apparence humaine pour devenir un masque dégouttant de bave, au mufle de bête fauve et à la gueule armée de grandes canines. En même temps, la fillette n'était plus une enfant malpropre, mais un petit ange au sourire doux et innocent et à la chevelure dorée étincelante. Les oreilles de Tamerlan se couchèrent contre son crâne étroit quand un grondement sauvage monta de la foule de plus en plus nombreuse.

Furieux, le policeman se hâta d'entraîner son prisonnier. La sueur perlait sur son gros visage rougeaud tandis qu'il exhortait au calme la foule menaçante. Soudain, il lança un coup de sifflet déchirant. Cet acte sembla galvaniser le grom. Pendant quelques instants, il accabla le policeman de reproches silencieux en exécutant autour de lui une pantomime grotesque et véhémente. Mais, bien que lançant continuellement contre son prisonnier d'amères malédictions, le policeman tenait tête avec courage à la multitude excitée. Le grom le quitta finalement et bondit d'une personne à l'autre, tempêtant, gesticulant et battant un rythme effréné avec ses pattes sans consistance.

Là ! Une muette tirade empoisonnée à l'oreille d'un grand gaillard mal rasé et le policeman fut écarté d'une poussée. Il porta son sifflet à ses lèvres, mais à peine en eût-il tiré un nouvel appel impérieux que quelqu'un le lui fit sauter des doigts. Plusieurs hommes se saisirent du garçon terrorisé et la femme enleva sa ceinture de cuir écarlate. Des sons inarticulés sortaient de sa bouche trop rouge et le grom dansa autour d'elle pour manifester son approbation. Sa robe verte, que rien ne retenait plus à la taille, flottait comme un sac autour de son corps gras et court. Un homme prit la ceinture, approuvant de la tête avec un air sardonique. Tamerlan s'approcha à petits pas.

La foule s'amassa autour du prisonnier qui tomba à genoux en pleurnichant. Impuissant, le policeman laissa échapper un beuglement de taureau quand la ceinture rouge fut passée autour du cou frêle de l'adolescent, tandis que ses poignets, toujours pris dans les menottes, étaient attachés à une de ses cuisses au moyen de lacets de chaussures fournis avec empressement par un gamin osseux, qui s'était assis sur la bordure du trottoir pour les défaire. Un homme âgé, une moue de désapprobation aux lèvres, empoigna le gamin par l'épaule et, lui désignant la rue, l'invita à prendre le large. L'enfant se dégagea d'un coup de reins et se rapprocha du jeune garçon au cou pris dans la ceinture.

Ils poussèrent leur victime jusqu'à un sycomore qui se dressait derrière une misérable barrière de bois. Le policeman fit un dernier effort désespéré pour atteindre la borne d'appel, mais trois hommes taillés en hercules intervinrent et parlementèrent avec lui, presque sur un ton d'excuse. Il sortit son lourd revolver de l'étui, mais la foule le conspua et le mit au défi de tirer, cependant que le grom, en une cabriole fantastique, s'allongeait jusqu'à prendre l'aspect d'une traînée fumeuse, s'introduisait dans le canon du revolver et ressortait par la culasse pour reprendre triomphalement son volume primitif. Tamerlan en était transporté d'admiration. Jamais il n'avait vu un grom faire preuve d'une si charmante espièglerie.

La foule tenait maintenant sa victime sous le sycomore, mais la ceinture était trop courte. Tandis qu'une discussion s'élevait, la femme qui habitait la maison toute proche sortit en hurlant des menaces. Personne ne fit attention à elle et elle rentra précipitamment. Tamerlan sauta sur le sommet de la grille de clôture. Il put voir la femme debout dans l'entrée, en train de s'égosiller au téléphone.

Un homme enleva sa ceinture, recueillant un murmure d'approbation, et retint avec la main son pantalon militaire à la couleur fanée. Les deux ceintures furent mises bout à bout et on venait d'en jeter une extrémité par-dessus une branche quand une voiture de police arriva en trombe et vomit aussitôt six hommes en bleu qui s'élancèrent, la matraque haute, sur la foule grondante. Tamerlan se tapit en haut de sa grille, prêt à se laisser tomber à l'intérieur, mais toujours enthousiasmé par le grom, lequel se déchaînait avec une énergie redoublée parmi les humains hésitants. Puis une matraque de policeman ensanglanta le crâne du meneur de l'émeute et la populace recula, se divisant en petits groupes qui continuèrent à crier des injures, mais en cédant progressivement du terrain. L'adolescent tremblant, entouré de policemen, fut chargé sans cérémonie dans la voiture. Celle-ci démarra et les groupes commencèrent à se disperser, laissant le grom dans la désolation.

Complètement désemparé maintenant, les taches rouges s'estompant sur sa surface grise, il s'engagea dans la rue qu'il descendit d'un train funèbre. Tamerlan hésita. Il lui semblait douteux qu'il dût être témoin de quelque chose de réellement intéressant en continuant d'escorter le grom penaud.

Il pensa avec nostalgie à son rebord de fenêtre et s'avisa également d'une faim croissante. Avant longtemps, Dinah, la chienne noire mélancolique à la vague apparence d'épagneul, recevrait son repas des mains de son indulgente maîtresse. Tamerlan, selon un plan immuable, se laisserait poursuivre ignominieusement au lieu d'anéantir la créature aboyante. Après avoir vertement réprimandé sa chienne, sa maîtresse, en guise d'excuse, offrirait à Tamerlan un énorme tas de bonnes choses. Une fois par semaine, au moins, il valait la peine d'essayer cette ruse. En outre, les tendres coussins de ses pattes étaient devenus douloureux

à force de marcher sur le pavé brûlant. Tamerlan se disposa à rentrer en ville.

Mais soudain, le grom sortit de sa torpeur, repartant d'une allure décidée et élastique. Une fermeté d'intention renouvelée se manifestait clairement dans l'accélération de son mouvement. Tamerlan se coula derrière lui, oubliant ses pattes endolories. Si résolu était le grom qu'il dédaigna même une grande et tentante échelle après avoir exécuté une simple figure acrobatique au niveau du douzième barreau. Bientôt ils atteignirent la voie ferrée, juste à la limite de la ville. Là, un train de marchandises de plusieurs centaines de mètres de long gravissait une forte pente en gémissant.

Tamerlan s'arrêta, perplexe, l'odeur irritante du mazout chatouillant ses narines sensibles. Le grom sautait et virevoltait avec une joie folle. tout en se maintenant à hauteur d'un vieux wagon de marchandises. Le chat était interloqué. Il avait beau avoir une grande expérience des groms, il ne reconnaissait pas là leur façon habituelle de se conduire. Une excitation renouvelée — la perspective d'être témoin d'un trait de staratégie inédit de la part d'un grom — fit se hérisser sa fourrure fauve.

Pourquoi le grom suivait-il ce wagon plutôt qu'un autre? Les yeux fendus de Tamerlan s'arrondirent en une muette interrogation. Il renifla l'air. Etait-il chargé d'une odeur familière en plus de l'âcre parfum des magnolias? La seule réponse à cette question non exprimée fut le chuintement impersonnel d'une vanne de vapeur, le cliquetis monotone des roues sur les jonctions des rails.

Puis, comme le long convoi ralentissait pour ne plus progresser qu'au pas au sommet de la côte, un personnage débraillé et couvert de poussière se laissa choir du wagon de marchandises. La queue de Tamerlan s'agita de mouvements secs. Un de *ceux-là*... et un qu'on n'avait encore jamais vu dans cette ville ! Se remémorant certaines affaires passées dont des groms de belle taille avaient été la cause, il commença vaguement à comprendre...

Le grom décrivait des cercles autour de l'homme à l'allure harassée, si maigre et dépenaillé, mais dont la démarche alourdie gardait quelque chose de cadencé. Tamerlan s'approcha, tous poils dressés, tandis que le grom caracolait de joie anticipée. L'homme loqueteux et fourbu aperçut le chat. Ses grosses lèvres rouges s'entrouvrirent, et ses dents blanches étincelèrent dans sa face noire. C'était un sourire irrésistible et chaleureux.

— « Bonjou', Minet, » dit-il d'une voix profonde et mélodieuse. « On va à la ville, Missié? Alo' on va tous les deux. Ti sais, moi, j'ai une faim ! »

Avec empressement, Tamerlan leur emboîta le pas à tous deux.

Il savait que le grom n'aurait pas de déception avec *celui-là*.

On dirait que Porges a ici créé un genre : l'histoire fantastique à thèse! *Il est évident que c'est cette thèse qui lui importe le plus, mais son thème fantastique presque symbo-*

lique n'y ajoute-t-il pas un grand relief? A part cela, la virulence de Porges nous semble extraordinaire, sous les mots couverts. Par sa seule phrase finale, il va plus loin qu'aucun des films américains sur le problème du racisme antinègre! Est-il nécessaire de rappeler qu'il y a aux Etats-Unis encore aujourd'hui en 1955 *des lynchages de nègres, souvent avec la complicité tacite des polices locales?... (On voit de là l'aubaine pour un grom précédemment frustré, par une de ces mêmes polices, d'un lynchage de blanc!*)



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

A. DIF ....

Le dévideur de Temps.
Poseïdona.
(*Nouvelles d'anticipation.*)

Le réveil de Méduse.
La rue de l'Etrange peur.
La graisse de Sabbat.
(*Romans fantastiques.*)

La couronne d'Epine-Vinette.
Le baiser de l'Upier.
(*Nouvelles fanstastiques.*)

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Si les livres sont rares ce mois-ci, les événements internationaux nous concernant sont nombreux et d'importance.

Le Prix International du meilleur roman de « science-fiction » a été décerné à M. Edgar Pangborn, pour son roman : « *A Mirror for observers* » (non traduit en français). M. Pangborn est bien connu des lecteurs de notre revue-sœur « *Mystère-Magazine* » pour deux excellentes nouvelles : « *La baguette chantante* » (n° 75) et « *Le chat et le meurtrier* » (n° 92). M. Edgar Pangborn est critique musical, diplômé du « New England Conservatory of Music ». Il habite New York. Son livre est un roman décrivant la Terre vue par des yeux martiens. Il est tout à fait remarquable et peut être considéré comme un des rares « romans science-fiction » ayant de hautes qualités littéraires.

⁂

Autre nouvelle d'importance : la « science-fiction » est enfin reconnue en U. R. S. S. comme forme littéraire progressiste et humaniste, travaillant à la paix et à l'amitié entre les peuples. C'est bien ce que nous avions dit lors de notre discussion avec « *La Nouvelle Critique* ». Nous avions alors écrit qu'en matière de marxisme, il fallait demander le véritable article et se méfier de toute imitation !

La « science-fiction » étant un humanisme, elle n'a pu être inventée que par un Russe. En effet, le professeur V. Virginski, éminent historien littéraire russe, nous annonce que la « science-fiction » fut inventée par V. F. Odoevsky (1803-1869).

Cet écrivain de « science-fiction » publiait dès 1840 un roman peignant le monde de l'an 4338.

Ce livre décrit des avions, des trains électriques, des lampes dont les rayons exercent une action chimique, la modification artificielle du climat.

Nous ne discuterons pas avec l'éminent professeur sur la priorité de Voltaire ou de Rabelais par rapport à Odoevsky. Signalons simplement cette remarque de Théodore Sturgeon « La « science-fiction » est née lorsque le prophète Ezechiel décrivit la première soucoupe volante ».

En tout cas, le concours de la meilleure nouvelle de « science-fiction » organisé en U. R. S. S. a rapporté près de mille récits de bonne qualité que le jury est en train d'étudier, et qui paraîtront en volumes, bravo !

⁂

Le hasard, qui veille sur les amateurs de « science-fiction » privés de leur drogue, m'a fait parvenir un livre édité à compte d'auteur par M. Paul Bouchet. Ce roman « *Le mystère de Perrière-les-Chênes* » décrit un village de France situé dans un repli de l'espace-temps, et où les derniers druides vivent encore. A en juger par la lettre d'accompagnement, l'auteur y croit, ce qui ajoute du charme au récit.

Pour les amateurs de merveilleux également « *Histoire des Rose-Croix* », par M. Serge Hutin (Edouard Nizet, Editeur, Paris).

Il est curieux à quel point la légende des Rose-Croix se rapproche d'un thème classique de « science-fiction » : les surhommes inconnus, les hommes-après-l'homme, qui vivent parmi nous en secret.

Certains passages du livre de M. Hutin (page 56) pourraient avoir été écrits par A. E. Van Vogt (dont « *Les joueurs de A* », qui va paraître chez Gallimard, reprend remarquablement ce thème du surhomme).

J'ai été fort déçu par « *Les anges de fer* », de Walter Kiaulein (Editions Pierre Horay). Ce livre prétentieux et plein d'erreurs, qui prétend être la première histoire de la mécanique, aurait dû être laissé dans son texte allemand original. Le lecteur intéressé par cette question a de nombreux livres français, de Pierre Devaux (Que sais-je?) à Georges Friedmann (N.R.F.).

Si l'auteur des « *Anges de fer* » s'était donné la peine de les lire, cela lui aurait évité de se couvrir de ridicule.

Jacques BERGIER.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

J'ai dit, il y a quelques mois, tout le bien que je pensais du « *Titan de l'Espace* », d'Yves Dermèze. Le nouveau roman de Dermèze, « *Via Velpa* » (Série 2.000, Editions Métal), ne fera qu'asseoir la gloire naissante de ce confrère, jadis spécialiste du policier, dans le si difficile domaine de l'A. S. Voilà un ouvrage qu'aurait pu signer un Fredric Brown ou un Van Vogt — c'est dire s'il est de classe internationale. Le héros en est Alik Hermès, Altaïrien de première catégorie, qui a percé le mystère des nœuds du temps : une vibration de l'espace qui permet d'aller dans un Univers-antipode. Alik se retrouve dans un tel univers avec la complicité du bourreau chargé de son exécution et qui se révèle être un vieil ami à lui. Cet univers appelé Velpa est malheureusement soumis aux attaques de monstres nommés Mobiks, issus d'une transmutation du sable. Un seul moyen de s'en débarrasser, détruire dans le passé l'univers qui les a engendrés; or c'est précisément celui que vient de quitter Alik. Reprenant une idée déjà utilisée par Barjavel dans « *Le voyageur imprudent* », Dermèze se livre à un brillant exercice de virtuosité, aussi complexe par moments que celui que décrivait Pierre Boulle dans un de ces *Contes de l'absurde*. Dire que j'ai lu ce roman avec plaisir serait au-dessous de la vérité; c'est aussi avec un vif intérêt que je l'ai fait. Espérons que l'auteur suivra la voie qui, désormais, semble être sienne.

Avec « *Départ pour l'avenir* » (Fleuve Noir), Jean-Gaston Vandel a écrit un de ses romans les plus humains. Sous l'effet d'incessantes expériences thermonucléaires, sous celui également de l'utilisation massive de l'énergie atomique et des déchets qui en résultent, la Terre devient radioactive et l'humanité est condamnée à disparaître. L'apprenant, Baird, président des Etats Fédérés, décide, pour sauver la Vie, d'envoyer dans une autre galaxie une trentaine d'enfants élevés depuis dix ans dans un fort souterrain, à l'abri de toutes radiations. L'histoire que nous conte Vandel est celle de l'organisation de cette expédition et des difficultés qu'elle rencontre auprès de certains hommes qui ont peur de mourir. Sans être à proprement parler une suite des « *Naufragés de l'Espace* », « *Départ pour l'avenir* » en est le prolongement logique, et la fin en est si pathétique que je souhaiterais que le commandant Flint désobéît aux ordres de son président ou qu'alors... L'ouvrage comporte effectivement deux rebondissements possibles et j'espère que l'auteur écrira un jour prochain le troisième volume de ce qui pourrait être une parfaite trilogie.

« *Les mines du ciel* » (Moons for Sale), de Volsted Gridban (Fleuve Noir), est un *western* de l'espace qui nous décrit la lutte opposant un surhomme dénommé Simon Slade à Mandoreth, gouverneur de Mars, lequel, en dépit et peut-être en raison de ses hautes fonctions, a la mauvaise habitude d'escroquer les gens avec qui il est en affaires. Non que sa dernière victime, Randolph Jerome, soit un individu particulièrement intéressant — ce serait plutôt le contraire. Mais, ayant engagé Jerome, Slade tâche évidemment de s'acquitter au mieux de sa tâche et, aidé de sa femme Zonia, de faire cracher à Mandoreth les trente milliards que celui-ci a indûment perçus. Le roman n'est qu'une suite de coups et de parades à l'échelle spatiale.

Les amateurs de collections comme « Présence du Futur » le trouveront un peu simpliste, mais il plaira certainement à ceux à qui il s'adresse, c'est-à-dire à la grande masse des aficionados d'A. S. qui, comme les lecteurs du Saint ou du Prince, ne songent qu'à s'évader du monde prosaïque dans lequel ils vivent.

●

ANGOISSE

« *Ne frappez pas à cette porte* », de Virginia Lord (Fleuve Noir), ne peut que décevoir le critique, car l'auteur y fait appel au personnage désormais stéréotypé du médecin fou qui se

prend pour un génie alors qu'il ne sait que charcuter les malheureuses jeunes filles « frappant à sa porte ». Elles sont deux, ici, Anne Vautier et Sylvie Garimond, qui ont donné rendez-vous au fiancé de l'une d'elles dans un petit village de la Forêt Noire, mais qui, pour leur malchance, échouent dans le château d'un certain von Krauss, amateur de porcelaines et créateur d'un « zoo des organes ». L'une d'elles y laissera sa vie, l'autre sortira de l'aventure à peu près intacte mais marquée pour l'existence. Le récit est mené sur un bon rythme et le style en est correct, mais quand diable nos auteurs d'ouvrages dits d'angoisse songeront-ils à se renouveler ? A moins que le genre ne soit incompatible avec l'esprit français, éventualité que je commence à suspecter fortement.

Igor B. MASLOWSKI.

●

FANTASTIQUE

Amateurs d'insolite, voici la perle fine, la pierre précieuse, le bijou de prix à enchâsser dans votre bibliothèque : le singulier, l'incomparable « *Tamerlan des cœurs* » (joaillier: René de Obaldia, bijouterie Plon). Il y a des livres qui sont source de joie : il y eut « *Au château d'Argol* », de Gracq — il y a « *Tamerlan* ». Le propre d'une source est d'être souterraine. Il faut creuser pour l'atteindre. De tels trésors ne se livrent pas au premier venu, ni à la première fouille. Lisez « *Tamerlan* ». Lisez-le trois fois s'il le faut, comme on doit prononcer trois fois la formule cabalistique. Vous serez décontenancés, irrités, ébahis peut-être à la première, selon votre humeur du moment. La deuxième vous apprivoisera, vous décontractera. A la troisième, vous serez mûrs pour le « Sésame ouvre-toi ». A moins que, comme les privilégiés, vous ayez capté d'un seul coup de sonde l'eau de la source.

« *Tamerlan des cœurs* » est un livre-sphinx, un livre-rêve, sans commencement ni fin, se retournant sur lui-même comme un serpent qui se mord la queue. C'est un livre qui se crée à mesure qu'on le lit (et qu'on le vit), comme si l'on était soi-même le dormeur en train de le rêver. Un livre sans limites et sans dimensions, hors de l'espace, hors de la duréé.

Sa scène est le monde; son « temps » est un gigantesque présent éternisé, éparpillé sur tous les plans du passé. « Unanimisme de l'espace-temps » prétexte à une dislocation extrême du cours de l'Histoire. En un raccourci fulgurant, les siècles se juxtaposent et se confondent, les lieux de la terre se surimpriment les uns aux autres. L'histoire de tous les peuples, à toutes les époques, est exposée simultanément, comme l'expression d'une seule réalité permanente. Et cette réalité est la pourpre et le sang. Le sang coule en même temps à tous les tournants de l'Histoire. Toutes les guerres, tous les massacres, tous les combats, sont ramassés dans cette « durée » intemporelle où les âges se chevauchent, dans ce panorama démesuré, ce cinémascope cosmique.

A ce thème cyclique, s'en superpose un autre en contrepoint. Il y a dans notre présent à nous un homme seul, qui semble placé au confluent de l'Histoire et des siècles : Jaime Salvador. Don Juan moderne, bourreau des cœurs comme Tamerlan le conquérant, au XIVe siècle, est celui des corps et le symbole de la cruauté. Il fait couler le sang de l'amour. Il s'affirme à travers chaque femme, cherche à se dépasser, cherche par l'amour à donner une signification à son destin. Et en même temps il ressent, en aperçus fugitifs, des bribes éparses, des motifs de la grande symphonie qui se joue dans le passé, au long des temps rassemblés. Il a des visions, perçoit des signes. Il est traqué par l'Histoire, par le poids de cette horreur éternisée et concentrée dans ses multiples manifestations. Son sort final est l'échec; il cause le suicide de la seule femme qu'il aime réellement et désormais l'identification est close : il est, lui aussi, conquérant et sacrificateur. Comme par ricochet, l'Histoire alors se referme sur lui, le prend au piège: c'est la guerre. Les deux thèmes jusqu'ici distincts se réunissent. Jaime est pris par l'immense machinerie sanglante dont le fonctionnement s'étale à travers les époques. Il en devient partie intégrante. La période où il est plongé se raccroche à son tour à la grande roue où tournent toutes les périodes du passé. Et ce tournoiement



SCIENCE ? oui
FICTION ? non
F. L. NEHER
MARS ALLER-RETOUR
MARS ALLER-RETOUR
n'est pas un roman de Science-fiction, mais un véritable *reportage antidaté*, écrit par l'auteur d'après des *données scientifiques rigoureusement exactes*. VON BRAUN, l'inventeur de la V. 2, le créateur du satellite artificiel actuellement en fabrication aux États-Unis, qui les lui a fournies, présente lui-même cet hallucinant récit de la première expédition interplanétaire.
1 vol. de la collection LA TULIPE NOIRE
CALMANN-LÉVY

le rejoint, éclate en lui. Il meurt au son du cor de Roland, leitmotiv de l'angoisse de l'humanité, et face aux éléphants d'Hannibal.

Cet extraordinaire resserrement dans le temps donne des résultats baroques et grandioses, une suite de poèmes de l'absurde, avec lesquels le mot « surréalisme », si galvaudé, reprend un sens vierge, défait des acceptions diverses auxquelles on l'a soumis. Un surréalisme sans ficelles, sans tics, sans clichés, sans procédés. Si Obaldia est surréaliste, c'est à la façon de Julien Gracq : comme on respire. Il ne se rattache ni à un genre ni à une école. Il ignore l'artifice.

On ne peut qualifier de « roman » cet ouvrage hors de la norme, hors des limites et des règles, de tout ce qui est commun, de tout ce qui est convenu. Il n'est rien et il est tout : épopée, poème, apocalypse, cauchemar. Il est tragique, burlesque, énigmatique (et d'un baroque tout espagnol). On ne peut l'enfermer dans des définitions ni dans des cadres. Une seule chose certaine : il existe. Et son existence s'impose. Il est le pavé dans la mare aux canards littéraire, le météore tombé de l'espace sidéral, l'animal fabuleux rejeté sur le rivage.

En voilà sans doute assez pour allécher les lecteurs qui m'entendent et faire fuir les autres. Je n'insisterai pas. Sinon pour souligner, toutefois, que tout le livre est écrit dans une langue pure comme de l'eau vive, et qu'on y rencontre en outre quelques-uns des plus beaux morceaux de style de la littérature moderne. Les amours de Jaime (amour *fou :* toujours le surréalisme) sont dépeints par l'auteur avec le même lyrisme « universel » qu'il emploie pour saisir et immobiliser dans l'instantané la perpétuité de l'Histoire. En découlent des splendeurs, avec un rien de gongorisme qui ne fait qu'en rehausser l'éclat. La voilà bien, l'alchimie du verbe.

⁂

P.-S. Un mot pour ne pas parler de « *Soupe aux crabes* », d'Henri Bocrat (Gallimard), qui fut répertorié dans une liste bibliographique de « *Fiction* » comme « roman d'épouvante » (étant présenté ainsi par l'éditeur). La seule chose épouvantable, c'est le manque de talent de l'auteur. A part cela, cette histoire de monstre pervers et de fou obsédé, aussi mal racontée que mal construite, est une platitude qui n'engendre pas le moindre frisson en général — ni le moindre frisson d'intérêt en particulier.

Alain DORÉMIEUX.



ERRATUM

Une erreur de composition a déformé à l'imprimerie un mot du dernier article de notre collaborateur Alain Dorémieux, détruisant ainsi la signification d'une phrase. Page 123, première colonne, première ligne, il fallait lire : « On s'amarre au bord d'une **page** », ce dont les typographes sont excusables, vu la comparaison qui faisait le corps du contexte, d'avoir transformé en... **plage !**

FATIGUÉS PAR SOIXANTE ANS DE CINÉMA...

par ***F. HODA***

La liste des films de « science-fiction » projetés en France s'allonge, mélangeant le mauvais et le bon : « *Vingt-quatre heures chez les Martiens* », « *Le jour où la terre s'arrêtera* », « *La chose* », « *Le choc des mondes* », « *Destination Lune* », « *Le météore de la nuit* », « *La guerre des mondes* », « *Superman* », « *Le monstre des temps perdus* », « *Deux nigauds chez Vénus* », « *Le monstre magnétique* » (sorti en province, mais non encore à Paris), « *Conquête de l'espace* », « *Des monstres attaquent la ville* », « *L'étrange créature du lac noir* »... Le genre commence à acquérir droit de cité et à intéresser la critique. André Bazin ne lui a pas consacré moins de quatre articles le mois dernier dans « *Le Parisien libéré* », « *L'Observateur* », « *Radio-Cinéma-Télévision* » et « *Arts* ». Certaines de ses remarques sont fort pertinentes. Je profite d'une période creuse pour les discuter ici.

Bazin croit à une décadence du fantastique cinématographique après les années 1930. Il l'explique d'abord par le fait que « le truquage a perdu sa fascination et son pouvoir poétique propre avec l'évolution du cinéma ». « La déchéance du fantastique », écrit-il, « procède de la dévalorisation générale du langage cinématographique depuis les débuts du son. » Si je suis d'accord avec lui sur la « décadence », je ne puis toutefois adhérer à ses arguments. Je ne crois pas que le truquage ait perdu de sa fascination ou de son éclat. D'ailleurs Bazin lui-même relève à propos de l'insipide « *Conquête de l'espace* » une certaine « poésie objective de la mécanique et de son décor », et loue « l'ambiance scientifique imaginaire, non seulement vraisemblable, mais belle » qu'on a su y créer. Sans m'attarder sur cette contradiction d'un des meilleurs critiques cinématographiques contemporains, je dirai simplement que le truquage a gardé pour le spectateur d'aujourd'hui toute sa valeur. D'où vient donc cette déchéance du genre ? Qu'est-ce qui différencie le fantastique actuel de celui du muet ou des années 1930 ?

Je ne vois qu'une réponse à cette question : on a vidé le genre de son contenu, pour ne garder que quelques conventions grandguignolesques. Je me suis longuement expliqué là-dessus dans un récent article (1). Je n'y reviendrai pas. Les scénarios utilisés pour les films d'épouvante et de « science fiction » sont d'une pauvreté désarmante. Et, à ce propos, je constate avec plaisir que Bazin est du même avis. Il écrit : « Le problème est d'abord une affaire de scénario. Or, si paradoxal que cela paraisse, à Hollywood, le plus difficile à trouver c'est ce qui ne coûte presque rien : l'esprit. Non sans doute que les scénaristes américains en manquent, mais parce qu'ils sont impuissants à imposer en ce domaine comme en d'autres la moindre nouveauté dans un système conventionnel et timoré. C'est pourquoi la « science-fiction » au cinéma n'a guère encore, hélas, dépassé le niveau esthétique des bandes dessinées. »

Accessoirement Bazin incrimine les bandes dessinées et les *comics*. Je me demande s'il les connaît bien. Pour ma part, je trouve dans beaucoup de *comics* une certaine poésie absente d'autres œuvres, un certain pouvoir d'exaltation qui rappelle les meilleurs romans populaires et les récits policiers d'antan.

Mais il y a d'autres points sur lesquels je ne suis pas les raisonnements de Bazin. Son admiration pour l'odieux film de Nyby, « *La chose* » (produit par Howard Hawks) est in-

---

(1) « *Positif* » n° 12.

compréhensible. « Le merveilleux par omission est plus efficace que la description qui limite. » D'accord, mais où est le merveilleux dans cette insipide glorification antiscientifique de l'imbécillité infantile ? Pas un instant « *La chose* » ne m'a ému, pas un instant je n'ai eu peur. Bazin trouve par contre mauvais *Them* (*Les monstres attaquent la ville*), une des bandes les plus intéressantes et les plus sérieuses du genre... Il y a de quoi être dérouté.

La pierre de touche en matière de « science-fiction » est ailleurs : le fantastique comme l'aventure à laquelle il est souvent mêlé n'existent que dans l'imagination de ceux qui les recherchent. Atteint-on le but de l'aventure que celle-ci disparaît. Essaie-t-on de pénétrer l'ombre, que les éléments mystérieux qui la peuplent s'évanouissent. Partant de ces constatations, le regretté Val Lewton, un des producteurs les plus intelligents d'Hollywood, avait renouvelé avec beaucoup de bonheur le film d'épouvante. Au lieu d'insister sur la matérialisation des monstres, il essayait de suggérer la peur. Il y réussait d'ailleurs. Son film « *La féline* » (The cat people), mis en scène par Jacques Tourneur, reste un des meilleurs dans le genre malgré ses douze ans d'âge. J'espère qu'il sortira à Paris la saison prochaine. Un bain solitaire la nuit dans une piscine, une poursuite dans les rues vides, une salle sombre, etc., suffisaient à inquiéter le spectateur. Que ce soit dans le genre policier, dans l'épouvante ou dans la « science-fiction », l'explication enlève sa saveur au mystère. Mais, en réalité, il ne s'agit pas de ne pas montrer des monstres, ou de ne pas expliquer, mais de continuer à dispenser le « suspense » jusqu'au bout du film. Les deux films de « science-fiction » de Jack Arnold : « *Le météore de la nuit* » et « *L'étrange créature du lac noir* », quoique de valeur différente, nous montrent des monstres sans pour cela diminuer notre intérêt. En fin de compte, contrairement à ce que veut suggérer Bazin, j'estime que les films de « science-fiction » posent avant tout un problème de mise en scène.

En même temps qu'elle attire l'attention des gens du cinéma, la « science-fiction » préoccupe la critique littéraire. Ce n'est pas mon affaire de discuter des articles récemment parus. Mais je ne puis m'empêcher de m'élever contre l'incompréhension totale dont fait montre une certaine Sophie Brueil dans « *Les Lettres Françaises* », où cependant on relève un très bon article de Charles Dobzynski sur Bradbury. Sophie Breuil intitule son papier : « *Anticipation ou escroquerie à la science* ». Comme on le voit c'est tout un programme qu'elle étaie de phrases de ce genre : « La « science-fiction » a pris parti, c'est à la destruction qu'elle prépare. » ou « On voit apparaître à travers tout cela, ce qui sert de base à notre moderne S. F. : la Peur. Mieux, l'épouvante, la terreur hystérique de l'homme en face d'un univers menaçant... » Sans doute l'angoisse des hommes en face de la bombe atomique n'a jamais agité la pensée de Madame Breuil. Mais passons. Condescendante, elle termine son article en ces termes : « Nous n'avons rien contre le roman d'anticipation. Au contraire. Quand il s'agit d'un grand écrivain comme Elsa Triolet, par exemple, avec sa qualité humaine et sa lucidité, un grand écrivain qui s'appuie solidement sur des vérités scientifiques et explore l'avenir à leur lumière... » Parlons-en, de la « science-fiction » de Madame Elsa Triolet ! Pour ma part je n'ai vu dans « *Le cheval roux* » qu'un roman noir, pessimiste et qui, plus est, manque totalement de sens de mystère; que Madame Brueil se donne la peine de lire Bradbury, Simak ou R. C. Sheriff.

Je reviens au cinéma : il est certain qu'il ne nous a pas encore donné de grandes œuvres dans le domaine de la « science-fiction ». Et cela est bien compréhensible. Pierre Mac Orlan disait autrefois « Il est dangereux d'exploiter le domaine de l'anticipation. » Je crois plutôt que c'est une chose difficile. Les conventions artistico-morales dont on enserre de plus en plus le cinéma ne conviennent guère à un genre où l'imagination doit broder en toute liberté sur les données de la science. Dans les conditions actuelles trois voies restent ouvertes à l'anticipation scientifique. Tout d'abord, continuer à masquer l'indigence des scénarios par des truquages et des décors extraordinaires ou suffi-

samment beaux : mais les spécimens réalisés jusqu'ici, comme par exemple l'ennuyeux « *Conquête de l'espace* », ne sont guère encourageants.

Une autre voie serait celle de l'anticipation humoristique ou même franchement comique. Nous avons vu l'année dernière un mauvais essai de ce genre : « *Deux nigauds chez Vénus* ». Mais il s'agissait d'un scénario à la mesure de Bud Abbott et de Lou Costello. Les possibilités demeurent immenses dans le domaine comique. Je rappellerai pour mémoire l'excellent film de René Clair : « *Paris qui dort* ».

La troisième voie est celle du conte philosophique ou du prétexte pour aborder par le biais de la « science-fiction » des problèmes brûlants de l'actualité contemporaine. Il y a eu quelques bons films de ce genre, comme, par exemple, celui de Robert Wise, mais la moisson reste fort maigre.

Evidemment il y a aussi un quatrième chemin, celui de la difficulté : essayer de créer un genre cinématographique totalement nouveau qu'on pourrait appeler vraiment Cinéscience-fiction. Pour cela il faudrait réviser toutes les normes et ne plus se contenter d'appliquer au cinéma d'anticipation les conventions créées pour les films d'épouvante ou d'aventure. Mais ce serait peut-être trop demander aux cinéastes fatigués par soixante ans de cinéma.



A NOS LECTEURS

Une regrettable erreur de brochage s'étant produite à l'imprimerie sur un certain nombre d'exemplaires de notre numéro de septembre, nous nous en excusons auprès de nos lecteurs qui auraient reçu un de ces exemplaires défectueux. Nous sommes évidemment à leur disposition pour leur en faire l'échange.

Dépôt légal : 4e trimestre 1955. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

		POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
		A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	6 mois..	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an....	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.	6 mois..	595	865	775	1045
	1 an....	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)	6 mois..	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an....	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTERIEURS	CATEGORIE 1	CATEGORIE 2	CATEGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

TARIF DES RELIURES

Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés et aux membres du Club.)

ajouter les frais de port et de recom.	France et U. F.	Étranger
1 rel.	55 fr.	75 fr.
2 rel.	70 fr.	93 fr.
3 rel.	95 fr.	117 fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

..........Reliures à..........frs = ... plus frais de port..........

..........Nos antérieurs à..........frs = ... plus frais de port ....

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ....

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.
(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date..................................

En lettres majuscules, S. V. P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques* **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Auderghem, Bruxelles. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.